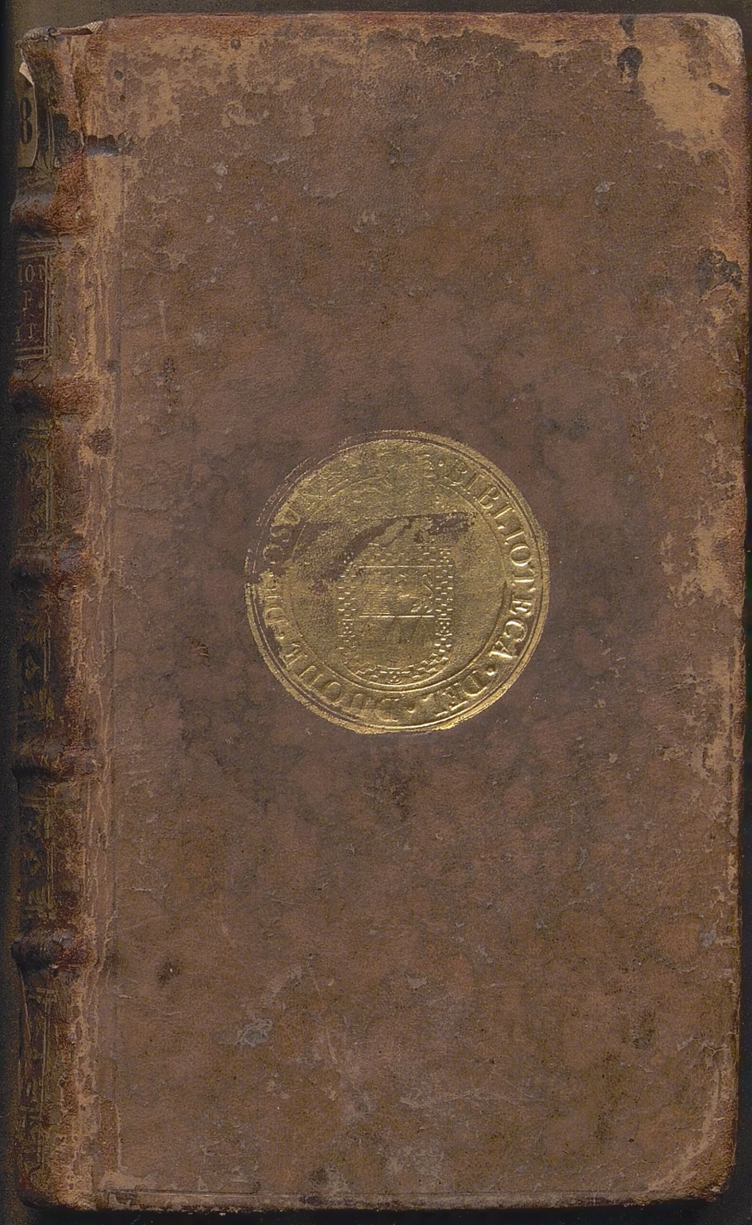
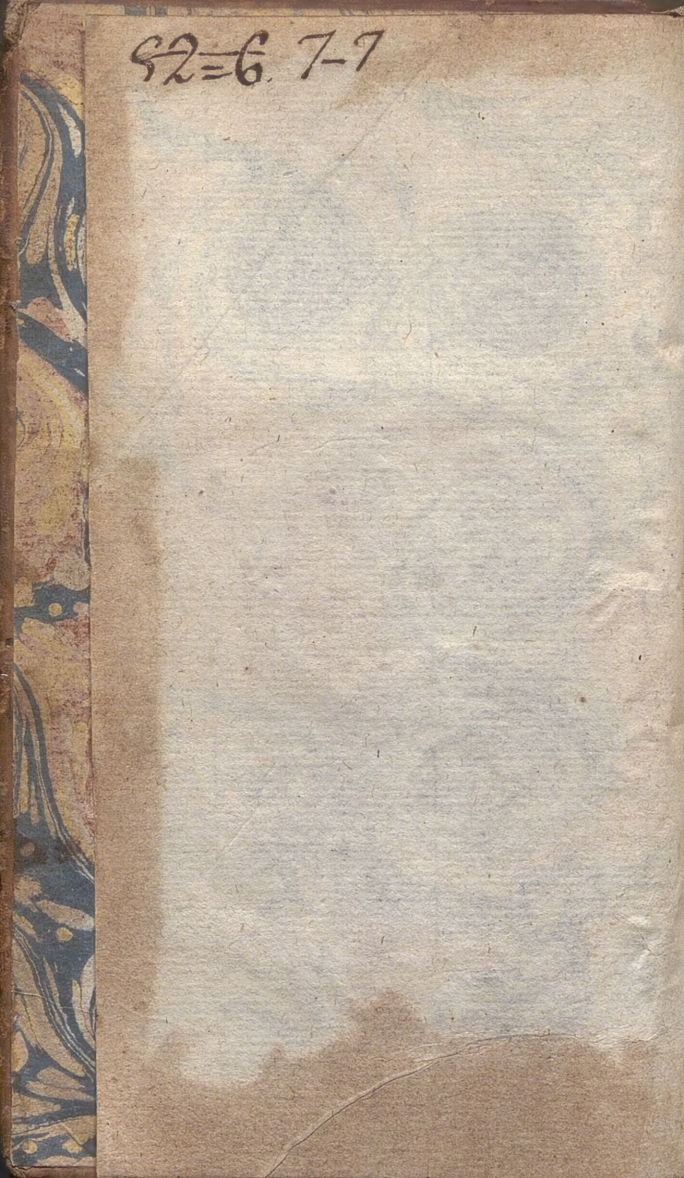
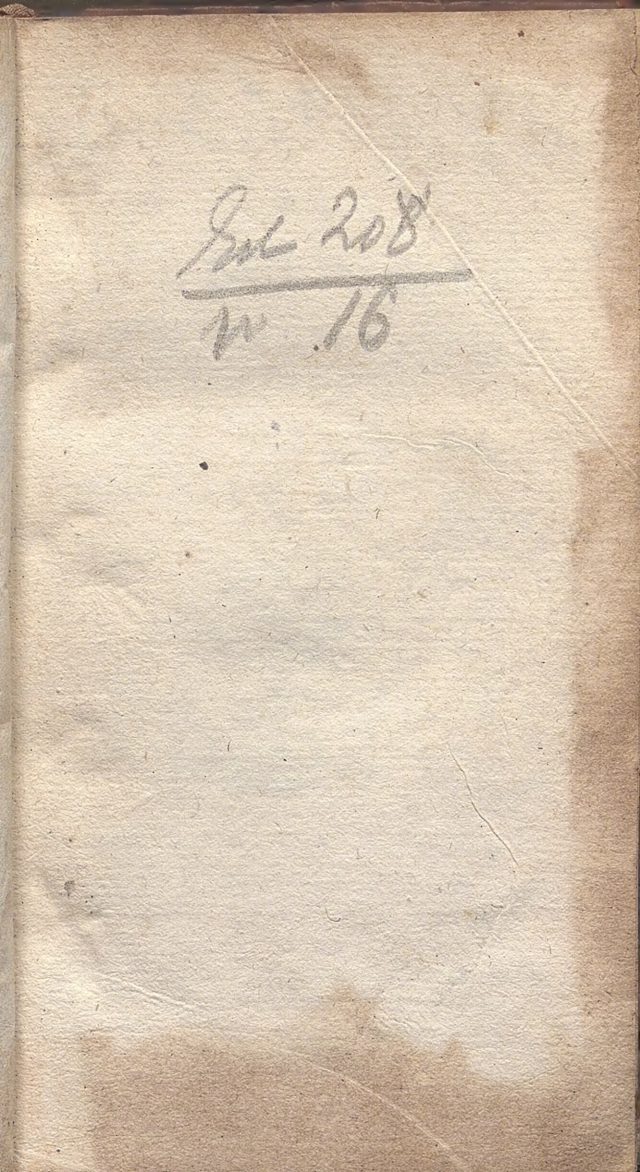
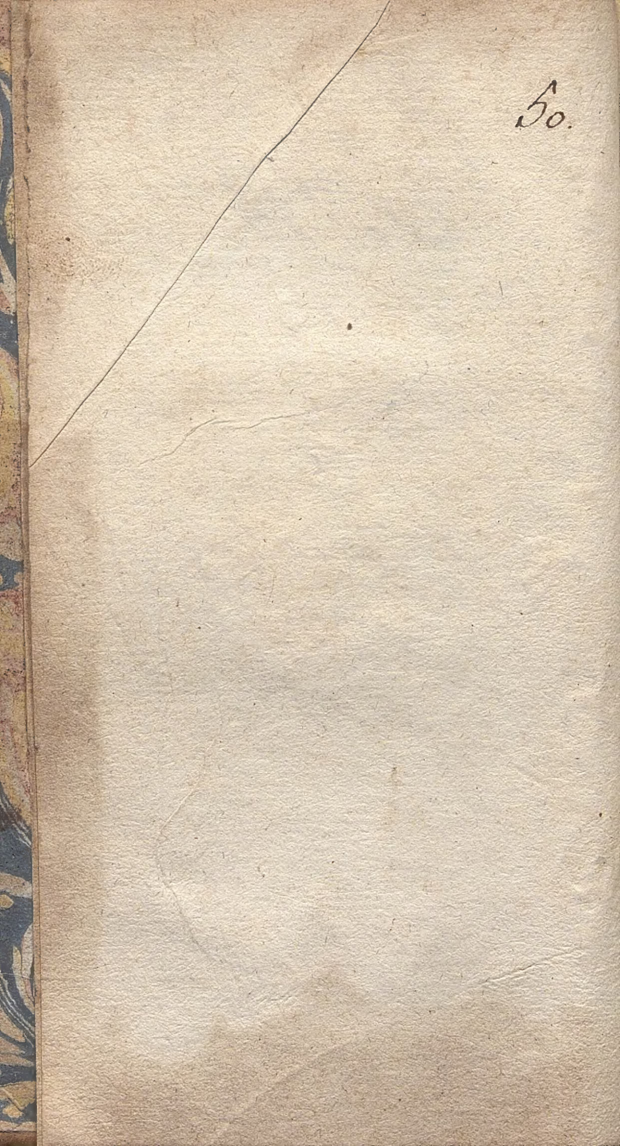

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE OS






82=6. 7-7




50.

SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE de JESUS.
TOME PREMIER.
NOUVELLE EDITION.

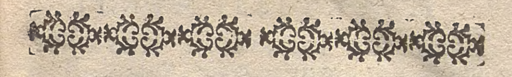


A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez JEAN-FRANÇOIS JOSSE, à la Couronne d'Epines, & à la Fleur-de-Lys d'Or.
ET
CHARLES J. B. DELESPINE, Imprimeur ordin. du Roy, à la Victoire, & au Palmier.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.



AVERTISSEMENT.

LEs Sermons qu'on donne au Public ne ſont proprement que les Ouvrages d'un malade, qui a ſçû profiter des heures, où ſes incommoditez lui donnoient un peu de relâche, pour écrire ce qu'il penſoit ſur les principales véritez de la Religion; mais qui n'a jamais crû que ce qu'il écrivoit dût voir le jour. Son nom ſeul, ſi on l'oſe dire, fait ſon Eloge. Le Pere CHEMINAIS a eu toutes les qualitez qui ſervent à former un parfait Prédicateur, ſans en pouvoir faire tout l'uſage qu'on avoit lieu d'attendre d'un homme entierement diſpoſé à ſeconder les vûës de

Dieu ſur lui, & à travailler utilement ſelon ſa vocation.

Il avoit l'eſprit ſolide, droit & pénétrant : une imagination vive, & brillante ; mais autant de flegme & de juſteſſe qu'il falloit, pour régler ſon feu : ſur tout un génie heureux, & une facilité extraordinaire pour inventer ; & en même-tems un bon goût & un diſcernement fin pour bien choiſir : beaucoup de netteté, & de méthode : des réflexions toujours ſaines & judicieuſes, avec une expreſſion aiſée & noble tout enſemble.

Mais en quoi le Pere CHEMINAIS a excellé, c'eſt à tourner ce qu'il diſoit, d'une maniere capable d'aller au cœur, & de faire impreſſion ſur ceux qui l'écoutoient. Il poſſédoit l'art de toucher les Ames, ou plûtôt,

ſans nulle affectation & ſans art; il donnoit aux choſes les plus communes une onction particuliere, & il répandoit par tout des ſentimens d'une dévotion tendre & affectueuſe: pluſieurs ont verſé des larmes en l'entendant parler; & il étoit difficile de s'en défendre. C'étoit là proprement ſon caractére, & c'eſt auſſi ce qui le diſtinguoit des autres Prédicateurs.

Son talent extérieur pour bien prononcer un diſcours, répondoit parfaitement à ces qualitez. Il avoit le ton de la voix fort beau; un air modeſte & dévot, mais vif & animé: toute ſon action étoit naturelle; & on ne peut ſouhaiter dans un Orateur de plus grandes diſpoſitions pour la déclamation. Mais c'eſt à quoi il s'eſt moins appliqué dans les

dernieres années de ſa vie ; parce qu'une douleur de tête habituelle l'ayant fort affoibli, & l'affoibliſſant tous les jours davantage, il ne pouvoit pas ſe donner là-deſſus toutes les peines qui ſont néceſſaires, & qu'il auroit priſes, s'il eût joui d'une parfaite ſanté.

C'eſt encore par cette raiſon qu'il n'a pas pû vacquer à la lecture des Peres, autant qu'il l'eût ſouhaité. Il étoit riche par lui-même : & quoique ſes Sermons ne ſoient peut-être pas auſſi remplis en quelques endroits, qu'ils l'auroient été, s'il eût eû plus de commerce avec les Auteurs ſacrez; on aura toujours lieu d'être ſurpris, que dans l'accablement où il étoit, il ait ſi bien ſçû ſe paſſer de tous les ſecours étrangers, & ſuppléer de ſon fonds à ce qui lui manquoit d'ailleurs.

Il avoit ſoin néanmoins de ménager tous les jours quelques momens, pour lire la ſainte Ecriture; & il ſera aiſé de remarquer dans pluſieurs de ſes Sermons, qu'il s'en ſervoit très-à-propos, & qu'il ſçavoit tirer d'un Evangile tout ce qui étoit propre au ſujet qu'il vouloit traiter.

Tout le monde ſçait quel succès il a eu, & quelle réputation il s'eſt faite dans le peu de tems qu'il a prêché. A peine eut-il commencé à paroître dans Paris, qu'on voulut l'entendre à la Cour; & ſes infirmitez ſeules qui redoublerent alors, l'empêcherent d'y prêcher l'Avent, pour lequel il fut nommé. Mais ceux qui l'ont connu particuliérement ſont encore plus touchez de la maniére dont il regardoit l'eſtime des hommes, & du mépris qu'il

avoit pour tout ce qui n'eſt grand qu'aux yeux du Monde. Il étoit entré parfaitement dans l'eſprit de ſon miniſtére, & fort éloigné des idées de l'éloquence prophane, il s'eſt toujours ſouvenu qu'il prêchoit l'Evangile de Jeſus-Chriſt.

Comme ſon zéle étoit pur & déſintereſſé, il cherchoit bien plus à édifier ſes Auditeurs, qu'il ne penſoit à leur plaire : pour cela il retranchoit de ſes Sermons tout ce qui ne peut ſervir qu'à marquer l'eſprit dans un Prédicateur. Il s'étoit même propoſé une maniere de prêcher toute ſimple, ſans diviſion, ſans ornement, mais pathétique & touchante, dont on a trouvé le projet parmi ſes papiers. Il s'y eſt attaché dans quelques-unes de ſes piéces, entre autres dans cel-

les qu'il a composées sur la crainte des Jugemens de Dieu, & sur la Charité envers les Prisonniers. Il sembloit fort disposé à suivre un jour cette méthode, dans la seule pensée qu'il pourroit faire par-là plus de bien auprès du prochain.

Il n'a jamais eû de ces empressemens de paroître, si ordinaires aux personnes qui réussissent en quelque chose. La grande réputation qu'il s'étoit acquise en si peu de tems, bien loin de l'élever, ne servoit qu'à l'humilier & à le confondre, dans la connoissance qu'il avoit de ses miséres, pour user de son expression. Quelque applaudissement qu'il eût lorsqu'il parloit, il n'avoit point de peine à se taire; & il semble qu'il n'ait reçû du Ciel un si grand talent, qu'afin d'en faire

un ſacrifice à Dieu. Il s'eſt ſoumis là-deſſus aux ordres de la Providence pendant huit années avec une réſignation parfaite & une humilité profonde, en ſe reconnoiſſant tout-à-fait indigne d'un miniſtere ſi ſaint.

Autant que le Pere CHEMINAIS négligeoit ſa propre gloire, autant avoit-il d'ardeur pour avancer la gloire de Dieu. Malgré ſes infirmitez il prenoit ſur lui tout ce qu'il pouvoit ; & ſes amis ſçavent combien il ſouffroit après avoir parlé en Public. Il le faiſoit néanmoins de tems en tems, tout languiſſant qu'il étoit, & le travail qu'il entreprit pour ſe mettre en état de prêcher tous les Dimanches du Carême, ne contribua pas peu à la maladie dont il eſt mort.

Son zéle, au reſte, ne ſe bor-

noit pas à la Prédication. Il parloit beaucoup de Dieu dans les entretiens qu'il avoit avec les gens du Monde, & il en parloit d'une maniere propre à les édifier ſans leur cauſer de l'ennui. Son humeur agréable, ſes manieres honnêtes, & le tour d'eſprit dont il aſſaiſſonnoit les diſcours les plus ſérieux, le faiſoient toujours écouter avec plaiſir. Dans un tems où ſes infirmitez ne lui permettoient preſque nulle application, il alloit tous les Dimanches inſtruire les pauvres de la campagne. Il s'étoit encore attaché à former les mœurs des jeunes gens, dont il s'attiroit aiſément la confiance, & on auroit peine à croire tout ce qu'il faiſoit pour leur inſpirer l'horreur du vice, ou pour les entretenir dans la vertu.

Il ſentoit lui-même ce qu'il vouloit faire ſentir aux autres ; &, ſans doute, ce don de toucher les cœurs, qui le diſtinguoit ſi fort, venoit en partie de ce qu'il étoit tout pénétré des véritez du Chriſtianiſme. Il avoit de grands principes de Religion, qui régnoient dans ſa conduite, & qui lui ſervoient de régles pour celles des Ames qui mettoient leur conſcience entre ſes mains. Perſonne n'a ſçû peut-être jamais mieux s'accommoder aux beſoins & aux foibleſſes du prochain, ſans rien relâcher de la ſévérité raiſonnable que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt doivent avoir.

Il joignoit à une piété ſolide tout ce que la dévotion a de plus tendre. Il avoit ſans ceſſe recours à Notre-Seigneur par

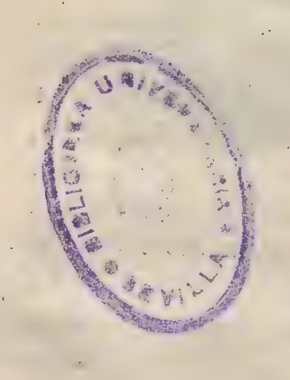
des aſpirations vives & ferventes ; & tous les jours il s'entretenoit avec lui au pied des Autels à de certaines heures réglées.

Ses ſouffrances continuelles l'avoient beaucoup détaché de la vie. Il ſe regardoit comme un homme qui n'avoit plus guéres de tems à vivre, & qui ne devoit penſer qu'à l'éternité. Il mourut le quinziéme de Septembre de l'année 1689. âgé de trente-neuf ans ; & Dieu pour achever de le purifier, voulut qu'il ſouffrît juſques à ſon dernier jour. Il a été regreté de tout le monde, & il a mérité de l'être : car outre ſes vertus chrêtiennes & religieuſes, & ſon rare talent pour la Prédication, on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez qui rendent un homme très-aimable ; une probité exacte, un naturel obli-

geant, une candeur admirable, une humeur douce & gaye, jusques dans le fort de la douleur, une converſation charmante, mais toujours accompagnée de beaucoup de ſageſſe & de modeſtie : qu'il étoit enfin un ami généreux, un très-bel eſprit, & un parfaitement honnête homme.



SERMONS
Contenus dans le premier Tome.



SERMON



SERMON SUR LES SOUFFRANCES.

Joannes autem cùm audiſſet in vinculis opera Chriſti, mittens duos de Diſcipulis ſuis, ait illi : Tu es, qui venturus es, an alium expectamus ?

Jean ayant appris dans la priſon les actions merveilleuſes de JESUS-CHRIST, *il lui fit dire par deux de ſes Diſciples qu'il lui envoya : Eſtes-vous celui qui doit venir, ou ſi nous en devons attendre un autre ?* En ſaint Matth. chap. 11.



VOICY, Chreſtiens, quelque choſe de bien irrégulier, ce me ſemble & de bien étrange. Jean-Baptiſte eſt en priſon, & il y eſt par les ordres

de l'impie Hérodes : c'est-à-dire que la vertu languit dans les fers, tandis que le vice domine sur le Trône. C'est aussi de-là que les Peres ont pris occasion de justifier la providence sur les adversités qu'elle envoye aux Justes : matiere importante, & dont je vous aurois entretenu volontiers, s'il ne s'en presentoit une à mon esprit encore plus utile & plus nécessaire sur l'usage des souffrances. Rendons-nous justice, mes chers Auditeurs : de quelque vertu que nous puissions nous flatter, il n'est plus de Jean-Baptiste dont la vie soit exempte des moindres taches du péché : les plus justes d'entre nous sont les moins coupables. Mais nous sommes tous assez grands pécheurs pour avoir mérité les afflictions qui nous arrivent. Ne pensons donc pas à justifier le Ciel sur les adversités du juste, mais à profiter des châtimens dont il afflige le pécheur.

Entrons, s'il vous plaît, dans les vuës de la providence, & tâchons de nous convaincre aujourd'hui de cette verité si importante, & en même temps si consolante pour nous,

que la ſainte & ſage Judith inſpiroit au peuple de Béthulie, ſçavoir que les peines qui nous viennent de la part de Dieu, ne ſont pas des châtimens d'un Juge qui veut nous perdre, mais d'un Pere qui a deſſein de nous corriger : *Flagella Domini, quibus quaſi ſervi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem noſtram eveniſſe credamus.* Judith. cap. 10.

Sur quoi je vous prie de faire deux réflexions avec moi, qui vont faire les deux parties de ce Diſcours. Les châtimens dont Dieu nous afflige, ont deux fins dans les vuës de la Providence ; l'une regarde l'avenir ; l'autre le paſſé : celle qui regarde l'avenir, eſt la converſion du pécheur, & le changement de ſes mœurs ; celle qui regarde le paſſé, eſt l'expiation de ſes fautes, & la ſatisfaction qu'il doit à la juſtice de Dieu. Il n'eſt point de moyen plus efficace que les diſgraces & les peines de la vie, pour obliger le pécheur à ſe convertir, & à changer de mœurs pour l'avenir ; c'eſt le ſujet du premier Point. Il n'en eſt point de plus propre à lui faire expier

les péchez de sa vie passée ; c'est le second Point. Le pécheur pour entrer dans les vuës de la Providence sur l'usage des souffrances, premierement est inexcusable s'il ne se convertit, & s'il n'en devient meilleur : secondement est injuste s'il ne les accepte de la main de Dieu pour expier ses offenses. Voilà, Chrestiens, les deux parties de ce Discours. Jugez de l'importance de cette matiere par son étenduë : il n'y a point d'estat dans la vie où l'on ne souffre ; chacun se plaint, & peut-estre a-t-on raison de se plaindre : un joug pesant, dit le Sage, a été imposé aux enfans d'Adam depuis le jour de leur naissance jusques au jour de leur
Ec l. 40 mort : *Jugum grave super filios Adam, à die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ* : & cela dans toutes les conditions, depuis le Prince assis sur le Trône jusques au pauvre
Ibid. couché sur le fumier : *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terrâ & in cinere.* De quelle conséquence est-il donc pour vous, d'apprendre une fois à faire un bon usage des souffrances ; & quelle conso-

lation seroit-ce pour moi dans cette fatale nécessité de souffrir, dont il n'est pas en mon pouvoir de vous exempter, si j'étois au moins assez heureux pour adoucir vos peines, en vous aprenant à en tirer ces deux grands avantages, de vous convertir à Dieu pour l'avenir, de satisfaire à Dieu pour le passé. Demandons au saint Esprit les lumieres dont nous avons besoin, par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je dis que le pécheur est inexcusable de ne pas penser à sa conversion dans l'adversité, & de n'en pas devenir meilleur ; parce que Dieu ne peut pas mettre en œuvre un moyen plus puissant & plus efficace pour le convertir. En effet, Chrestiens, comme la prosperité fait sur le cœur de l'homme trois impressions dangereuses, qu'elle l'attache au monde, qu'elle lui fait oublier Dieu, & qu'elle lui entretient tous ses vices ; on peut dire que l'adversité par un effet tout contraire procure au pécheur trois avantages opposez : car en premier lieu, elle détache son cœur du monde ; en

second lieu, elle l'attache plus fortement à Dieu ; en troisiéme lieu, elle nourrit & cultive toutes les vertus. Appliquez-vous à profiter de ces leçons si salutaires, que Dieu vous fait par le moyen des adversitez.

Tout convaincus que nous sommes du néant des biens de la terre, il n'appartient qu'à l'adversité de nous en faire une leçon forte & efficace, qui détrompe notre esprit & qui dégage notre cœur. Nous sçavons tous en general que rien n'est plus frivole que le monde ; les personnes qui y sont les plus attachées, sont les plus éloquentes sur la vanité de ses biens ; à juger de ce qu'ils en pensent par les portraits vifs & touchans qu'ils en font quelquefois, on les croiroit détrompez. Mais on en voit peu dans la prospérité, dont ces maximes guérissent l'esprit ; & après que chacun a raisonné sur la fragilité & sur l'inconstance des choses humaines ; la passion l'emporte sur le raisonnement, & fait tirer des conséquences toutes contraires. Or l'adversité nous applique personnellement ces prin-

cipes generaux ; elle nous les rend propres ; & par une ſcience expérimentale qui ſeule a la force de détacher le cœur, elle nous fait ſentir ces veritez qui nous étoient comme étrangéres.

On ne vous dit plus en general que la ſanté eſt un bien fragile, ſur lequel il y a peu de fonds à faire ; que les temperamens les plus robuſtes peuvent être alterez par les plus legers accidents, & que quand une fois on a perdu ce tréſor, on n'eſt plus rien dans la vie. Tandis que vous jouiſſez d'une ſanté parfaite, que vous avez des forces, de la vigueur, ces réflexions vous touchent peu ; l'expérience d'autrui ne vous détrompe pas : au contraire les infirmitez de vos égaux ou de vos proches qui vous font place, allument votre ambition. Mais une longue maladie que Dieu vous envoye, vous convaint perſonnellement de cette verité. C'eſt à vous qu'il adreſſe la parole par l'adverſité, comme il fit à David par la bouche de Nathan : *Tu es ille vir.* Il vous apprend que c'eſt vous qui ne

2. *Reg. cap.* 12.

devez plus compter sur les douceurs de la vie en vous ôtant le goût des plaisirs, en vous éloignant des affaires dont vous devenez incapable : il vous fait une leçon continuelle de détachement du monde, en vous bannissant du commerce & des assemblées. Une infirmité habituelle vous accoûtume peu à peu à mourir à tout, elle vous fait sentir à chaque moment par ses atteintes douloureuses, par des langueurs mortelles, & par l'oubli des hommes, que le monde n'est plus rien pour vous, quelque agréable & quelque beau qu'il soit pour les autres. Ainsi Alexandre, qui avoit eû toute sa vie l'image de la mort devant les yeux, ne s'apperçut, dit l'Ecriture, qu'il étoit mortel, que lorsqu'il fut lui-même frappé de maladie.

On ne vous dit plus en general qu'il ne faut pas tellement faire dépendre votre destinée des Grands, que vous mettiez en eux toute votre confiance & tout votre appui, sans compter sur la Providence. Tandis que vous êtes dans la prosperité, toutes ces leçons font peu d'impression sur vous. Quelle apparence de détromper un

homme enyvré de sa fortune, aimé de son maître, qui voit tout trembler sous son autorité ? Quoiqu'il arrive de fâcheux aux autres, leur disgrace n'est point une instruction pour lui : au contraire elle lui donne un nouvel ascendant sur eux ; il se regarde dans l'abondance comme un homme privilégié : *Dixi in abundantiâ meâ, non movebor in æternum.* Mais la froideur d'un maître qui commence à retirer sa confiance, la faveur d'un nouveau venu qui s'empare de l'esprit du Prince, une disgrace éclatante qui change la face des choses, la perfidie de vos amis qui vous manquent au besoin, tout cela vous dit efficacement que c'est vous qui ne devez plus vous appuyer sur les hommes ; que c'est pour vous qu'ils sont infidelles aussi-bien que pour les autres, & que maudit est celui qui met sa confiance en un bras de chair : *Maledictus homo qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum.*

Ps. 29.

Jerem. c. 17.

On ne vous dit plus en general qu'i ne faut pas tellement vous attendre aux personnes que vous aimez, que

vous establissiez vôtre repos & vôtre bonheur sur le commerce que vous avez avec eux. Tandis que leur presence vous soutient & vous rend heureux, vous oubliez de telles leçons. En vain vous voyez tomber autour de vous ceux qui vous sont indifférens; vous vivez avec ceux que vous aimez, comme s'ils ne devoient jamais mourir. Mais la mort en vous arrachant d'entre les bras de la personne qui vous étoit la plus chére; un pere, une fille, une femme, peut-estre un ami qui vous tenoit encore plus au cœur que tout cela, vous imprime profondément cette verité dans l'ame; & par une perte si sensible non seulement vous fait payer avec usure l'attachement que vous aviez, mais vous fait encore une leçon touchante sur le néant & la vanité des amitiés humaines si rarement constantes pendant la vie, & par une fatale, mais inévitable necessité, toujours sujettes à estre interrompuës par la mort.

Ce n'est plus seulement l'Apôtre qui vous avertit de ne pas mettre toute vostre esperance dans les ri-

chesses, que c'est un fonds incertain : *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublimè sapere, neque sperare in incerto divitiarum.* Tandis que vos affaires vont bien, vous vous flattez que vous ne manquerez jamais. Mais une taxe, la perte d'un procez, la suppression d'une charge, des années stériles, une banqueroute, tout cela vous fait connoître sensiblement le peu de fonds qu'il y a à faire sur les biens temporels : une voix intérieure vous fait entendre souvent ces paroles du Prophete Royal, *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*; si les richesses vous viennent en abondance, bien davantage si elles s'échappent, si elles vous sont enlevées, n'y attachez point vôtre cœur.

1. Tim. cap. 6.

Ps. 61.

Enfin, on sçait assez en general & on le dit souvent, qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre ; quoiqu'on n'y voye personne absolument content, le peu d'experience qu'on a, fait qu'on se promet quelquefois un sort plus heureux que les autres, surtout quand on entre dans le monde. Mais bien-tôt les traverses qu'on y

rencontre, je dis même les plus légeres, font ouvrir les yeux : car tel eſt le malheur de l'homme, qu'il eſt infiniment plus ſenſible aux maux qu'aux biens de la vie : de quelque fond d'eſprit qu'on ſe flatte, une bagatelle eſt quelquefois capable de troubler le repos du plus heureux homme du ſiecle. Un chagrin caché, mais qui ſouvent, pour être caché, n'en eſt que plus vif & que plus devorant, répand l'amertume ſur la proſpérité la plus digne d'envie : un mari débauché ou jaloux, avare ou prodigue ; une femme peu réguliere ou peu complaiſante, des enfans mal-nez ou pour l'eſprit ou pour le cœur, des parens intraitables ou fâcheux à vivre, un domeſtique peu fidelle & peu ſeûr ou trop impérieux & cependant néceſſaire ; un maître difficile, dur, impitoyable, qui n'aime que lui, auquel on ſe trouve attaché par ſon eſtat ou par ſa fortune ; une ſeule de ces circonſtances eſt un levain qui corrompt toute la maſſe & qui empoiſonne toutes les douceurs de la vie la plus heureuſe. Ces afflictions ſont d'un ſecours admirable pour

nous détromper, & quoique nous ayons cent fois entendu & débité des maximes sur la vanité du siécle, nous convenons alors que nous n'en avions pas aprofondi la vérité, & qu'il nous falloit ces disgraces pour nous en convaincre d'une maniére pratique.

Voilà, mon Dieu, dit saint Augustin, les ressorts que vostre Providence a fait agir, pour me détacher du monde. Toujours contraire à mes désirs par une conduite dure en apparence, mais en effet miséricordieuse envers moi, vous avez pris plaisir à jetter l'amertume sur tout ce qui pouvoit m'engager : *Aderas, Domine, misericorditer sæviens.* Vous avez semé d'épines toutes les voyes par où je pouvois m'écarter de vous; vous m'avez rendu odieux tout ce qui pouvoit me faire aimer les biens de la terre. J'adore cette conduite sur moi; elle est d'un Pere également bon & sage : je connois ma foiblesse, & je l'ai trop éprouvée : non, mon Dieu, je n'aurois jamais eû la force de rompre mes chaînes, si le monde ne m'avoit esté cruel & impitoyable : malheur à celui Conf.

qui le trouve favorable à ses désirs ; il en sera toujours esclave.

Mais d'autre part rien n'est plus capable de nous attacher à Dieu que l'adversité. Pourquoi cela ? c'est parce qu'alors nous sommes réveillez par nos propres besoins, & comme forcez de retourner à lui. Car remarquez, Chrestiens, qu'en quelque estat que l'homme se trouve, il veut être heureux : il ne perd jamais cette inclination naturelle ; s'il ne trouve pas sa consolation dans le monde, il la cherche en Dieu. Or il n'appartient qu'à l'adversité de mettre l'homme dans cette heureuse situation d'esprit, où les vuës de l'éternité fassent une forte impression sur lui. Dans la prosperité les grandes veritez de la foi, les objets qu'elle propose, les biens de l'autre vie, la félicité des Saints, la douceur qu'il y a dans le service de Dieu, le bonheur de la vertu, toutes ces choses nous touchent peu, parce que les sens épuisent toute l'attention de l'homme, & le rendent peu capable de penser à des biens invisibles, bien moins encore de les aimer. Mais

quand une fois les ſens ſont détrompez, rebutez par les afflictions du corps & de l'eſprit : cette favorable diſpoſition fait revivre dans le cœur les maximes éternelles ; la foi rentre dans ſes droits ; tout ce que l'homme charnel n'avoit pû comprendre des tréſors ineſtimables de l'autre vie, lui paroît alors dans un jour qui l'éclaire, & le convaint ; la vertu qui ſembloit auſtére, devient aimable.

Quand vous oppoſez l'inconſtance & la fragilité des choſes créées, que vous venez d'éprouver, à ces biens durables que rien ne peut vous ravir, ce moment vous fait connoître tout le vuide des uns, & ſentir toute la ſolidité des autres. En vain on vous diſoit que Dieu étoit le meilleur de tous les maîtres, le plus libéral, le plus juſte, le plus facile à ſervir ; cela n'entroit point dans votre eſprit : mais quand vous le comparez avec le monde, je dis ce monde devenu pour vous injuſte, perfide, cruel, ingrat, le choix n'eſt plus difficile à faire ; le joug du Seigneur paroît doux, ſa loi raiſonnable, ſes liberalitez ſans meſure. Heu-

reux, dit-on, ceux qui sont à Dieu; il n'y a que cela de solide dans la vie; le salut est la grande affaire; il est temps d'y penser : tournez-vous donc, ô mon ame, vers le centre de vôtre repos : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* Ps. 118.

La grace interieure qui ne manque jamais d'accompagner ces réflexions, acheve souvent la conversion du pécheur. Car au travers de ces disgraces, Dieu est le seul qui nous tend encore la main; il prend plaisir à se montrer plus facile, pour profiter de ces momens de salut qu'il nous a lui-mesme ménagez avec tant de soin. Dans ces heures précieuses où l'homme se trouve obligé par son propre interêt à n'avoir plus que de l'aversion pour le monde, le Pere céleste se fait voir à lui sous un visage plein de douceur; il fait luire un rayon d'espérance, il lui ouvre un azile dans son sein, il le réveille, il le console, il le presse, il le sollicite par des traits si insinuans, que l'homme confus de se voir recherché d'un Maistre qu'il avoit oublié, &

d'en être recherché dans un temps où tout l'abandonne, ne peut plus se deffendre; il suit avec plaisir l'attrait de la grace; & n'est-ce pas par ces secrets ressorts de la Providence, que plusieurs doivent l'accomplissement de leur salut au renversement de leur fortune ?

Un homme dans cet estat va se consoler au pied des Autels; il fait à Dieu mille protestations d'une éternelle fidelité. Il a commencé par être dégousté du monde; mais ce dégoût produit dans la suite un véritable sentiment des choses du Ciel. On reconnoît tous ses égaremens; on condamne sa conduite passée, ses attachemens, ses désirs; on verse tout ensemble des larmes de douleur & de joye, en se voyant avec l'Enfant Prodigue entre les bras d'un Pere plein de bonté; cent fois on bénit l'heureuse disgrace qui traversa nos desseins, qui ruina nostre fortune, & qui nous aida presque malgré nous à nous détacher du monde; on a honte alors de l'avoir aimé; on ne voudroit plus de ses faveurs, que pour en faire un sacrifice plus entier à Dieu. Qu'on

regarde bien d'un autre œil ces heureux, dont on envioit la deſtinée! Que leur proſpérité paroît digne de compaſſion,& qu'on s'eſtime heureux ſoi-meſme de n'y avoir point de part!

Voilà, Chrêtiens, ce que le Prophete demandoit à Dieu pour les
Pſ. 82. Juifs : *Imple facies eorum ignominiâ, & quærent nomen tuum, Domine.* Il avoit obſervé, que ce peuple ingrat oublioit Dieu dans l'abondance, & perdoit juſqu'au ſouvenir de ſes miracles. Au contraire dès qu'il ſe trouvoit dans la pauvreté & l'humiliation, il invoquoit le Dieu de ſes Peres. Frappez-les donc, Seigneur, & vous les verrez revenir à vous : *Imple facies eorum ignominiâ, & quærent nomen tuum, Domine.* Souffrez que j'en diſe autant pour la pluſpart des gens du monde, mes chers Auditeurs. Affligez, mon Dieu, ceux que vous avez choiſis & que vous aimez, ne les ménagez pas; tandis que vous ferez des heureux, vous ne ferez que des ingrats. *Imple facies eorum ignominiâ, & quærent nomen tuum, Domine.*

D'ailleurs rien n'eſt plus propre à

nous maintenir dans le bien, & à cultiver toutes les vertus, que l'adversité. Car au lieu que la prospérité, comme un poison lent & subtil, gagne le cœur peu à peu, & corrompt insensiblement les ames les mieux nées ; qu'elle inspire un orgüeil secret, dont on ne s'apperçoit pas soi-même ; qu'elle rend l'homme imperieux, fier, méprisant, à mesure qu'elle le rend indépendant ; qu'elle le jette dans le luxe & dans la mollesse ; qu'elle fait naître en lui la dureté envers les pauvres, & l'oubli de Dieu : l'adversité par un effet tout contraire vous donne un air modeste & retenu. Elle vous rend humble, parce qu'elle vous rend dépendant ; elle vous fait aimer la retraite, parce qu'elle vous sépare des compagnies, où vous ne pouvez plus paroître avec éclat ; elle vous inspire de la compassion pour les malheureux en vous faisant sentir à vous-même la misere : c'est un frein qui vous retient, dès que vous pensez vous échapper. Un homme affligé ne trouve de ressource, ni de consolation, que dans les exercices de pieté.

Mais il en est, me direz-vous, qui bien loin de devenir plus vertueux par la voye des afflictions, s'endurcissent & deviennent plus méchans. Ils blasphesment comme le mauvais Larron sur la croix, & ils y consomment leur réprobation. A cela, MESSIEURS, comment puis-je répondre, si-non en déplorant leur sort, comme saint Augustin déploroit celui de ceux de Carthage? Vous avez perdu tout l'avantage de vos calamitez, leur disoit-il, après la désolation de leurs Provinces; vous êtes devenus miserables, & vous n'en êtes pas devenus meilleurs. Dieu vouloit vous rendre véritablement Chrêtiens en vous affligeant, & vous vous êtes opiniâtrez dans le péché; vous avez peut-être autant souffert que les plus grands Saints de l'Eglise, vous le dites vous-mêmes; mais loin de vous sanctifier, loin de vous purifier dans la fournaise, vous n'en êtes sortis que plus ardens, plus vifs, plus passionnez pour tout ce qui flatte la nature & qui entretient le vice; d'autant plus inexcusables devant Dieu, qu'il a mis en œuvre

le moyen le plus efficace pour vous convertir.

Car dites-moi, par où voulons-nous que Dieu nous rappelle, comme il s'en plaint par le Prophete Iſaïe : *Super quo percutiam vos ultrà addentes prævaricationem ?* *Iſa. c. 1.* Par où voulez-vous que je vous faſſe rentrer dans les voyes de la juſtice, ſi vous épuiſez toutes les reſſources de ma Providence ? Je vous ai frappé par les endroits les plus ſenſibles, & je vous trouve toujours également eſclaves de vos paſſions. Quand je vous appellois lorſque vous étiez dans la proſperité, vous diſiez que le temps de la dévotion n'étoit pas encore venu ; vous vous excuſiez ſur la difficulté qu'il y a à renoncer au monde, aux plaiſirs, aux vanitez du ſiecle, quand on eſt heureux, quand on a du bien, de la naiſſance, de la ſanté, des amis ; vous répondiez que c'eſt s'enſevelir tout vivant que de prendre le parti de la piété : j'attendois, j'avois compaſſion de vôtre foibleſſe, & c'eſt pour vous aider à rompre les liens qui vous attachoient que j'ai pris ſoin de vous humilier,

de vous mortifier, de renverser vos desseins : j'ai retranché la matiére au luxe, au jeu, à la débauche par la perte de vos biens ; je vous ai rendu impossible l'usage des plaisirs, en vous affligeant de maladies continuelles : il n'y avoit plus d'autre voye pour aller à votre cœur que celle-là ; voilà le temps venu. Et cependant vous aimez encore le monde, qui vous échappe, qui vous persecute, qui vous maltraite ; tout odieux qu'il est, il vous plaît encore plus que jamais : vous vous plaigniez qu'il étoit engageant : il n'est rien moins à présent pour vous : il est cruel, il est impitoyable, il est le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait un tel & une telle, dit-on, dans le monde ? qu'attend-t-elle ? quelle prétention chimérique la retient ? que ne pense-t-elle à son salut ? il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voilà comme parle le monde, & cependant vous en êtes toujours infatuez. Vous vous attachez à tout ce que vous pouvez comme un dé-

sesperé qui se noye ; vous tâchez de sauver encore quelques restes du débris. Il sied mal de vouloir estre du monde, dans un estat où le monde vous rebutte ; vous n'en pouvez plus être que la fable.

Ah, Chrêtiens, ne donnons pas dans un écüeil si funeste au salut de l'homme ; ne résistons pas aux desseins du Pere qui nous châtie, pour nous remettre dans le bon chemin ; mettons-nous en estat de dire avec le Prophete : *Castigasti me, & eruditus sum.* Vous m'avez châtié, Seigneur, mais ce n'est pas en vain ; car j'ai tâché de profiter de l'instruction qu'il vous a plû de me faire par l'adversité ; je suis entré dans les desseins de vostre Providence, & j'ay compris que vous aviez des vuës plus particuliéres sur le salut de mon ame ; j'ai été touché de la bonté que vous avez de me détromper, de me dégoûter du monde pour m'attacher à vous ; je vous ai cherché, je vous ay réclamé dans ces momens de tribulation, & c'est-là que j'ay appris à vous servir : *Castigasti me,*

Jer. c. 13

& eruditus sum. Mais il ne suffit pas pour faire un bon usage des souffrances, de s'en servir pour se convertir & changer de mœurs à l'avenir ; il faut encore les recevoir de la main de Dieu, comme une peine qu'il nous envoye pour expier nos péchez passez : c'est la seconde vuë que nous devons avoir, & c'est aussi le sujet de la seconde Partie. Renouvellez vôtre attention.

SECONDE PARTIE.

LE pécheur qui ne reçoit pas avec soumission les afflictions temporelles que Dieu lui envoye, pour expier les péchez de sa vie, est en premier lieu injuste à l'égard de Dieu qu'il veut priver des satisfactions qui sont duës à sa Justice : en second lieu, injuste, si je l'ose dire, à l'égard de lui-même, de se refuser la consolation la plus solide, & peut-être la seule qu'il puisse avoir dans ses souffrances.

Pour entrer dans la premiere de ces deux réflexions, il faut supposer un principe incontestable, que tout le monde sçait, & auquel on pense peu, sçavoir,

ſçavoir que tout péché porte avec ſoi non ſeulement l'obligation de retourner à Dieu par la contrition, mais encore de ſatisfaire à la Juſtice Divine dans cette vie ou dans l'autre : cela eſt d'une indiſpenſable néceſſité. Or par le mot de ſatisfaction, le Concile de Trente nous apprend, que l'Egliſe n'entend pas ſeulement la Pénitence que le Prêtre enjoint dans le Sacrement, ni celle que les Pénitens s'impoſent eux-mêmes ; mais il déclare au chapitre neuviéme de la quatorziéme Seſſion, que Dieu par une condeſcendance de Pere pour nous, a bien voulu que toutes les calamitez temporelles dont il afflige les pécheurs, de quelque genre qu'elles ſoient, pûſſent ſervir à expier les péchez de la vie paſſée, & que comme telles il les accepte en vertu des mérites de Jeſus-Chriſt, quand le pécheur les reçoit avec ſoumiſſion, & les ſouffre avec patience.

Quelle eſt donc l'injuſtice du pécheur, qui ne veut pas ſe ſoûmettre à Dieu dans ſes afflictions ? la voici, Chreſtiens : c'eſt qu'il veut goûter

les fruits de son péché, sans en ressentir les peines; il en aime la douceur, & n'en peut souffrir l'amertume; il ne veut pas se mortifier, mais il ne veut pas non plus que Dieu l'afflige; c'est un coupable qui voudroit que le crime fût impuni. Et cependant n'est-ce pas-là, MESSIEURS, la conduite des gens du siecle? Dans les Cloîtres je vois des austeritez, des macérations, des jeûnes, des veilles, du silence, de la retraite, l'éloignement des plaisirs; mais dans le monde quelle pénitence faites-vous? Vous vivez dans le luxe & dans la mollesse; vous ne refusez rien à vos sens de ce qui peut les satisfaire; & cela non seulement les mondains qui vivent dans le libertinage, mais la plûpart des personnes qui se piquent de régularité & même de vertu. Car voilà à la honte du Christianisme quelle est aujourd'hui leur vie; un logis commode, & quelquefois superbe, une table délicate, un équipage propre: on n'est plus du grand monde, dont on ne peut plus être, & dont on seroit

peut-être incommodé; mais on ſe retranche ſur un petit nombre d'amis d'un commerce aiſé, & quelquefois on ignore, je ne dirai pas les rigueurs, mais juſqu'aux œuvres les plus faciles de la pénitence.

Or je vous demande, Chrêtiens, avec le peu de ſoin que vous avez de ſatisfaire à la Juſtice Divine, ne ſeroit-il pas naturel en cet état, de prendre au moins de la main de Dieu, les afflictions qu'il vous envoye, pour ſuppléer aux pénitences que vous ne faites pas? Ne ſeroit-il pas raiſonnable de vous dire à vous mêmes: voilà une diſgrace qui nous vient, recevons-la; nous l'avons bien méritée: nous ne faiſons rien dans le monde pour expier nos fautes; voilà la pénitence qui convient à notre état: nous nous excuſons des jeûnes de l'Egliſe, par la délicateſſe de notre complexion; du ſoin de méditer par le peu d'uſage que nous avons de ce genre de priéres; qu'avons-nous à répliquer aux afflictions que le Ciel nous envoye? quelle excuſe nous peut diſpenſer de les pren-

dre en patience & sans murmurer? ne sommes-nous pas trop heureux, qu'un Dieu si griévement & si souvent offensé, veüille se contenter de ces peines temporelles, & qu'il nous fasse payer dans la vie présente, ce qui nous coûteroit si cher dans l'autre, s'il différoit à nous punir? je vivrois toujours dans cette molle & criminelle indolence, & je sortirois de ce monde redevable à sa Justice pour toutes les offenses de ma vie passée.

C'est dans cette vuë que le Prophete Royal disoit à Dieu : Seigneur, vous avez fait paroître un trait de clémence par le soin que vous avez pris de vous venger des
Psal. 98. pécheurs : *Deus tu propitius fuisti eis, & ulciscens in omnes ad inventiones eorum.* Mais où est la clemence, dit saint Augustin expliquant ce passage, si Dieu se venge? oüi, répond ce Pere, il est également miséricordieux, & lorsqu'il pardonne, & lorsqu'il punit le peché : *Non solùm donans*
August. *peccata, sed etiam vindicans, propitius fuit* : comment cela? c'est en

ce qu'il change un supplice rigoureux qu'il destinoit aux pécheurs dans une peine très-légere. Voilà, mon Dieu, en quoi vous marquez votre bonté à l'égard des gens du monde: vous en usez comme un sage créancier qui fait quelquefois une violence salutaire à un débiteur négligent, & se montre dur envers lui, pour ne pas le laisser endormir par une fausse & maligne indulgence, qui n'aboutiroit enfin qu'à l'accabler de dettes accumulées les unes sur les autres, & à le ruiner sans ressource: *Deus tu propitius fuisti eis, & ulciscens in omnes adinventiones eorum.*

Mais on voudroit avoir d'autres croix & d'autres afflictions dans la vie; toute autre peine seroit plus supportable que celle que Dieu nous envoye; on aimeroit mieux les pénitences les plus rigoureuses, les jeûnes, les austéritez. Je ne m'arrête pas à vous faire voir l'aveuglement de l'homme, qui estime toujours plus grands les maux présens qu'il endure, que les absens qu'il ne souffre pas. Je me contente de

vous faire voir que ce langage renferme une double injustice à l'égard de Dieu. La premiére est, en ce que le pécheur ôte à Dieu, qu'il a offensé, le droit d'exiger le genre de satisfaction qu'il lui plaît de nous imposer : or c'est un droit dont Dieu se montre jaloux dans l'Ecriture :
Deut. c. 32. *Mea est ultio, & ego retribuam in tempore* : c'est à moi à tirer du pécheur la vengeance que je jugerai le plus à propos, pour réparer ma gloire, & j'aurai soin de prendre mon tems pour cela. Que fait le pécheur ? il veut substituer une satisfaction de son choix. Au lieu de dire avec soumission : c'est à vous, mon Dieu, d'ordonner : il n'appartient pas au coupable de choisir le genre de son supplice ; c'est trop, mon Dieu, que vous vouliez vous relâcher d'une éternité de peines, & les changer en des afflictions temporelles ; ma grande affaire est, que les satisfactions que je fais pour mes péchez, vous soient agréables : or, je n'en puis avoir des marques plus certaines, que de me soumettre à

tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer ; ces afflictions ne sont point de mon choix ; ce ne sont point de ces pénitences d'éclat, où il peut entrer de l'amour propre, de la vanité, de l'humeur ; ce sont des disgraces humiliantes qui ne font nul honneur dans le monde, & où la nature n'a point de part ; elles sont, pour ainsi dire, marquées de votre sceau ; c'est par-là, Seigneur, qu'elles doivent m'être chéres. Trop heureux si je puis m'assurer que je satisfais à cette Justice inexorable, devant laquelle les plus justes doivent trembler. *Hic ure, hic seca, modò in æternum parcas* : bruslez, mon Dieu, coupez & ne ménagez pas un pécheur, trop heureux encore une fois d'échapper à une peine éternelle qu'il a méritée. *August.*

Le pécheur en voulant choisir lui-même ses croix & ses peines, commet une seconde injustice envers Dieu, en ce qu'elles ne sont pas souvent proportionnées à ses offenses : je m'explique. La Justice demande qu'il y ait de l'égalité entre l'offense & la

Deut. c. 25. satisfaction; *pro mensurâ peccati erit & plagarum modus.* Il est aisé de faire quelques aumônes, quelques priéres: mais ce qui fait une satisfaction proportionnée à la faute, c'est une mortification dans le même genre qu'on a péché.

Votre cœur s'est laissé enfler d'un orgüeil secret; vous n'avez rien refusé à une ambition démesurée : delà le mépris d'autrui, les jalousies, les médisances, les mensonges, les calomnies. Dieu vous envoye une disgrace humiliante; cela est dans l'ordre : tout ce que vous feriez de vous-même ne vaudroit jamais l'humiliation qui vous est arrivée. Votre péché a été l'avarice & l'interêt; vous n'avez rien omis pour vous enrichir; les moyens les plus injustes vous ont paru légitimes; toute votre application, tous vos soins ont été là. Dieu vous afflige par une perte de biens, & vous fait rentrer dans le néant dont le péché vous a tiré; est-il rien de plus juste? il vous punit par où vous vous êtes rendu coupable. Vous avez eû un attache-

ment criminel pour une femme, pour un maître ; vous n'avez rien oublié pour gagner leurs bonnes graces; vous leur avez tout ſacrifié, votre conſcience, votre fortune, votre repos, votre famille, vos amis : une infidélité de leur part que le Ciel permet, eſt un moyen admirable pour expier cet attachement. Vous avez abuſé de la ſanté que Dieu vous avoit donnée, par le mauvais uſage que vous en avez fait en menant une vie de plaiſirs : il vous afflige enſuite de maladies continuelles : voilà le châtiment que vous avez mérité ; c'eſt à vous-même qu'il faut vous en prendre. Enfin vous avez péché par un amour aveugle pour des enfans; vous avez tout fait pour les élever, pour les enrichir; vous avez manqué pour eux à vos devoirs les plus eſſentiels : Dieu vous les enléve, ou ſuſcite contre vous votre propre ſang dans la perſonne de ces enfans ingrats : adorez la Juſtice Divine; dites avec le Prophete Royal : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum.* A Dieu ne plaiſe que j'en appelle de cet ar- Pſ. 118.

rêt; je reconnois, Seigneur, qu'il eſt équitable; je ne ſerois pas bien puni par tout autre châtiment que celui-là; il étoit de votre ſageſſe, mon Dieu, de le choiſir & de me frapper par cet endroit: *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum.*

En ſecond lieu, le pécheur qui n'eſt pas ſoumis à Dieu dans les afflictions, eſt injuſte à l'égard de lui-même; parce qu'il ſe prive de la ſeule conſolation ſolide, qui lui reſte dans ſes ſouffrances, qui eſt de ſçavoir que par là il ſatisfait à Dieu pour ſes péchez.

Car ſur quoi, je vous prie, ſe conſolera-t-il? Sera-ce ſur le ſecours de ſes parens, ou de ſes amis? mais combien nous arrive-t-il d'afflictions, où leur ſecours eſt impuiſſant? combien de maux, où l'induſtrie des hommes ne peut trouver de reméde? combien de diſgraces, qui nous rendent coupables devant ceux qui ne nous ont aimé que par interêt? combien de chagrins, qui ne nous viennent que par la dureté de nos proches, ou par la trahiſon de nos amis? combien de peines, que nous ſommes obligez de

cacher au fond du cœur, parce que les régles de la bienséance, & le respect humain nous empêchent de les faire éclater? Tel est mort de langueur & consumé d'un long ennui, qui l'a miné secrettement, & qui n'est jamais venu à la connoissance de personne.

La raison humaine consolera-t-elle un homme dans ces cruelles perplexitez? Mais ne voyons nous pas que ceux qui se piquent le plus de raison, sont les plus impatiens dans leurs souffrances, & qu'ils se font de leur raison même un nouveau supplice plus cruel que tout ce qu'ils endurent d'ailleurs? N'est-ce pas la raison, qui non contente des maux présens, s'attache à creuser jusques dans l'avenir, & fait à l'esprit une peinture formidable de ce qui peut-être n'arrivera jamais? c'est elle à qui rien n'échappe des circonstances les plus affligeantes du mal; qui s'applique à nous en faire sentir toute l'activité; qui, lorsque nous pensons nous dérober à la douleur, nous rappelle à nous-mêmes, & par mille retours fâcheux, nous fait payer bien cher le plaisir d'avoir

pû oublier pour un tems que nous étions malheureux.

Qui conſolera donc encore une fois le pécheur dans ſes diſgraces ? Sera-ce la ſatisfaction de ſe plaindre & de murmurer contre Dieu & contre les hommes ? car il y a des perſonnes aſſez déraiſonnables, pour ne ſe nourrir ainſi que de fiel & d'amertume. Mais y a-t-il rien de plus cruel & de plus violent que cet état ? n'eſt-ce pas là proprement ſouffrir en réprouvé ? ſçavoir que quelque effort qu'on faſſe, quelque dureté de cœur qu'on oppoſe à Dieu, les ordres de ſa Providence ſont infléxibles, & vouloir cependant toujours lutter contre la deſtinée qui nous attache à la Croix ! *Quid iniquis voluntatibus tam contrarium & tam adverſum*, dit ſaint Bernard, *quàm conari ſemper, impingere ſemper, & fruſtrà ?* Eſt-il rien de plus triſte & de plus déplorable, que de s'efforcer toujours en vain de rompre ſa chaîne ; de réſiſter ſans pouvoir ſe deffendre ? de ſentir une main inviſible, qui nous porte toujours des coups inévitables ; d'eſſayer

De con. l. 5.

de ſurmonter celui qui nous fait la loi, & d'être toujours au-deſſous? Quelle cruelle conſolation pour un malheureux, que de vouloir toujours ce qui ne ſera jamais, & de ne vouloir jamais ce qui ſera toujours? *Quid tàm pœnale, quàm ſemper velle, quod nunquam erit*? De-là ſuit le déſeſpoir; on s'abandonne aux tranſports qu'inſpire une douleur qui n'a plus de frein; le pécheur ſuccombe; il appelle la mort à ſon ſecours, comme Saül qui ne pût ſoutenir la honte de ſa défaite, la perte de ſa couronne, & les reproches de ſa conſcience: *Sta ſuper me, & interfice me*; de grace, dit ce Prince déſeſpéré, enfoncez-moi le poignard dans le ſein; je ne puis ſouffrir la vie.

Ibid.

2. *Reg.* 1

Que ſi l'on n'en vient pas à ces extrémités, on traîne une vie languiſſante dans le chagrin. Combien voit-on de ces mondains malheureux qui ſe plaignent de tout, de la fortune, des Grands, du ſervice, des amis? De-là naiſſent les dépits, la liberté de parler, les intrigues criminelles, les hauteurs mal entenduës, les pa-

roles qui coûtent cher, & dont on se repent ensuite : on ne compte pas toujours juste sur sa fierté; il faut après s'humilier, & réparer ses fautes avec plus de patience qu'il n'en eut fallu pour souffrir d'abord avec soumission. De-là ces récits ennuyeux qu'on fait de ses disgraces, & dont on fatigue des gens qui n'y prennent point de part : car dans le monde on est peu sensible aux maux d'autrui : on n'aime pas les malheureux, & c'est souvent un crime que de l'être.

Le vrai Chrêtien évite tous ces défauts; il renferme sa douleur dans lui-même, ou il ne la répand qu'aux pieds de son crucifix. C'est-là qu'il fait à Dieu un sacrifice entier de ses ressentimens ; il étouffe les secrets murmures de son cœur ; il fait taire la voix de la nature qui veut éclater; il respecte les Grands & l'Oint du Seigneur, & fait voir que l'Evangile inspire à ceux qui le pratiquent la vraye prudence & la vraye force d'esprit : *Qui patiens est, in multâ gubernatur prudentiâ.* Prov. c. 14.

Finissons, Chrêtiens, par les pa-

roles dont je me suis déja servi au commencement de ce discours : *Flagella Domini, quibus à Deo quasi servi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem nostram evenisse credamus.* Imprimons-nous fortement cette vérité dans l'esprit, que Dieu ne nous envoye des disgraces que pour nous corriger. Apprenons des adversités à n'avoir plus un si grand attachement pour le monde, mais à nous attacher à Dieu : recevons-les avec soumission, pour expier nos fautes passées ; avec humilité, sans murmurer & nous plaindre ; avec courage, sans nous laisser accabler ; avec action de graces, en benissant la main paternelle qui nous châtie. Ne soyons pas du nombre de ceux qui souffrent pour un tems, mais qui succombent à la fin : mourons sur la Croix avec Jesus-Christ, qui voulut y consommer l'ouvrage de notre salut, & qui n'en descendit pas, quelque prétexte qu'il eut de le faire pour convertir les Juifs : *Descendat nunc de cruce, & credimus ei.* Les Saints ont désiré les souffrances avec ardeur : si nous n'avons pas

Judith. c. 10.

Matth. c. 27.

aſſez de courage pour les ſouhaiter comme eux, ayons du moins aſſez de force pour les ſupporter, quand le Ciel nous les envoye. Allons à la Gloire par le chemin que Jeſus-Chriſt nous a tracé. Tremblons quand Dieu nous traite avec trop de douceur: mais aſſurons-nous que s'il nous fait ſouffrir, il a pour nous des bontés de Pere, & qu'en faiſant un ſaint uſage des ſouffrances, nous mériterons la gloire éternelle, que je vous ſouhaite au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.





SERMON
SUR
LA PASSION
DOMINANTE.

Tu quis es?

Qui êtes-vous? En ſaint Jean, ch. 1.

C'Est la demande que firent les Juifs à Jean-Baptiſte, ſurpris des actions merveilleuſes qu'il faiſoit, pour ſçavoir au vrai s'ils ne ſe trompoient pas dans l'idée qu'ils avoient qu'il pouvoit bien être le Meſſie : & c'eſt auſſi, Messieurs, la queſtion que chacun de nous ſe doit faire ſouvent à ſoi-même, s'il veut parvenir à ſe connoître. Connoiſſance en quoi conſiſte toute la ſageſſe chrêtienne : connoiſſance qui toute importante qu'elle eſt, n'eſt point ſi abſtraite, ni ſi difficile, qu'on veut ſe le perſuader. Car ſans entrer dans un

trop long examen, voulez-vous ſçavoir qui vous êtes. *Tu quis es?* obſervez ſeulement quelle eſt la paſſion qui vous domine, quelle eſt l'habitude qui vous fait agir, le péché qui vous eſt le plus ordinaire & le plus familier. Quand vous l'aurez découvert, tenez-vous-en là; l'avoir connu, c'eſt avoir acquis la connoiſſance de ſoi-même: tous les autres vices vous peuvent être comme étrangers, mais la paſſion dominante fait votre propre caractére; c'eſt vous, c'eſt votre fond, c'eſt-là proprement l'homme.

Mais connoiſſance qui ne doit point être ſtérile & infructueuſe. Non, mes chers Auditeurs, il ne ſuffit pas de ſe connoître en Philoſophe; il faut ſe connoître en Chrêtien, pour retrancher le vice qui regne en nous. Il faut concevoir une ſainte horreur de cette paſſion impérieuſe, pour la combattre enſuite ſans relâche: c'eſt toujours par-là, comme par l'endroit le plus foible, que le lion rugiſſant qui cherche à nous dévorer, attaque notre cœur: mais auſſi cette ſeule victoire nous met à couvert des

plus fortes tentations de l'ennemi.

Or je dis, MESSIEURS, que toute la malignité de la passion dont je parle peut se réduire à trois chefs, qui vous feront connoître par degrez le péril qu'il y a de la fomenter, & l'avantage qu'on retire en la surmontant ; & c'est à ces trois articles que je me borne, sans chercher à diviser autrement mon discours. Car premiérement, la passion dominante est la cause de tous les péchés que nous commettons : secondement, elle est la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matiere de conscience: en troisiéme lieu, c'est elle qui nous conduit le plus ordinairement à l'impénitence finale. Quoi de plus capable de vous la rendre odieuse que ces trois motifs, & de vous faire dire avec David : *Non dominetur mei omnis injustitia*; ne souffrez pas, Seigneur, qu'aucune iniquité domine en moi. Demandons au Saint Esprit les lumieres, &c. *Ave.* Ps. 118.

PREMIERE PARTIE

Oüi, MESSIEURS, on peut dire que la passion dominante est une sorte

de péché originel, qui n'est qu'un en espéce, mais qui produit & en entretient tous les autres. Pourquoi cela ? parce que dès qu'une passion vous gouverne & regne avec empire dans votre cœur, elle vous porte à tous les péchés qui peuvent contribuer à la satisfaire. Quand vous auriez naturellement horreur des autres vices, s'ils flattent votre passion, c'est un poids qui vous entraîne, c'est un charme qui vous séduit, c'est une loi qui vous tyrannise. Faisons sentir cette vérité par des exemples de l'Ecriture, qui vous représenteront ce qui se passe encore tous les jours dans le monde, & qui feront la principale preuve de la premiére proposition que j'ai avancée.

Saül avant que de monter sur le Trône avoit du mérite & de la vertu : c'est ce qui le rendit agréable aux yeux de Dieu, & qui fut cause de son élévation. Mais il se laissa malheureusement prévenir d'une forte jalousie contre David : de cette source empoisonnée combien sort-il de péchés qui corrompent la pureté de ses mœurs ? Il devient soupçon-

neux, les éloges qu'on donne à David lui font ombrage; défiant, il observe toutes ses actions; critique, il donne un tour malin aux choses les plus innocentes; ingrat, il oublie le service que ce jeune Berger venoit de rendre à son Etat & à sa Personne; injuste, il ne peut plus voir de bon œil un Sujet qu'il regarde comme le rival de sa gloire & de son autorité, quelque soin que David ait de ménager l'un & l'autre. Il devient lâche & timide, se livrant à la tristesse que lui cause la prospérité de ce jeune homme; malin à son égard, rendant sa fidélité suspecte par des médisances secretes; faux, trompeur & dissimulé, il ne pense plus qu'à lui tendre des piéges pour le surprendre. Il passe jusqu'à la cruauté: il ajoûte à tous ces péchés le parjure, manquant au serment qu'il avoit fait à Jonatas de ne plus attenter sur la personne de David. On doit être surpris de voir tous ces vices dans un Prince qui avoit de la vertu; il en conçoit lui-même de l'horreur en certains momens, & reconnoît l'injustice de

1. *Reg.* ſon procédé : *Juſtior tu es, quàm ego.*
24. Ah ! vous avez plus de vertu que moi, s'écrie-t-il à David : & cependant il continuë de le perſécuter avec plus d'acharnement que jamais. Qui eſt à la tête de tant de crimes? la jalouſie, MESSIEURS : tandis que cette paſſion le domine, il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit eſclave de toutes les autres.

Jéſabel étoit une Princeſſe fiére & impérieuſe ; ſa paſſion étoit l'orgüeil & l'envie de regner : de-là cette longue ſuite de péchés que nous liſons dans l'Hiſtoire Sainte. Elle forme des intrigues contre ſon propre mari ; elle eſt violente juſqu'à l'emportement contre ceux qui lui réſiſtent ; injuſte à l'égard de Naboth, dont elle entreprend d'uſurper l'héritage : hautaine & mépriſante, délicate & maligne, ne parlant de lui qu'en des termes offenſans & injurieux ; ne pouvant ſouffrir qu'il repréſente ſon bon droit; donnant de mauvais conſeils, & excitant contre Naboth l'indignation
3. *Reg.* d'Achab, qu'elle rend jaloux de ſon
25. autorité : *Grandis autoritatis es* : vrai-

ment, lui dit-elle, vous sçavez bien vous faire obéir. Elle va jusqu'à la calomnie, le faisant accuser faussement d'avoir mal parlé du Gouvernement, & blasphêmé le nom du Seigneur. Elle ajoûte à ces crimes l'impiété & l'irréligion, méprisant les avis du Prophête Elie envoyé de Dieu pour la reprendre. Elle devient fourbe, remplissant la Cour de faux Prophêtes, pour ramener à elle l'esprit du Prince, & l'engager à suivre ses conseils. Elle devient cruelle jusqu'à faire mourir un sujet innocent, & à persécuter Elie, parce qu'il lui annonçoit des vérités tristes & fâcheuses. Tous ces péchés sont des effets nécessaires de son orgüeil & de son ambition.

Le Grand Prêtre Héli n'étoit sujet ni à l'envie, ni à l'ambition, ni à l'avarice; sa passion dominante étoit un vice que plusieurs croyent innocent, & qui fut cependant la source de tous ses malheurs. Il aimoit le repos, & haïssoit les affaires; c'étoit un caractere d'esprit doux & facile; ennemi du bruit & de l'embarras; de-là combien

de péchés d'omission, qui le rendent coupable aux yeux de Dieu ? Il laisse faire sa charge par des enfans indignes d'approcher des Autels. Il ne s'informe pas des désordres de leur vie. Il souffre qu'au scandale du peuple de Dieu, ils deshonorent leur caractere par des excès honteux; que par une avarice sordide ils éloignent les fidéles de l'Autel & des Sacrifices : averti de leur conduite, il se contente de reprendre mollement ceux qu'il falloit retirer du ministére. Voilà, MESSIEURS, où le conduit une passion qu'il n'a pas eû soin de combattre.

Cherchons encore un exemple, Chrêtiens, qui vous convainque de la vérité que je vous prèche; car je ne puis vous en apporter de preuve plus sensible. Judas est dominé par une passion d'interêt : de-là vient l'égarement & l'aveuglement de son esprit; il ne pense plus qu'à l'argent. C'est un hypocrite, qui tandis que Madelaine répand des parfums sur la tête du Sauveur, fait semblant qu'il n'a regret à cette dissipation qu'en faveur des pauvres. C'est un fourbe & un larron, qui

qui s'approprie les aumônes qu'il reçoit. Il passe plus avant : après avoir trahi sa conscience, il vend son Maître, & communiant en cet état avec les Apôtres, il met le comble à ses péchez par un sacrilége : il y ajoute l'infidélité, doutant si le Fils de Dieu lisoit dans son cœur, & s'il en connoissoit le fonds. *Numquid ego sum?* Est-ce moi qui dois vous trahir? Quel enchaînement de péchez dans un Apôtre, élevé à l'école de Jesus-Christ, & témoin de ses miracles! Remontons à la source, comme on fait dans les maladies du corps : tout le mal réside dans la passion dominante; c'est de-là que le poison se répand sur toutes les actions de la vie. *Matth. c. 26.*

En effet, MESSIEURS, l'ambitieux veut avancer sa fortune, & il ne le peut qu'en s'élevant sur la ruine des autres : pour en venir à bout, que de médisances, que de faux rapports, que de trahisons, que d'intrigues criminelles, que de mystéres d'iniquité, où toute la malice de l'homme est mise en usage! Le sensuel, le voluptueux est tourmenté d'une violente passion,

& il la veut satisfaire : à quels désordres ne s'abandonne-t'il point ? Idolâtre d'une vaine beauté, dont il adore tous les caprices, il n'est rien où il ne se porte pour lui plaire. Samson révéle son secret : Hérodes fait tuer Jean-Baptiste ; emportemens, dépits, jalousies, dépenses excessives, divisions dans les familles, mépris des choses saintes, oubli entier de Dieu, ce sont des suites inévitables. On a beau faire des remontrances & des reproches : tandis que votre cœur est esclave d'une passion brutale, il faut qu'il soit sujet à tous ces vices. En vain vous couperez les branches de cet arbre fatal : tandis que le tronc demeure sur pied, il en repoussera incessamment de nouvelles.

Vérité si connuë dans le monde, que la plupart des fautes où les hommes tombent, ne viennent que de ce qu'on les prend par leur foible. On étudie leurs passions, mais sur tout celles des Grands, à qui l'on a interêt de plaire : c'est par-là qu'on les surprend, il n'est pas imaginable combien on forme de desseins sur une passion

qu'on a découverte dans une perſonne qu'on veut gagner. Ceux qui ſont intéreſſés à flatter le vice qui domine en vous, ont les yeux trop ouverts pour ne le pas appercevoir, & ſont trop attentifs à tout ce qui peut l'entretenir pour le manquer : tout y conſpire, diſcours, préſens, ouvrages d'eſprit, maniere de vivre, d'agir, de penſer; tout vient aboutir à ce centre : on ne réuſſit, dit-on, auprès d'une telle perſonne que par-là ; il faut être de ſes plaiſirs, & de ſon jeu ; il faut entrer dans ſes haines & dans ſes averſions ; il faut flatter ſa vanité ; il faut acheter ſon ſuffrage ; il faut gagner les compagnons de ſes débauches : c'eſt ainſi qu'on peut s'ouvrir un chemin facile à ſon cœur, & le tourner enſuite à ce qu'on voudra, juſqu'à l'injuſtice & à la violence. Leçon importante pour tous les hommes, mais ſur tout pour les perſonnes conſtituées en dignité.

Ah ! Seigneur, s'écrioit le Sage, dans la connoiſſance qu'il avoit des excès étranges où nous porte une paſſion qui nous maîtriſe ; ne ſouffrez pas que mes yeux éblouïs du faux éclat

de la grandeur, élevent leur vûë ambitieuse aux premieres places : *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi.* Ecartez loin de moi, Seigneur, ces désirs vifs & insatiables, dont la violence ne souffre ni bornes, ni mesure : j'en connois les conséquences pernicieuses ; j'en ai vû les effets tragiques dans les premiers hommes du monde ; quelque zéle que j'aye pour votre service & pour l'observation de votre sainte Loi, je ne réponds plus de mon cœur, dès qu'il sera dominé par une passion : *Et omne desiderium averte à me.* J'ai dit en premier lieu que la passion dominante étoit la cause de tous le péchez que nous commettons. Je dis en second lieu qu'elle est encore la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matiere de conscience : c'est la seconde Partie.

Eccli. c. 23.

Ibid.

SECONDE PARTIE.

UN second effet qui marque encore mieux la malignité de la passion dominante, c'est que non-seulement elle est la cause de tous nos péchez, mais qu'elle est aussi la source de toutes les

fausses maximes que nous nous faisons en matiere de conscience. Car remarquez, MESSIEURS, qu'on ne se contente pas de satisfaire sa passion, mais on veut aussi se la justifier : *Sanctum est quod volumus*, dit saint Augustin ; ce que nous voulons fortement, nous voulons toujours qu'il soit juste & raisonnable : ce seroit peu de suivre sa passion, si on n'avoit le plaisir de l'autoriser ; on seroit troublé par les remords de sa conscience, si ce qu'on fait se montroit toujours sous l'image affreuse du péché. Mille retours délicats, & certains doutes involontaires viennent traverser vos désirs. On est en peine si les attachemens qu'on a n'ont rien de criminel, & ce doute peut troubler le repos d'une personne qui a encore de la crainte de Dieu : on entre en quelque sorte de scrupule sur certains profits illégitimes, où l'on ne voit pas assez de bonne foi : on ne sçait si la froideur où l'on est avec certaines personnes, ne va point jusqu'à blesser la charité que nous ordonne l'Evangile : il vient quelquefois des réflexions sur la liberté indiscrete *Aug.*

qu'on se donne de railler, de censurer ceux qu'on n'aime point, & sur qui on a une envie secrete : la conscience vous reproche quelquefois des jeux excessifs & immodérez, qui interessent vos affaires temporelles : elle fait sentir à d'autres le péril d'une vie molle, oisive, sensuelle : ces momens seroient capables de répandre l'amertume sur tout ce qu'on a de satisfaction, en suivant le penchant de sa passion dominante. Mais observez ici quelle est sa malignité : elle détourne l'esprit de tout ce qui pourroit le convaincre de ses devoirs, & ne l'applique qu'à examiner les raisons qui peuvent la favoriser. On résout tous les doutes qui naissent, non pas en s'éclaircissant, qui est la seule voye légitime ; mais en passant pardessus, qui est un libertinage de conscience : non pas en en les réfutant par des raisons solides, appuyées sur l'autorité de gens qui ayent de la science & de la vertu ; car cela seroit dans l'ordre : mais en les supprimant par indulgence pour soi-même, en les traitant de scrupule & de foiblesse ; en retenant, comme parle S.

Paul, captive dans son cœur la vérité qui veut se montrer : *Veritatem Dei in injustitiâ detinent.* Rom. c. 1.

En toute autre matiere on sera severe tant qu'il vous plaira, même au-delà de l'Evangile : mais sur tout ce qui touche la passion dominante, on est large jusqu'à se faire des maximes libertines. Je ne sçai, dit un homme interessé, en quelle conscience on peut absoudre des gens que je vois dans le monde entretenir des commerces suspects qui font parler, garder des haines scandaleuses, se permettre des médisances ouvertes, commettre des prophanations & des impietez dans les Eglises ; cela crie vengeance : mais il conçoit admirablement qu'on puisse faire profiter son argent au-delà des bornes, ou plûtôt sans autres bornes que l'impuissance d'en tirer davantage; qu'on puisse frustrer ses créanciers de ce qu'on leur doit, par des formalitez de justice ; faire des gains illégitimes condamnez par l'usage des gens d'honneur, ou par la loi; rafiner sur des voyes sordides de s'enrichir aux dépens du prochain; retenir entre ses mains le sa-

laire des travaux d'autrui, la dote d'une sœur, la légitime d'un frere, le legs d'un parent, le dépôt d'un ami; il ne manque jamais de bonnes raisons pour autoriser en cela son procédé.

Un autre d'un caractere plus droit, mais d'une humeur facheuse & colere, déclame hautement contre l'avarice, condamne l'ambition, la mollesse, la débauche, le libertinage; tous ces péchez lui paroissent inexcusables: mais pour les emportemens, il a toujours des raisons qui les autorisent; il croit que les fautes les plus légeres lui donnent droit de traiter durement les siens, & trouve par tout non-seulement de quoi nourrir le fiel de sa passion, mais de quoi se la justifier.

L'envieux manqua-t'il jamais de prétextes pour couvrir son envie? c'est indignation de voir des gens qui ne méritent pas l'honneur qu'on leur rend, la réputation qu'ils ont, les faveurs qu'on leur fait, les places qu'ils occupent; c'est une franchise d'humeur, qui ne sçait point flatter; c'est un zéle de la gloire de Dieu, de l'interêt du public ou de ses amis, qui le porte à déchirer

par des médisances cruelles ceux dont la prospérité lui fait mal au cœur: il est bon, dit-on, que ces personnes soient connnës pour ce qu'elles sont. Mais ne croyez pas qu'il applique son esprit à découvrir la malignité de ses intentions, & la fausseté de ses prétextes. Il n'observe pas que si c'étoit un zéle véritable, il éclateroit contre tous ceux qui font tort à Dieu & au prochain, & que cependant il ne se déchaîne que contre ceux dont il croit que le succès dans les affaires recule les siennes; que si c'étoit indignation, elle seroit égale contre tous les sujets indignes de leur élevation, & que cependant il n'en ressent que contre ceux qui entrent en concurrence avec lui, & dont la gloire diminuë la sienne. Tel est le vindicatif, l'ambitieux, le sensuel, & tout homme dominé par une passion violente: appliqué sans relâche à tout ce qui peut l'autoriser, il ne veut rien voir de ce qui condamne son procédé; & ce seroit un exemple rare que celui d'un homme qui seroit entêté d'une passion, & qui s'avouëroit coupable.

Voilà, mon Dieu, notre aveugle-

ment : non contens de vous offenser, nous voulons que vous nous teniez compte de nos offenses; que vous nous sçachiez gré de nos défauts : nous canonisons jusqu'à nos vices , & nous voulons faire servir votre nom , votre gloire , votre sainte Loy à nos iniqui-
Isa. c 43. tez , comme vous nous l'avez reproché par votre Prophête ; *Servire me fecisti in peccatis tuis.*

On va bien plus loin. Non seulement on autorise sa passion autant qu'on peut par soi-même ; mais on veut encore s'appuyer du conseil d'autrui. L'avis des Confesseurs & des Théologiens qui donnent dans votre sens, est toujours le plus sage : on ne peut souffrir que ceux-là ; tous les autres sont des gens outrez, des génies bornez qui ont peu de lumieres : car on ne consulte pas la personne pour sçavoir son avis, mais pour la faire entrer dans le nôtre. De-là ce soin artificieux de bien marquer les circonstances qui peuvent vous être favorables , & de supprimer celles qui pourroient vous être contraires : & comme le rapport que vous faites passe par vôtre canal ;

que l'attachement que vous avez à votre passion, vous fait déguiser à vous-mêmes & n'expliquer aux autres qu'à demi ce mystére d'iniquité, que vous recelez dans le fond du cœur, il est naturel que vous attiriez dans votre sentiment des gens à qui vous ne faites voir la chose que par un bon côté. *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores.* Isa. c. 30. Nai-je pas raison, dit-on, d'en user de la sorte ? cela n'est-il pas dans les régles ? vous qui avez du bon sens, m'obligeriez-vous en conscience à tenir une autre conduite? On se donne à soi-même une décision, que la passion aveugle a dictée : souvent le Ministre du Seigneur, par une lâcheté condamnable, n'ose résister à une personne ainsi prévenuë : car si la vérité fait des ennemis, c'est sur tout en ce qui touche la passion dominante : c'est l'endroit sensible ; on rompt avec quiconque ose la contredire; & c'est par-là que le monde est rempli de dupes en matiere de conscience, qui se trompent eux-mêmes, & qui sont trompez par les autres. Par-là ils se font un front d'airain contre les plaintes & les mur-

mures : toujours occupez à faire leur apologie, ils ne s'apperçoivent pas que le besoin continuel de se justifier est une marque évidente d'une conduite irréguliere ; & c'est une chose qui ne surprend plus, que de voir des gens entêtez sur une chose dont on les blâme par tout, tenir seuls contre tous, s'applaudir à eux-mêmes, & se croire en sûreté de conscience.

On demande quelquefois ce que dit un Confesseur, un Directeur, de la conduite d'un tel ou d'une telle? comment il accommode leur procédé avec l'Evangile, avec la dévotion, avec les communions fréquentes : il dit ce que vous diriez vous-mêmes, si vous entendiez parler la personne dont il s'agit, & qu'elle vous fût inconnuë : il juge des choses comme on les expose, & non pas comme vous les connoissez, & comme elles sont ; il prononce sur le rapport, il décide sur l'accusation, & ce n'est pas lui qui se trompe, mais ceux qui pensent le tromper. De-là il est naturel que la passion dominante nous conduise à l'impénitence finale : & c'est ce que j'ai entrepris de vous montrer dans la troisiéme Partie.

Un dernier trait de la malignité qui passe les deux autres, c'est que la passion dominante conduit ordinairement à l'impénitence finale. Toutes les passions peuvent mener dans cet écueïl; mais celle-ci n'y manque guéres: pourquoi cela? c'est parce qu'on vit dans ce péché, qu'on l'aime & qu'on s'y entretient. Comme on ne satisfait les autres passions que rarement, elles nous sont, pour ainsi dire, étrangéres; on ne contracte point d'alliance avec elles: mais parce que la passion dominante est celle qui occupe l'esprit & le cœur, qu'on n'agit que par son mouvement, que c'est elle qui remuë les ressorts de notre ame, & que par une influence secrete, elle produit toutes les actions que nous faisons, ces actes réïterez lui font prendre de profondes racines. TROISIÉME PARTIE.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui doit vous en donner le plus d'horreur. Si vous êtes jamais assez malheureux pour vous perdre, elle sera la cause de votre réprobation. On meurt comme on a vécu, vous le sçavez, & vous le dites tous les jours vous-mê-

mes : ceux qui ont aimé le jeu, joüent juſqu'à la fin ; ceux qui ont été vains, affectent de ſe diſtinguer même en mourant ; ceux qui ont eû des haines invétérées, les veulent autoriſer à la mort ; on ne veut pas condamner ſa conduite paſſée, où l'on ne ſe réconcilie qu'en apparence ; ceux qui ont vécu dans l'impureté, font gloire de mourir fidéles à l'idole à qui ils ont tout ſacrifié ; ceux qui ont retenu le bien d'autrui ne veulent pas ſe deshonorer, ni dépoüiller leurs héritiers; & chacun ſoutenant toujours ſon caractére, vérifie cette menace formidable
Joan. c. 8. de Jeſus-Chriſt : *In peccato veſtro moriemini*; vous mourrez dans votre péché.

Il eſt juſte que ce péché qui vous a fait tant de fois perdre la grace, oublier Dieu, négliger votre devoir, abuſer des Sacremens; il eſt juſte, dis-je, ſi vous devez être damné, que ce ſoit ce péché qui vous damne : car d'en vouloir goûter tout le plaiſir pendant la vie, & y renoncer à la mort ; en être éperdûment poſſédé tandis qu'il nous flatte, & avoir la commodité de le haïr, lorſqu'un ſupplice éternel nous

effraye; trouver à point nommé de quoi s'en défaire, lorsqu'il n'a plus que l'enfer à nous présenter; exiger de votre cœur, que vous avez livré en proye à l'avarice, à la vengeance, à l'ambition, à la volupté, qu'il se reléve de cet abîme & de ce gouffre de vices, pour embrasser une vertu qu'il a toujours euë en horreur, qu'il rompe tous les liens dont vous l'avez garotté, pour se mettre dans cette heureuse liberté des enfans de Dieu, qui a coûté tant de combats aux Saints; qu'il parle une langue qui lui est étrangere; qu'il forme des désirs qui sont au-dessus de lui; qu'il dompte un ennemi, par qui il s'est toujours laissé dominer, gourmander, tyranniser; le prétendre ainsi, l'espérer, n'est-ce pas une espérance présomptueuse? Le pécheur doit-il attendre cette grace du Ciel, & cet effort de lui-même?

Ah; il est juste au contraire qu'il meure dans l'habitude où il a toujours vécu; que pour punition de ses péchez passez, il forme jusqu'aux approches de la mort mille projets sensuels: qu'il regrette la perte de son plaisir, lors-

qu'on croira qu'il pleure ſon péché: que ſon eſprit lui retraçant l'image de ſes voluptez ou de ſes haines invétérées, arrache de lui juſqu'au lit de la mort des complaiſances criminelles: qu'il laiſſe voir juſques dans ſes yeux mourans que le feu de la convoitiſe n'eſt pas encore éteint, & que tandis que les perſonnes qui ne le connoîtront pas à fond le croiront converti, il mette le dernier ſceau à ſa réprobation par un attachement actuel à ſon péché: *In peccato veſtro moriemini*. Voilà la fin tragique où nous conduit une paſſion dominante: elle a fait la félicité du pécheur pendant la vie, elle fera ſon ſupplice dans les enfers; elle ſera ſon bourreau, le ver rongeur qui le conſumera: *In peccato veſtro moriemini.*

Je voi bien, dit-on, en certains momens, le péril où m'expoſe la paſſion qui me gouverne: mais quelle apparence de la ſurmonter? elle eſt fondée ſur l'humeur & ſur le tempérament: peut-être on pourroit l'affoiblir; mais la peut-on détruire? ſi je prens aujourd'huy quelque empire ſur elle, il faut demain recommencer tout de nou-

veau : s'il ne falloit qu'un coup d'éclat pour s'en défaire une fois, on pourroit s'y résoudre ; mais comme elle est née dans notre propre fonds, qu'elle tire ses forces des nôtres, qu'elle souleve notre cœur contre nous-mêmes, tant que nous subsistons, c'est un ennemi qui se fortifie malgré nous chaque jour, & qui ne peut mourir qu'avec nous.

J'avouë, MESSIEURS, que la victoire est difficile; mais elle n'est pas impossible; mais elle est nécessaire. Ah! Chrêtiens, connoissez-vous si peu quel est le pouvoir de la grace ? Saint Paul ressentit autrefois les mêmes peines que vous, & dans la crainte de ne pouvoir pas les vaincre, il demanda à Dieu d'en être délivré : mais le Seigneur lui répondit, qu'il ne sçavoit quelle étoit l'efficace du remede qu'il lui préparoit; qu'il comptât sur la grace, & qu'il en éprouveroit dans la suite les salutaires effets : *Sufficit tibi gratia mea.* 2 Cor. c. 12.

Vous vous plaignez, Chrêtiens, de l'importunité d'une passion qui vous presse sans relâche ; mais faites-vous si peu d'attention à la sainte importunité de la grace qui vous sollicite avec

des ſoins plus vifs & plus empreſſez? Avez-vous jamais approché du Sacrement de Pénitence, avez-vous fait une Communion, avez-vous entendu la parole de Dieu, avez-vous été témoins de quelque événement tragique, de quelque mort ſubite, avez-vous même été d'une partie de plaiſir, ou Dieu ne vous ait pas réveillez ſur ce vice que vous aimez plus que les autres? Combien de fois vous a-t'il obligez malgré vous de rentrer en vous-mêmes? Combien de fois vous a-t'il convaincus & confondus en ſecret par l'exemple d'autrui? Combien de fois une voix intérieure vous a-t'elle dit à l'oreille du cœur, ce que
Gen. c. 22. Dieu dît autrefois à Abraham: *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, Iſaac*: la victime que je vous demande en ſacrifice, c'eſt cette paſſion bien-aimée, c'eſt cet enfant chéri que votre cœur a conçû & nourri avec tant de ſoins; toute autre victime m'eſt indifférente. En vain vous avez eſſaié d'echapper à la grace qui vous pourſuivoit: toujours vigilante, & toujours attentive à votre ſalut, ſans jamais

prendre le change, elle n'a point cessé de troubler la fausse paix de votre conscience ; & si vous me dites qu'il vous en auroit trop coûté pour résister aux attaques fréquentes d'une passion qui vous tyrannise, je pourrois vous répondre qu'il vous en a peut-être plus coûté pour tenir contre les puissantes sollicitations de la grace, qui rejettée, méprisée, combattuë tant de fois, ne vous a point encore abandonnez.

Que dis-je, mon cher Auditeur ? elle vous a fait haïr ce péché au pied des Autels, vous l'avez détesté plus d'une fois ; vous avez juré de vous en défaire ; élevé au-dessus de vous-même & fortifié du secours d'enhaut, vous avez compris qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût être auteur de ce miracle ; vous avez senti que sa main pouvoit rompre vos chaînes ; vous conveniez alors que tout étoit possible à la grace. Or ce que vous avez pû dans certains momens, pourquoi désespérez-vous de le pouvoir encore? le même Dieu qui vous a soutenu, ne le peut-il plus ? son bras est-il ra-

courci ? le ſoin qu'il a de vous preſſer, n'eſt-il pas un gage aſſuré du ſecours qu'il vous prépare ; vous que Dieu ſemble avoir particulierement entrepris & diſtingué des autres, en troublant ce repos mortel dont tant de pécheurs joüiſſent tranquillement; vous, dis-je ; appréhendez-vous qu'il vous laiſſe? Mais parlez de bonnefoi, ce n'eſt pas-là ce qui vous arrête; vous pouvez vaincre votre paſſion, & vous n'en doutez pas, mais vous n'oſez la combattre ; c'eſt un mal que vous aimez, c'eſt un ennemi que vous flattez; vous craignez une victoire qui doit vous couter la perte de quelques plaiſirs.

Victoire néanmoins néceſſaire : votre éternité voſtre unique & grande affaire dépend de-là : il faut vous ſauver ; le Royaume des Cieux veut être emporté par force ; la mort eſt plus proche pour vous que vous ne penſez ; mil autres que vous avez connu, ont mal fini ; vous mourrez comme eux dans votre péché : *In peccato veſtro moriemini.*

Finiſſons, Chrêtiens, par la priere que Judith fit à Dieu, pour s'encou-

rager à couper la tête d'Holopherne, qui étoit le Chef des ennemis d'Israël : *Confirma me Domine Deus in hac horâ* ; Seigneur, lui dit-elle, Dieu de nos Peres, soutenez ma main tremblante à ce moment qui va décider de votre gloire & du repos de votre peuple. Disons de même, Chrêtiens, sur le point d'immoler à Dieu cette passion qui est la source de tous nos péchez. *Confirma me Domine Deus* : la voici venuë pour moi, mon Dieu, cette heure de salut, où je dois vous sacrifier la victime que vous m'avez demandé tant de fois, & que j'ai toujours eu la lâcheté de vous refuser. Je le hais ce malheureux péché, qui fomente l'inimitié qui est entre vous & moi : j'ai enfin compris à quoi il m'expose, & dès ce jour, mon Dieu, je le veux détruire. Mais je sens bien que j'ai besoin de vous pour cela : je rougis de me voir si foible contre un ennemi qui est le votre & le mien : secourez-moi, Seigneur, fortifiez-moi : *Confirma me.* J'ai fait cent fois les plus belles réflexions du monde, j'ai formé les résolutions les plus for-

Judith. c. 13.

tes, j'ai pris les mesures les plus justes: mais quand je viens au moment fatal où il faut frapper le coup, je sens expirer ma haine, toute ma vertu m'abandonne, je n'ai pas la force de lever le bras: soûtenez-moi, Seigneur; rassurez mon cœur perfide, où il y a malgré moi une secrete intelligence contre vous: *Confirma me Domine Deus.* Je vous en ai prié d'autres fois, mais sans désirer de l'obtenir, aujourd'hui je le désire: j'en ai désesperé jusqu'à présent; mais je me sens maintenant animé d'une confiance qui me répond du succès; ce ne peut être en vain que vous m'inspirez un dessein si fort au-dessus de moi. Achevez, Seigneur, ce que vous avez si heureusement commencé, & faites voir en moi un miracle de votre grace: *Et hoc quod credens per te fieri posse cogitavi, perficiam.* *Ibid.* Faites, mon Dieu, qu'après estre sorti de ce honteux esclavage, je n'y rentre jamais, & qu'après avoir combattu ma passion dominante pendant ma vie, je reçoive la couronne de gloire dans l'éternité, &c.



SERMON
SUR
LA PENITENCE
DE
MAGDELAINE.

Propter quod dico tibi : remittuntur ei peccata multa , quoniam dilexit multùm.

C'eſt pourquoi je vous déclare qu'on lui remet beaucoup de péchez , parce qu'elle a beaucoup aimé. En S. Luc, chap. 7.

JE ne ſçai, MESSIEURS, lequel des deux eſt le plus capable de nous engager à faire une ſincere Pénitence, ou la conduite de Magdelaine à l'égard du Sauveur du monde, ou la conduite de Jeſus-Chriſt à l'égard de Magdelaine : ou la contrition amere

de cette femme Péchereſſe, ou la prompte abſolution d'un Dieu ſi miſéricordieux : ou l'amour généreux de cette ſainte pénitente, ou la rémiſſion entiere & la grace abondante, dont cet amour eſt récompenſé par Jeſus-Chriſt. L'un & l'autre me paroît également propre à nous toucher; ſes larmes & ſa grace, la ferveur de ſon amour & la bonté d'un Dieu Sauveur : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

En effet, MESSIEURS, il ſemble que Dieu ait ſuſcité dans l'Egliſe cette ſainte Pénitente, pour ſervir de modelle aux pécheurs, & pour leur faire comprendre de quels ſentimens les ames les plus égarées ſont capables à ſon égard, quand elles veulent répondre à la grace : modelle efficace & touchant, puiſque Madelaine a la conſolation d'avoir peut-etre donné à l'Egliſe plus de vrais pénitens par ſon exemple, que les Prédicateurs les plus zélez n'en ont converti en expoſant les véritez les plus terribles de l'Evangile.

Mais ſi la Pénitence de Magdelaine eſt

est un exemple puissant, la bonté que le Sauveur du monde a pour elle, est encore plus engageante. Si l'Evangile ne nous représentoit dans Magdelaine que des larmes stériles & infructueuses; qu'une Pénitence douteuse, dont le succès demeurât incertain : si elle avoit seulement beaucoup aimé, & qu'il ne parût pas qu'elle eût été beaucoup aimée ; on seroit peut-être ébranlé par un exemple si généreux & si rare ; mais on ne seroit pas enlevé : une douleur si vive, qui ne seroit pas récompensée d'une prompte & d'une entiere rémission, nous rendroit amers les fruits de la Pénitence. Mais quand on voit une pénitence acceptée, des soupirs écoutez, des larmes suivies de la joye, l'amour payé d'un amour réciproque, un Dieu devenu le protecteur d'une femme pécheresse ; un Dieu qui répond aux ferveurs de sa charité par une profusion de grace, & qui ne veut pas se laisser vaincre par l'homme en bonté, en générosité, en libéralité; rien n'est plus capable d'engager les pécheurs à la Pénitence, &

s'il leur reſtoit encore de la langueur après l'exemple de Magdelaine, la maniere dont elle eſt reçûe du Sauveur doit achever l'ouvrage de leur converſion. C'eſt à ces deux penſées que je m'arrête, parce qu'elles renferment tout le texte, l'eſprit & la ſuite de mon Evangile, & que l'une ſemble être née pour ſoutenir l'autre. Appliquez-vous-y, MESSIEURS; elles vont faire tout le ſujet de mon Diſcours.

Je dis que l'Evangile de ce jour nous fournit en mème-tems, & le modelle, & le motif d'une parfaite Pénitence : le modéle dans la converſion de Magdelaine : le motif dans le pardon que lui accorde Jeſus-Chriſt. Rien de plus inſtructif pour les pécheurs que l'exemple de cette ſainte Pénitente; rien de plus capable de les encourager que l'heureux ſuccès de ſa Pénitence. Elle a beaucoup aimé; ſa charité eſt la meſure de celle que vous devez avoir en retournant à Dieu : elle a été beaucoup aimée; cette grace eſt le motif le plus puiſſant de vous convertir à Dieu. *Convertimini ad me, &c.* Zach. c. 1.

convertar ad vos : convertiſſez-vous à moi, comme Magdelaine s'eſt convertie ; je me convertirai à vous, comme je me ſuis converti à elle. En deux mots, le modéle d'une parfaite Pénitence dans la converſion de Magdelaine ; le motif d'une parfaite Pénitence dans l'abſolution que lui accorde le Sauveur du monde ; ce ſont les deux parties de ce Diſcours : demandons les lumieres du Saint-Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND je propoſe aux pécheurs la Pénitence de Magdelaine comme le modéle d'une parfaite converſion, ne croyez pas, MESSIEURS, que je parle ſeulement à ceux qui ſont dans la débauche & dans le libertinage. C'eſt une queſtion parmi les Peres, ſi par le mot de péchereſſe, dont l'Ecriture ſe ſert, *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* ; c'eſt une queſtion, dis-je, de ſçavoir ſi on nous marque une perſonne, qui eût de mauvais commerces, & qui vécut dans le déſordre ; ou ſi c'étoit ſeulement une femme mondaine, aimant le luxe, le jeu, le *Luc. c. 7.*

plaisir, & s'aimant sur tout elle-même. Quoi qu'il en soit, il est certain que la Pénitence n'est pas uniquement pour les personnes qui ont des engagemens scandaleux dans le monde: bien des gens y vivent avec honneur, qui devant Dieu n'ont pas moins besoin de conversion que Magdelaine: on s'éloigne de Dieu par plus d'une voye; & ce n'est pas seulement par le péché d'impureté qu'on se damne, mais par tous les vices que condamne la Loy de Dieu. C'est donc à tous les Pécheurs de quelque caractére qu'ils soient, que l'Evangile propose la Pénitence de Magdelaine pour modéle, comme le plus parfait que nous ayons: je m'explique.

La Pénitence à la considérer dans son principe, qui est la douleur & la contrition, a deux qualitez; dont l'une lui est essentielle, & ne doit jamais manquer; l'autre est purement accidentelle, & ne se trouve que quand la Pénitence est parfaite. Ce qu'il y a d'essentiel dans la douleur est un amour de préférence par lequel nous aimons Dieu plus que nous-mêmes,

plus que notre péché, plus que les causes du péché, plus que les effets du péché. Préférence absolument nécessaire : de quelque nature que soit la Pénitence, il faut que le pécheur aime Dieu par-dessus tout ; qu'il soit prêt à quitter tout pour lui, plûtôt que de l'offenser. Mais outre cet amour de préférence, il y a quelquefois un amour sensible qui l'accompagne, lorsque la douleur se fait sentir au-dedans, & qu'elle se produit au-dehors. C'est en quoi consiste la perfection de la Pénitence, & c'est ce qui remet entierement, selon les Théologiens, la coulpe & la peine. L'un & l'autre s'est trouvé au souverain degré d'excellence dans la conversion de Magdelaine : amour de préférence ; amour sensible : *Dilexit multùm.* *Luc. c. 7.*

Amour de préférence : cela paroît par la simple exposition de l'Evangile. *Ut cognovit quod accubuißet in domo Pharisæi.* *ibid.* Remarquez, MESSIEURS, qu'elle pensoit à Jesus-Christ, qu'elle étoit instruite des lieux où il alloit, & qu'elle suivoit même ses pas ; marque évidente que Dieu commençoit à

se rendre maître de son cœur. Ce n'est gueres-là l'usage des femmes mondaines, de chercher celui qui peut les faire retourner à Dieu : occupées de l'amour d'elles-mêmes, elles sont assez averties des parties de divertissement, & des assemblées de plaisir : mais elles sont peu en peine de sçavoir qui les retirera de leur égarement : elles regardent au contraire les gens destinez à un si saint ministére comme des hommes incommodes, qu'il faut éviter. Magdelaine avoit été dans cette erreur : mais elle en est bien revenuë : ce n'est plus de ces rendez-vous prophanes qu'elle a soin de s'instruire ; une plus sainte pensée occupe tout son esprit : elle ne cherche que celui qui lui a percé le cœur d'une douleur si amere, & d'un si vif repentir de ses péchez ; le trait lui en est demeuré bien avant dans l'ame, & ne lui donne point de repos. Elle ne peut plus penser à d'autres qu'au Sauveur du monde ; elle soupire aprés le moment heureux, où elle pourra se voir à ses pieds.

Dès qu'elle eût appris où il étoit,

emportée par une sainte impatience, elle y court, elle y vole. Ce n'est pas par un motif d'interêt temporel comme les Juifs, qui n'alloient à Jesus-Christ que pour la santé du corps, & pour la guérison de leurs maladies; de plus nobles soins la font agir : la grace d'un Dieu lui étoit devenuë plus chere que la vie, que la santé, que les biens, que les plaisirs; un Dieu seul lui paroît digne de son attachement; c'est lui seul qu'elle cherche dans la personne sacrée de Jesus-Christ; c'est par un amour de préférence qu'elle oublie tout pour aller à lui. Chrêtienne, dit un sçavant homme, avant la publication de l'Evangile, elle nous apprend à chercher Dieu pour lui-même.

Préférence absoluë. *Ut cognovit* : dès qu'elle eût appris où étoit le Sauveur, elle ne balança pas un moment. Elle avoit sans doute des amis, & ces amis ne lui étoient pas indifférens : elle étoit aimée, recherchée, adorée, elle se trouvoit dans un âge & dans une situation à pouvoir vivre dans le monde avec agrément: l'amour de son Dieu effaça toutes ces idées, tous ces sen-

timens : il s'empara de son esprit, & de son cœur, de sorte qu'elle lui sacrifia dès-lors tous ceux qu'elle avoit aimez le plus tendrement. Ce ne fut ni par infidélité, ni par légéreté, ni par insensibilité : trop sensible, hélas! & trop fidéle à ses prophanes amans, elle vous fit, Seigneur, un sacrifice qui lui coûta cher, & qu'elle n'eût jamais fait pour tout autre que pour vous. Elle n'examina point si ceux qu'elle quittoit étoient des personnes à qui elle fût obligée, ou qui lui fussent nécessaires; si la reconnoissance ou l'interêt exigeoit d'elle, selon le monde, des ménagemens, des égards : elle se souvint, ô mon Dieu, que c'est à vous qu'elle avoit les premieres & les plus sensibles obligations; elle ne fut touchée que du regret d'avoir été si long-tems ingrate envers vous, elle se reposa sur vous du soin de ses interêts, & comme elle vous avoit sacrifié jusqu'alors à ses amis, elle voulut vous venger aux dépens de ses propres inclinations; elle crût vous devoir cela, persuadée que ceux qu'elle avoit aimez, n'auroient

pas sujet de se plaindre d'elle, s'ils ne se voyoient abandonnez qu'en faveur d'un Dieu qu'elle commençoit à connoître, & qu'elle auroit toujours aimé si elle l'eût toujours connu : *Ut cognovit.*

Préférence fondée sur la connoissance qu'elle eût de l'énormité de ses péchez, & de la bonté d'un Dieu Sauveur. Elle avoit vécu jusques alors comme les femmes mondaines, sans connoître Dieu, & sans se connoître elle-même : je ne sçai par quelle heureuse avanture, dit saint Grégoire, elle entendit prêcher le Sauveur du monde : elle apprit de lui-même qu'il étoit venu pour sauver les pécheurs, qu'il ne dédaignoit pas les plus égarez: elle le vit entreprendre avec chaleur leur défense contre les Pharisiens; elle eût peut-être la consolation d'entendre de sa bouche la parabole de l'Enfant prodigue, du bon Pasteur : l'excès de sa miséricorde par rapport à une pécheresse comme elle, la toucha, la charma, l'enleva.

Il est Sauveur, dit-elle, & je suis perduë; il est venu chercher les plus

égarez ; où trouvera-t'il un plus grand égarement que le mien ? Je ſuis indigne de ſes graces, il eſt vrai ; mais ſi j'étois moins criminelle, peut-être ne ſerois-je pas une conquête digne de lui. Il eſt Sauveur ; en puis-je douter après les marques éclatantes que j'ay veûës de mes yeux ? Tout Jéruſalem l'adore, malgré l'envie de nos Prêtres ; les aveugles, les ſourds, les müets guériſſent ; les démons tremblent, & fuyent devant lui ; les morts reſſuſcitent ; chaque jour produit un nouveau miracle, & toute ſa perſonne eſt un prodige encore plus ſurprenant. Quel air de Majeſté ſur ſon viſage ! quelle grace, quelle force dans ſes paroles ! eſt-ce un homme ? Eſt-ce un Dieu ? Quelle grandeur dans une ſimplicité apparente ! mais quelle ſainteté & quelle vertu, quelle douceur envers le prochain, quelle modeſtie avec tant de mérite & tant de réputation ; mais quelle ardeur pour ramener à Dieu les ames perduës ! Ah ! il eſt ſans doute Sauveur. Mais ce Sauveur de tous en général veut être le mien en

particulier : il me l'a fait ſentir juſqu'au fond de l'ame par les traits les plus perçans ; c'eſt à moi qu'il a parlé ; il a lû dans mon cœur ; il en connoît le ſecret. Inſenſible juſqu'à préſent aux avis & aux remontrances, ai-je pû tenir contre lui ? j'ai ſenti en moi quelque choſe de nouveau : je ne ſçai comment il a changé mon cœur ; mais il l'a touché, remué, pénétré. Cent autres l'ont vû & l'ont écouté ſans nul ſentiment ; ce n'étoit point à eux, c'étoit à moi qu'il en vouloit : il a jetté ſur moi un œil de diſcernement qui fait les élûs, il m'a diſtinguée, il m'a préférée ; il eſt juſte de reconnoître cette diſtinction par une préférence réciproque : j'ai été ſi ſenſible à ceux qui m'ont recherchée ; ſerai-je ingrate à l'égard d'un Dieu, qui m'a prévenu de ſa grace ? je ne ſerois pas digne de vivre, ſi je pouvois déſormais vivre pour d'autres que pour lui.

Préférence haute, publique, éclatante. *In domo Phariſæi.* Ce fut dans la maiſon de Simon le Phariſien qu'el-

le voulut se déclarer. Elle n'attendit pas que Jesus-Christ se fût retiré chez lui pour l'aller trouver en sûreté, comme Joseph d'Arimathie qui n'osa le suivre ouvertement, par la crainte qu'il avoit des Juifs : elle choisit une maison ouverte à tout le monde : un temps de festin, où tous les conviez devoient se rendre, l'occasion la moins propre en apparence pour le dessein qu'elle projettoit : elle voulut que sa préférence parût aux yeux de toute la Ville, qu'on sçût désormais ce qu'elle étoit : elle voulut se déclarer une fois hautement, & s'engager pour jamais par une action d'éclat. Honteuse d'avoir soutenu pour le vice tous les reproches d'une Ville que lui attiroit sa conduite, elle veut aujourd'hui soutenir pour la vertu le mépris & les railleries qu'elle attend du monde après un changement si surprenant. Elle a fait gloire de ses déréglemens ; la grace a changé cet ordre ; elle ne fait plus gloire que d'être à Dieu : en quelque lieu qu'elle rencontre le Sauveur, elle est résoluë de se jetter

à ses pieds, & de faire éclater sa conversion, le trouvât-elle dans une place publique. Elle ne craint point les yeux du monde, elle les cherche : elle entre chez Simon le Pharisien sans être connuë, sans parler à personne; elle se glisse dans la salle du festin, elle perce la foule; elle démêle au travers de l'assemblée celui qu'elle cherche; elle ne fait point excuse de sa liberté; elle ne prépare point les esprits à un procédé si extraordinaire; elle a le courage de poursuivre un projet, dont l'exécution n'est pas toujours si facile qu'elle l'a paru d'abord : que dis-je? elle a le courage de mépriser le monde; ou plûtôt, hélas! y pense-t'elle? y avoit-il encore un monde pour elle? Occupée qu'elle étoit de l'amour de JESUS-CHRIST, elle auroit percé une Armée entiere sans penser à d'autres qu'à lui : c'est à lui seul qu'elle veut plaire, & non pas aux hommes; c'est aux yeux de son Dieu qu'elle pense à faire agréer le sacrifice de ses larmes. Que ceux-là craignent le phantôme du respect humain, qui n'aiment Dieu

qu'à demi : on est bien peu touché quand on a le loisir de penser à ce que le monde dira.

Magdelaine passe de cet amour de préférence, qui lui a fait tout quitter pour Dieu, à l'amour sensible, qui fait la perfection de la Pénitence. Oüi, Chrétiens, elle pleure ses péchez avec une sensibilité la plus vive & la plus durable qui fut jamais.

Sensibilité vive ; tout parle dans sa Pénitence. Il n'est point de marque d'un cœur contrit qu'elle ne donne, & comme dans ses engagemens de passion elle avoit mis en œuvre tout ce qu'un caractére tendre peut imaginer de plus touchant, elle veut aujourd'hui réparer par la vivacité de sa douleur, le mauvais usage qu'elle avoit fait d'un cœur que Dieu n'avoit formé que pour lui. Suivons sur cela le texte de notre Evangile.

Luc. c. 7. *Et stans retrò secùs pedes ejus.* Elle n'ose se présenter à Jesus-Christ ; elle se juge trop indigne de paroître à ses yeux. Quelque bonté qu'il ait pour les pécheurs, elle sçait jusqu'où va la haine qu'il porte au péché ; elle n'est

pas aſſez purifiée pour ſoutenir la vûe d'un Dieu ſi pur & ſi ſaint. C'eſt aſſez, & c'eſt encore trop pour elle qu'il daigne la ſouffrir à ſes pieds ; elle ne connoît plus de lieux aſſez humilians : mais comme elle ne peut deſcendre plus bas, c'eſt à ce Tribunal de miſéricorde qu'elle vient en rampant, elle y demeure à genoux en poſture de criminelle.

Lacrymis cœpit rigare pedes ejus. *Ibid.* Elle avoit prophané ſes yeux par des regards trop libres, par des traits empoiſonnez qui corrompoient les ames les plus innocentes ; elle avoit indignement proſtitué ſes larmes à l'amour, au dépit, à la jalouſie ; elle expie ſes fautes par le ſacrifice de ſes mêmes larmes : ſes yeux attachez aux pieds de Jeſus-Chriſt, & fermez pour jamais à tous les objets prophanes, en répandent des torrens : ce ne ſont point quelques larmes échappées qui ſortent à peine des yeux ; elles ſuffiſent pour arroſer les pieds du Sauveur du monde.

Et capillis capitis ſuis tergebat. Elle *Ibid.* dénouë au même-tems ſes cheveux ;

elle les mêle, elle les confond, elle en essuye les pieds de Jesus-Christ. Elle a horreur de ces vaines parures qu'elle a tant aimées; elle ne peut plus les souffrir, comme a dit saint Jérôme d'une illustre Pénitente de son temps; elle hait jusqu'aux ornemens & à la beauté d'un visage, qui avoit pû plaire à d'autre yeux qu'à ceux de Dieu.

Ibid. *Et osculabatur pedes ejus, & unguento ungebat.* Elle veut expier par de saints baisers les libertez qu'elle a prises autrefois; elle répand avec profusion les parfums dont elle faisoit un mauvaise usage; rien n'a servi dans elle au péché, qui ne devienne un instrument de Pénitence. Elle répare par un saint excès de douleur ces excès honteux où porte quelquefois la fureur de l'amour prophane; elle n'a pas la force de proférer une parole pour implorer la clémence du Sauveur du monde. Mais qu'auroit-elle pû dire, qui approchât de ce qu'elle faisoit? que pouvoient ajoûter ses paroles à ses actions? ses yeux parloient pour elle; il y a un langage

du cœur que le monde n'entend pas, & qui eſt entendu de Dieu.

Ah ! s'il m'étoit permis d'entrer dans le ſecret de ſon ame, & d'en développer le myſtére : quels ſentimens ſe ſuccédérent en foule l'un à l'autre, de douleur, de confuſion, de repentir, de reſpect, de tendreſſe ! Quelle horreur des égaremens de ſa vie, quelle ſainte haine de ſoi-même, quels tranſports d'amour & de reconnoiſſance envers un Dieu ſi bon, que de proteſtations d'une éternelle fidélité, que de rétractations de ſa conduite paſſée, que de ſacrifices de ce qu'elle avoit le plus aimé, que de regrets d'avoir ſouffert ces adorations prophanes, ces noms de divinité, toutes ces marques d'un reſpect impie dont elle avoit nourri ſa vanité & ſa paſſion ?

Cent fois elle retraça dans ſon eſprit toutes les années de ſa vie dans l'amertume de ſon cœur ; & cent fois elle pleura tout de nouveau ſur les égaremens de ſa jeuneſſe : elle vit alors ſes amans prophanes avec d'autres yeux : plus ils lui avoient été chers,

plus elle en eût d'horreur ; plus ils lui avoient paru dignes de ses attachemens, plus ils lui semblérent alors dignes d'une sainte haine : plus heureuse & plus contente, si elle avoit pû les voir aux pieds de Jesus-Christ joindre leurs larmes aux siennes, que de les voir à ses genoux idolâtres d'une vaine beauté, lui prodiguer un encens qui n'étoit dû qu'à Dieu. Que n'eût-elle pas fait pour ramener au bon Pasteur ses brebis égarees, dont elle avoit peut-être causé la perte ? Ne doutez pas que sa bouche collée sur les pieds du Sauveur ne parlât pour leur salut : désolée de ne pouvoir tourner à Dieu les cœurs qu'elle avoit touchés, elle fut inconsolable de ne le voir pas autant aimé des hommes qu'elle en avoit été aimée.

Mais ne croyez pas que cette sensibilité si vive fût l'effet d'une ferveur passagére ; elle ne fit qu'augmenter tout le reste de ses jours. Ce fut non-seulement sans retour au monde qu'elle s'attacha à JESUS-CHRIST, mais toujours également sen-

ſible à la grace de ſon Dieu, elle ſoûtint juſqu'à la fin le caractere d'une ſainte Pénitence. Attentive déſormais à ſuivre le Sauveur, elle ne perdit aucune de ſes inſtructions; & lorſque dans ſes courſes Apoſtoliques il daignoit loger chez elle, tandis que Marthe étoit occupée à le recevoir, Magdelaine ſe tenoit dans le ſilence, & lui faiſoit un ſacrifice de ſon cœur contrit & humilié. Lorſqu'il vint en Béthanie où il reſſuſcita Lazare, pendant que Marthe le ſervoit â table, Magdelaine n'oublia pas de venir à ſes pieds y répandre des parfums, & renouveller les marques de ſa ferveur & de ſon amour.

Ce ne fut pas ſeulement dans ces tems-là qu'elle s'attacha le plus à luy; ſon zéle redoubla dans le fort de la perſécution. Les Apôtres furent intimidez par les Juifs; les brebis effrayées à la veûë des mauvais traitemens qu'on faiſoit au Paſteur, ſe diſſiperent, pour uſer de l'expreſſion de l'Ecriture: il n'y eût que Magdelaine, cette brebis autrefois égarée, qui le ſuivit conſtamment

jusqu'à la mort : que dis-je, jusqu'à la mort ? sa fidélité alla bien au-delà de ce terme qui finit les plus forts attachemens : elle fut inconsolable de l'avoir perdu, elle prévint le lever de l'aurore pour lui rendre ses derniers devoirs, elle pleura amerement sur son tombeau, & lorsqu'après sa Résurrection glorieuse il quitta la Terre pour monter au Ciel, Magdelaine qui n'avoit plus rien de cher au monde après la personne sacrée de Jesus-Christ, s'ensevelit toute vivante dans une Grotte pour le reste de ses jours, où elle acheva de consommer le sacrifice de sa Pénitence.

Voilà, Chrétiens Auditeurs, le modelle que l'Evangile vous propose. Fasse le Ciel que vous en ayez été touchez ; le seul récit d'une action si généreuse, quelque simple qu'il soit, a toujours sa force. Peut-être vous a-t'il obligé malgré vous à faire sur vous-mêmes des retours qui vous couvrent d'une sainte confusion : honteux de ressembler à Magdelaine par les égaremens d'une vie mondaine, vous avez peut-être désiré de lui res-

ſembler par une ſincere Pénitence ; vous avez peut-être été ſur le point de vous déclarer par une converſion auſſi éclatante que la ſienne : vous avez bien reconnu que la Pénitence ordinaire que vous faites, eſt un amuſement, un phantôme, une illuſion ; vous connoiſſez vôtre caractere vif, ardent, & qui ne fait rien à demi ; il vous faut un coup d'éclat pour mettre ordre à vôtre ſalut : on a beau dire qu'on peut ſe convertir ſans rompre ſi hautement avec le monde ; des perſonnes moins vives, moins ardentes le pourroient peut-être ; mais pour des gens extrêmes comme vous, il n'y a point de milieu. Voilà l'unique voye de ſalut qui vous reſte ; il faut que vous ſoyez tout à Dieu, ou tout au monde ; il faut un ſaint excès de ferveur qui vous enleve, qui vous arrache à la vanité, à vous-mêmes. Traitez la pénitence que je vous impoſe d'impraticable, d'indiſcréte, d'outrée, tant qu'il vous plaira ? Il faut quelquefois aller juſqu'à la ſainte folie de la Croix, folie ſelon le monde, & ſageſſe devant Dieu : il y

a ici des gens, à qui j'oſe dire que le Royaume de Dieu eſt fermé ſans cela.

Ah, MESSIEURS, ſi Magdelaine s'étoit arrêtée à toutes les réfléxions que je vois faire aux gens du ſiécle: on jugera qu'il y avoit du mal, puiſque j'ai rompu avec telle & telle perſonne; il faut attendre; le temps facilitera les choſes; nous ne ſommes pas encore dans un âge à renoncer tout-à-fait au monde; je n'aime point ces converſions qui font du bruit; que dira-t'on ſi l'on me voit tout-à-coup changer? on peut ſe ſauver ſans ſe mettre dans une ſi grande dévotion: ſi, dis-je, Magdelaine eût parlé de la ſorte, elle étoit perduë ſans reſſource; un moment plus tard, de Pénitente elle devenoit une réprouvée; jugez par-là de quelle importance il eſt d'uſer bien d'un tel moment. Mais s'il vous reſte encore de la langueur après un ſi bel exemple, la bonté avec laquelle le Sauveur du monde en uſe envers Magdelaine, eſt un puiſſant motif qui doit achever l'ouvrage de vôtre converſion: c'eſt la ſeconde Partie de ce diſcours.

QUOIQUE la crainte des jugemens de Dieu ſemble être le motif le plus propre à toucher les mondains à cauſe de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, il eſt encore des ames aſſez bien nées pour ſe laiſſer toucher par des motifs plus généreux : certains traits d'une bonté extraordinaire excitent dans leurs cœurs je ne ſçay quelle nobleſſe de ſentimens, dont la nature ſemble avoir jetté les premieres ſemences, & que la grace fait éclore & naître en ſon temps. Or cette bonté ne parut jamais mieux que dans le pardon que Jeſus-Chriſt accorde à Magdelaine : grace qui répond aux démarches qu'elle a faites, & qui y répond d'une maniere même qui les ſurpaſſe : comme cela ? Ecoutez moi. SECONDE PARTIE.

Magdelaine avoit fait paroître dans ſa Pénitence un amour de préférence, & un amour ſenſible : or le Fils de Dieu répond parfaitement à l'un & l'autre. Oüi, MESSIEURS, Jeſus-Chriſt donne aujourd'hui à Magdelaine les marques d'une préfé-

rence toute particuliere: il avoit longtems gardé le silence, tandis qu'elle pleuroit à ses pieds, & qu'elle tâchoit de le toucher de compassion, par tous les témoignages d'une douleur également vive & respectueuse. Il semble qu'il ne daignoit pas l'écouter, & qu'il ne se fût pas même apperçu de la posture humiliante où étoit cette pauvre pécheresse: & si quelque chose pouvoit désoler une pénitente de si bonne foi, c'étoit de voir qu'après avoir fait des avances aussi fortes, & des démarches aussi publiques que celles-là, elle n'avoit encore pû tirer de lui aucune marque qui pût lui faire espérer la rémission de ses péchez. Où est donc, Seigneur, ce Pere dont les entrailles sont émûës de compassion à la vûë de l'Enfant prodigue? où est la joye du bon Pasteur sur le recouvrement de sa brebis égarée? Voilà une pécheresse à vos pieds, plus touchée que le Prodigue; une brebis, qui, loin de se faire rechercher, revient d'elle-même: il ne faut point la traîner de force; elle suit avec plaisir l'attrait de la grace:

avez-vous oublié ces paroles si consolantes pour les pécheurs ? Non, Chrêtiens, il se tourne vers elle, dit l'Evangile ; pour la consoler : *Conversus ad mulierem.* Elle s'étoit convertie à lui, il se convertit à elle, selon l'expression du Prophête : plus il s'étoit fait de violence pour ne la pas regarder, plus il semble prendre de plaisir à lui témoigner une préférence absoluë & éclatante. *Luc. c.7.*

Préférence absoluë au-dessus de tous les justes, sans en excepter Simon le Pharisien, chez qui il mangeoit. C'étoit un homme d'une vie austére, qui faisoit profession de la vertu la plus exemplaire : c'est à lui-même que Jesus-Christ adresse la parole, pour lui faire sentir que cette femme qu'il regardoit avec mépris comme une pécheresse, étoit plus agréable aux yeux de Dieu que lui. Il l'instruit par une parabole familiere, pour faire mieux comprendre aux assistans l'état de cette sainte Pénitente, & l'avantage qu'elle avoit acquis en un moment au-dessus des ames les plus saintes : il veut le convaincre par son pro-

pre témoignage : & après avoir tiré de sa bouche l'aveu d'une vérité, dont il se sert même contre lui, ce Sauveur miséricordieux, qui tandis que Madelaine étoit à ses pieds, sembloit avoir tout ignoré, n'avoir rien vû, rien observé, reprend enfin avec une exactitude à quoi rien n'échappe, toutes les particularitez de sa Pénitence, en reléve le mérite par la comparaison de ce qu'avoit fait le Pharisien, en parle avec des termes d'éloge & d'admiration. *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous, dit-il, cette femme? avez-vous remarqué ce qu'elle vient de faire? vous vous croyez plus juste qu'elle; vous ne daigneriez pas comparer votre état avec le sien : & moi je vous déclare qu'il est préférable au vôtre, & qu'elle a plus fait que vous. Depuis que je suis ici, vous ne m'avez pas présenté d'eau pour me laver les pieds; & cette femme n'a pas cessé de les arroser de ses larmes, & de les essuyer avec ses cheveux : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos, & capillis suis tersit* ; Vous ne m'avez point donné le baiser de paix; elle

Ibid.

Ibid.

n'a point cessé de baiser mes pieds ; *Non cessavit osculari pedes meos* : vous n'avez point répandu de parfums sur ma tête ; elle en a versé avec profusion jusques sur mes pieds : *Unguento unxit pedes meos*. Or lui remettre toutes ces circonstances devant les yeux, n'étoit-ce pas lui marquer que l'amour de Magdelaine surpassoit le sien, & que par conséquent celle qu'il méprisoit, étoit au-dessus de lui ? *Ibid.* *Ibid.*

Préférence haute, publique, éclatante : il ne dédaigne pas de prendre en main la défense d'une femme, décriée par le déréglement de ses mœurs. Son silence avoit donné lieu de croire aux assistans qu'il avoit peut-être honte de protéger une personne de mauvaise vie : on jugea même qu'il ne devoit pas souffrir qu'elle l'approchât : si cet homme étoit Prophête, dit en lui-même le Pharisien, il sçauroit de quel caractere est cette femme : *Hic si esset Propheta, sciret utique quæ & qualis est mulier, quæ tangit eum*. Vous vous trompez, dit saint Jean Chrysostome : c'est parce qu'il est Prophête qu'il la *Ibid.*

ſouffre, & qu'il agrée le ſacrifice de ſes larmes : s'il ne l'étoit pas, il ne la connoîtroit, comme vous, que par le bruit qu'elle a fait dans la Ville ; il craindroit que ſa conduite à l'avenir ne la rendît indigne de la protection qu'il lui donne, & qu'il ne ſe deshonorât en répondant des mœurs d'une perſonne dont il eſt plus naturel d'attendre la rechûte dans le péché, que la perſévérance dans le bien : un homme qui n'auroit que des lumieres ordinaires, s'engageroit mal-à-propos à défendre une Péchereſſe publique. Mais parce qu'il eſt Prophête, & plus que Prophète ; parce qu'il eſt inſpiré d'en haut, qu'il lit dans ſon cœur la diſpoſition préſente où elle eſt : il en voit la droiture, la ſincérité, l'innocence ; il ne connoît plus Magdelaine la Péchereſſe, mais il connoît Magdelaine la Pénitente ; & il ſçait qu'elle a plus d'horreur du péché que les juſtes les plus fervens. C'eſt donc encore une fois parce qu'il eſt Prophête, qu'il répond d'elle, & qu'il ne balance pas à la préférer hautement à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans cette aſſem-

blée. Tel eſt l'ordre de la grace : Dieu ne compte que ſur la diſpoſition préſente du cœur ; un moment a élevé Magdelaine au-deſſus des ames les plus vertueuſes. Juſtes tremblez à la vûë de ces pécheurs que vous mépriſez : peut-être y en a-t'il ici , dont vous deſeſpérez , qui dès aujourd'hui ſeront plus grands devant Dieu que vous : ils ſe ſauveront par l'humilité de leur pénitence , & peut être ſerez-vous réprouvez par l'orgüeil que vous inſpire votre juſtice prétenduë. C'eſt le ſtile de l'Evangile. *Publicani & meretrices præcedent vos in regnum Dei :* Matth. c. 22. les Publicains & les femmes de mauvaiſe vie , dit Jeſus-Chriſt , paſſeront devant vous dans le Roïaume de Dieu.

Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas de payer l'amour de préférence que lui témoigne Magdelaine , par une préférence réciproque ; mais il récompenſe la ſenſibilité de ſon cœur par les marques les plus ſenſibles d'une charité parfaite. Oüi , MESSIEURS , il répond à la douleur de notre Pénitente , à cette douleur ſi vive & ſi forte , par la conſolation la plus vive & la plus tou-

chante que puisse sentir une ame contrite, qui est de sçavoir que tous ses péchez lui sont remis, quant à la coulpe, & quant à la peine. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Quelle joye pour elle d'apprendre, non pas de la bouche d'un homme, qui par charité nous rassure, & qui au fond n'en peut avoir nulle certitude; non pas par le ministére d'un Ange visible député de Dieu, pour lui porter une si heureuse nouvelle; vision qui pourroit être sujette à l'erreur: mais d'entendre du Sauveur même cet Oracle qui lui rend la vie; de voir que la rémission de ses péchez étoit un point décidé si nettement, en termes si précis & si marquez par la vérité même; que ce point le plus important pour son salut, dont nul autre ne peut s'assurer sans une téméraire présomption, devenoit pour elle un article de sa créance, un point de foi dont elle ne pouvoit douter sans infidélité! Ah! quelle consolation de voir que tous les péchez d'une vie qui jusqu'alors n'avoit été qu'une suite affreuse de désordres sont effacez en un moment;

Luc c. 7.

de voir tout-à-coup disparoître tant de pensées criminelles, tant de mauvais désirs, tant d'actions & tant de paroles coupables devant Dieu. Quelle satisfaction à une ame Pénitente d'avoir payée en si peu de tems, pour des peines éternelles, qu'elle avoit tant de fois méritées ; d'avoir si tôt atteint un état, où il eût été avantageux aux ames les plus parfaites de se trouver après quarante ou cinquante années de la vie la plus austére ; de sçavoir en un mot qu'elle aimoit Dieu, & qu'elle en étoit aimée ?

Telle est la consolation d'un cœur vraiment pénitent : au milieu de ses allarmes & de ses appréhensions une voix secrete la rassure. *Confide fili, remittuntur tibi peccata tua :* ayez confiance, ame touchée de répentir ; vos péchez vous sont remis. La plûpart de nos incertitudes viennent du peu de douleur que nous avons de nos fautes : rarement est-on en peine & en scrupule sur les péchez qu'on a pleurez ; un secret témoignage nous dit à l'oreille du cœur, que le sacrifice de nos larmes est exaucé : on ne

Matth. c. 9.

présume pas, mais on ne peut entrer en défiance : on dit avec saint Paul,
Rom. c. 8. *Certus sum*; je suis súr. Or cette assurance qui est aux ames touchées du désir & du soin de leur salut, un plaisir plus pur & plus exquis que toutes les joyes du monde, n'est pas accordée à Magdelaine après vingt ans de pénitence, mais au premier moment
Luc c. 7. de son retour à Dieu : *Vade in pace*; Allez, lui dit le Sauveur, & soyez désormais en paix. Il ne lui dit pas
Joan c. 5. comme aux autres : *Jam noli peccare*; ne péchez plus : hélas ! comment le feroit elle après une grace si entiere & si engageante ? Il connoît la disposition de son cœur ; une ame moins touchée auroit besoin d'un pareil avis : mais pour elle, on ne pense point à l'instruire pour l'avenir ; on pense seulement à la consoler sur le passé : on craint que la ferveur de son amour & la délicatesse de sa conscience ne lui laisse quelque doute, quelque scrupule, & la voix efficace & toute puissante d'un Dieu lui rend le calme & la paix : *Vade in pace*. Ah ! Seigneur, quel trouble ne céderoit pas à une pa-

role ſi conſolante, à des aſſurances ſi poſitives, à des gages ſi ſenſibles de votre miſéricorde ?

Le Sauveur du monde ne s'en tint pas là : car ſi d'une part Magdelaine conſerva cette ferveur ſenſible juſqu'à la fin de ſes jours, il ne ceſſa jamais de ſon côté d'y répondre par des marques continuelles d'une bonté particuliere. Il logeoit chez les deux ſœurs dans ſes courſes Apoſtoliques, & ſanctifioit leur maiſon par ſa préſence & ſes inſtructions. Si Marthe ſe plaint de ce qu'il ſouffre l'oiſiveté de Madelaine, qui attachée à ſes pieds, & charmée de ſes paroles, laiſſoit à ſa ſœur tout le ſoin du domeſtique : Jeſus-Chriſt prend la défenſe de Madelaine : il déclare hautement que le parti qu'elle a pris eſt le meilleur & le plus agréable à ſes yeux ; *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.* S'il reſſuſcite Lazare, c'eſt à la priere de Magdelaine qu'il vient. Si Judas, au feſtin de Béthanie, murmure des parfums qu'elle répand ſur la tête de Jeſus-Chriſt, il loüe ſon action, & touché comme de recon-

Luc 10. 20.

noissance, il prédit qu'on en fera l'éloge dans les quatre parties du Monde. Si Magdelaine est la premiere qui le cherche au tombeau, elle est aussi la premiere à qui Jesus-Christ se montre revêtu de gloire : c'est elle qu'il destine à être l'Apôtre des Apôtres
Joan. c. 20. mêmes ; *Vade ad fratres meos, & dic eis :* & l'on peut dire que cette sainte Pénitente ne s'est jamais distinguée par les marques de zéle qu'elles a données à la personne de Jesus-Christ, qu'elle n'ait trouvé dans lui un retour parfait. Tant il est vrai que le Pécheur ne fait jamais un pas pour retourner à Dieu, que Dieu ne réponde avec avantage à la moindre de ses
Zach. c. 3. démarches : *Convertimini ad me, & convertar ad vos.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le modéle & le motif d'une parfaite conversion. Que ne suivez-vous un si bel exemple ? à qui tient-il que vous ne soyez à Dieu ? qui vous arrête ? J'attens la grace, me direz-vous; j'attens le moment heureux qui rompra ma chaîne. Quoi, pécheur, les véritez que je viens de vous annoncer,

ne sont donc pas des graces pour vous ! Et qu'est-ce que la Grace, je vous prie ? c'est une lumiere dans l'esprit, c'est une ardeur dans la volonté : un exemple si beau n'est-il pas la lumiere la plus vive, le motif le plus puissant que Dieu vous puisse présenter au-dehors ?

Vous attendez la grace : osez-vous dire que vous en manquez, après les sentimens que Dieu vient de vous inspirer par ma bouche ? Osez-vous blasphémer contre la Providence, qui vous assure que c'est elle qui veut votre conversion, & que c'est vous qui ne la voulez pas : *Quoties volui, & noluisti ?* Act. c. 25.

Mais vous attendez une grace plus forte : c'est-à-dire, que vous insultez à Dieu, qui vous invite : il ne vous presse pas assez : vous ne vous rendez pas à de si foibles sollicitations ! c'est peu qu'il vous recherche, ingrat ? vous voulez lui prescrire la maniere dont il doit vous rechercher. Vous esperez des graces plus fortes : quelles voyes pour les obtenir, que de s'endurcir aux premieres ! à combien de graces

étiez-vous autrefois ſenſible ? elles ne vous touchent plus aujourd'hui : une mort imprévûë, une diſgrace dans le monde, la perfidie d'un ami, d'une femme, un chagrin, un exemple de pénitence, donnoient lieu à des réflexions; dans les premiers feux de la jeuneſſe, la grace trouvoit un moment : aujourd'hui rien ne vous frappe ; & vous attendez la grace! quelle illuſion?

Mais encore quelle grace attendez-vous? une grace qui ſeule achéve l'ouvrage de votre converſion ? Quelle chimere ! Eſt-il une grace, quelque forte qu'elle ſoit, dont l'effet ne dépende de la coopération de l'homme? Or tandis que vous attendez, votre volonté n'agit pas : donc tandis que vous attendez, votre converſion eſt impoſſible. Mais vous attendez une grace victorieuſe qui vous enléve ; dont l'attrait & la douceur vous tourne au bien ſans peine, ſans trouble, ſans combats : autre chimere. Le cœur ne change pas tout-à-coup d'objet & d'inclination, ſans ſe faire violence : ce Fort armé qui eſt en poſſeſſion de votre cœur en diſpute l'entrée à la

grace ; il vend chérement ſa défaite ; il veut être combattu, vaincu par la force : on ne paſſe pas aiſément du vice à la vertu : il faut qu'il en coûte ; il faut que l'orage précéde le calme ; la grace adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. Quelque efficace, quelque doux qu'ait été l'attrait de la grace qui convertit ſaint Auguſtin, quelle peine n'eût-il pas à ſe dégager du vice ? de quelles perpléxitez ne fut-il point agité ? quelle horreur de lui-même ! quelle frayeur dans la ſeule penſée du changement ! quel regret à ce qu'il alloit quitter ! quelle crainte de l'avenir, quels retours, quelles irréſolutions, quelle contrarieté de ſentimens tenoient ſon eſprit flottant dans une incertitude continuelle ! il fallut prendre ſur ſoi & ſe faire la derniere violence pour répondre à la grace ; & vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien.

Vous attendez la grace : ô Ciel ! quelle maniere de l'attendre ! en lui réſiſtant, en la combattant, en lui fermant toutes les avenuës de votre cœur. Eſt-on jeune ? c'eſt la ſaiſon des

plaisirs ; il faut attendre un âge plus
Isa. c. 28. mûr, *Expecta.* A-t'on atteint cet âge ? on a des affaires ; il faut attendre sur le retour de l'âge, *Reexpecta.* A-t'on de la santé ? il n'est pas tems de songer à Dieu. *Expecta.* Est-on malade ? on n'est pas encore à l'extrémité, *Reexpecta.* L'exemple d'autrui vous touche-t'il ? c'est hypocrisie, c'est nécessité. Une mort vous frappe-t'elle ? c'étoit une personne âgée, ou mal saine. Une action vertueuse vous édifie-t'elle ? vous l'empoisonnez. Enfin quelque grace que Dieu vous fasse, vous l'étouffez dans sa naissance ; & cependant vous attendez la grace ! Avec cela il n'est point de lumieres, point d'inspirations du Ciel qui ne deviennent inutiles : il n'est point de prédications, point de bons conseils qui ne soient perdus : point de tems de salut & de miséricorde, point de Fêtes solemnelles dans l'Eglise que vous ne laissiez passer, sous prétexte que vous attendez la grace : & moi je vous déclare que je ne l'attens plus pour vous.

Vous attendez la grace : mais encore

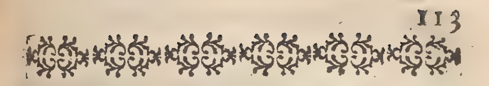
une fois, de quelle maniere l'attendez-vous ? ſans aller au-devant, ſans lui applanir les voyes. Eſt-ce ainſi que vous attendez votre fortune ? Quel ſoin d'en écarter tous les obſtacles, de l'avancer par vous, par vos amis, de prier, de preſſer juſqu'à l'importunité ! Voilà, dit ſaint Auguſtin, comme il faut attendre la grace. *Non traheris ; ora ut traharis.* Vous vous plaignez que vous ne ſentez rien qui vous attire au Pere Céleſte : que ne priez-vous donc, afin qu'il tourne votre cœur vers lui ? que n'allez-vous au devant par les bonnes œuvres, par les retraites, par les charitez, par les aumônes ? que ne le cherchez-vous à l'exemple de Magdelaine ? on le trouve dès qu'on le cherche ſincérement : Voici le tems de la Pâque qui approche : vous êtes aſſemblez dans une Maiſon conſacrée à la Pénitence, où les beſoins ſont preſſans ; il s'agit de bâtir un aſile à de pauvres Pénitentes ; ſi vous voulez vous-mêmes devenir Pénitens, méritez cette grace par l'aumône. Ah ! qu'elles ne regrettent pas dans leur retraite, comme les Iſraëli-

Auguſt.

Les Filles de la Magdelaine où ce Sermon fut prêché.

tes dans le déſert, l'abondance & les commoditez qu'elles avoient dans l'Egypte! Qu'elles ſentent au contraire le ſecours de la Providence par vos mains, & qu'elles avoüent que le Seigneur ne manque jamais de pourvoir aux beſoins de ceux qui s'abandonnent à lui. Qu'elles béniſſent le jour fortuné, où arrachées de la cruelle ſervitude qui les dominoit, elles entrerent dans la liberté des enfans de Dieu: qu'elles ſoient contraintes d'aimer la vertu par les fruits de la vertu même. Ce ſera le moyen d'attirer ſur vous la grace d'une véritable converſion en cette vie, & la gloire éternelle en l'autre, &c.





SERMON
SUR
LA RECHUTE
DANS LE PECHÉ.

Vade, & jam amplius noli peccare.

Allez, & ne péchez plus dans la suite. En saint Jean, ch. 8.

VOILA, MESSIEURS, & le fruit le plus solide, & la marque la plus assurée d'une véritable Pénitence : ce n'est que par le changement de nos mœurs que nous pouvons bien connoître si notre retour vers Dieu a été sincere ; & Tertullien n'a point craint de dire en général, que la conversion du pécheur doit être jugée fausse, dès qu'il ne fait voir nul amandement dans sa conduite : *Ubi emendatio nulla, Pœnitentia vana.* Prenons garde cependant, mes chers Audi- *Tertul.*

teurs, de donner dans un autre écueil: car il y a là-dessus deux illusions également à craindre, & sur lesquelles il est important de vous instruire dans ce discours, où j'entreprends de vous parler de la rechûte dans le péché.

Que je dise aujourd'hui à la plûpart des Chrêtiens ce que Jean-Baptiste disoit autrefois aux Juifs : *Facite* *Luc. c. 3.* *ergò fructus dignos Pœnitentiæ* : faites de dignes fruits de Pénitence : nous le faisons, me répondront quelques-uns, & nous ne manquons pas d'approcher des saints mystéres aux Fêtes solemnelles ; premiere illusion des Chrétiens, qui croyent que c'est assez de se confesser pour faire une vraye Pénitence, quoiqu'ils retombent ensuite dans leurs péchez. A quoi nous servira de faire Pénitence, diront les autres, puisque nous retombons incessamment dans les mêmes fautes ? seconde illusion : on s'excuse sur un faux respect pour le Sacrement de Pénitence qu'on ne veut pas prophaner. C'est pour vous détromper, MESSIEURS, de ces

deux erreurs, que j'établis ici deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Le pécheur est tranquille sur ses rechûtes, parce qu'il approche du Sacrement de Pénitence; & moi je prétens que la rechûte doit le faire trembler sur sa Pénitence. Le pécheur s'éloigne du Sacrement de Pénitence, parce qu'il est sujet à la rechûte; & moi je prétens que la rechûte est le motif le plus pressant, & la raison la plus forte, qui le doive engager à y avoir recours. Deux véritez qu'il ne faut pas séparer. Ne retombez plus; car la rechûte est une marque d'une fausse Pénitence; c'est le premier Point. Si vous retombez, ne vous éloignez point pour cela du Sacrement de Pénitence, parce que la rechûte même est une raison de s'en approcher; c'est le second Point. Demandons, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

LA rechûte doit faire craindre au pécheur que sa Pénitence n'ait pas été sincére & véritable. A Dieu ne plaise que je veüille jetter par-là le scrupule dans les esprits, & que par

un zéle outré je donne la rechûte comme une marque infaillible d'une fausse Pénitence. Je sçai qu'il n'appartient qu'à Dieu de connoître le fond des cœurs ; que l'Apôtre m'avertit de ne pas juger devant le tems, que l'Evangile m'apprend qu'il y a douze heures dans le jour, où la volonté de l'homme peut changer : je sçai que la Pénitence des Ninivites qui fut jugée véritable au sentiment de Dieu même, ne les empêcha pas de retomber. Ainsi, Chrêtiens, je ne viens pas ici vous desespérer: faisons grace, ou plûtôt faisons justice à la foiblesse de l'homme, & n'outrons pas une vérité assez terrible d'elle-même.

Je dis donc seulement que la rechûte accompagnée des circonstances que je vais vous marquer, & qui ne sont que trop ordinaires, est une conjecture si forte d'une fausse pénitence, qu'il faut être aveuglé d'une extrême présomption, pour se flatter qu'on est vrayment Pénitent dans cet état. En effet, Chrétiens, la vraye Pénitence renferme un propos sincere de ne plus pécher : propos effica-

té, qui détruit les causes du péché ; surnaturel, qui doit être plus ferme que toutes les résolutions humaines : les Peres l'appellent un vœu, un serment, *votum, sacramentum pœnitentiæ* : propos de préférence, qui vous mette dans la disposition de perdre plûtôt la vie, la fortune, les biens, que la grace ; universel, qui s'étende sur tous les tems. Or il est des circonstances dans la rechûte, qu'on peut juger vrai-semblablement, & presque infailliblement, être incompatibles avec un semblable propos.

Premiere circonstance : quand la rechûte est prompte, que le pécheur retombe peu de tems après sa Pénitence, la même semaine, le même jour, & quelquefois jusqu'au pied de l'Autel, où il vient de participer aux saints Mystéres, & où son esprit s'égare en mille complaisances criminelles sur la premiere pensée qui se présente, d'envie, de vengeance, de haine, d'impureté, d'irréligion. Car comment croirai-je alors que ce pécheur étoit prêt peu auparavant de sacrifier tout, plûtôt que de

retourner à ses désordres ; que sa résolution étoit plus forte que toutes celles qu'il forme sur les choses temporelles, & que les protestations qu'il faisoit partoient d'un cœur vraiement contrit & touché ?

Je vous le demande à vous-mêmes, MESSIEURS : avez-vous cette inconstance dans les desseins ordinaires que vous prenez ? Qu'un homme ait fait un pareil propos sur la vengeance ou la haine, les mois entiers ne suffisent pas pour le lui arracher de l'esprit ; il faut employer des temps infinis en négociations, & souvent sans succès : ici à peine vois-je un jour d'intervalle entre la pénitence & le crime ; & je me persuaderai qu'elle a été sincére ? Quoique la volonté soit constante, elle ne change pas tout-à-coup sur les choses qu'elle a voulu fortement ; il faut, pour ainsi dire, que le tems la prépare ; il faut qu'il efface les idées d'une premiere résolution. On le remarque tous les jours dans les affaires du monde : il n'est pas encore à propos, dit-on, de faire une

telle propoſition ; il vient de ſe déclarer ; il a proteſté le contraire ; on ne fera rien ſur ſon eſprit ; laiſſez mûrir la choſe. Mais je trouve, homme aveugle, à qui je parle, que le péché fait d'abord la même impreſſion ſur vous : pénitent & pécheur preſque à la même heure, je vous vois paſſer d'une extrémité à l'autre ſans milieu ; àimer ce que vous avez haï ; prendre plaiſir à ce que vous avez déteſté ; chercher avec paſſion ce que vous avez réſolu de fuïr : non ne vous flattez point que votre Pénitence ait été véritable ; cette promptitude à changer nous inſtruit trop clairement du paſſé. Jugeriez-vous autrement d'un ennemi réconcilié, qui le jour même vous feroit inſulte ? ſi l'offenſe ſuivoit de ſi près la ſatisfaction ; s'il n'attendoit pas à recommencer qu'il fût ſorti d'auprès de vous, pourriez-vous croire qu'il y eût eû de la droiture & de la ſincérité dans ſon procédé ?

Mais n'eſt-ce pas là, Chrêtiens ; la conduite que nous tenons avec Dieu ? On voit aux Fêtes ſolemnel-

les nos Eglises remplies de Pénitens ; & je n'ai garde de blâmer une si sainte pratique ; on se fait un mérite de n'y pas manquer : si une malheureuse expérience ne nous avoit accoûtumez à voir les abus qui se font des Sacremens, on devroit attendre de ce zéle si universel un changement de mœurs admirable dans une Ville. Et cependant qu'en est-il, MESSIEURS ? vous le sçavez : après une courte suspension, le torrent rompt bien-tôt la digue, & n'en devient que plus rapide & plus impétueux : l'on voit regner avec le même empire l'envie, la haine, les querelles, les divisions, l'impureté, l'orgüeil, le libertinage ; tous ces vices
Ps. 105. n'y perdent rien. *Citò fecerunt, obliti sunt operum ejus* : c'est le reproche que Dieu fait aux Juifs dans l'Ecriture : il ne se plaint pas seulement qu'ils ayent oublié ses bienfaits, mais qu'ils les ayent oublié si vîte ; *Citò fecerunt ; obliti sunt operum ejus* : il y a lieu de penser que ceux qui les oublient de la sorte, n'y ont jamais été bien sensibles.

Seconde

Seconde circonſtance : quand la rechûte dans le péché n'eſt précédée d'aucun reméde pour s'en garantir, & qu'on n'a pris nulle meſure pour ſe maintenir dans la grace de Dieu ; l'on a ſujet ſans doute de dire alors que le propos n'étoit pas efficace, & par conſéquent que la Pénitence étoit fauſſe : en voici la raiſon. Un propos efficace ne doit pas ſeulement exclure la volonté de pécher : mais il doit détruire les cauſes du péché : quand donc le pécheur qui retombe, n'a mis aucun ordre à ſa conſcience, pour ſe conſerver ; qu'il n'a eû aucun ſoin d'affoiblir en lui l'habitude, & de fortifier ſon eſprit par les maximes éternelles, par la crainte des jugemens de Dieu ; que bien loin d'éviter les occaſions, il les cherche à l'ordinaire ; ſa rechûte ne fait-elle pas juſtement douter de ſa pénitence ? Il en eſt comme d'un malade, qui ne ſe ménage point dans la convaleſcence, & qui ne veut pas s'abſtenir des choſes qu'il ſçait lui être contraires : on a raiſon de conclure que l'amour de ſon plaiſir

l'emporte en lui ſur l'amour de la ſanté. Et n'eſt-ce pas auſſi une conſéquence comme néceſſaire, que cet homme qui voit, qui entretient, qui cultive indifféremment tous ceux qui le corrompent; qui fréquente avec la même liberté les endroits où l'air eſt contagieux pour lui; qui toujours veut être des mêmes aſſemblées, des mêmes ſpectacles, des mêmes divertiſſemens où il a déja tant de fois échoüé : que cet homme, dis-je, n'a jamais renoncé ſérieuſement à ſon péche ? Or voilà ce qui arrive inceſſamment dans la rechûte : on n'apporte nul ſoin, nulle précaution : on ſeroit fâché même d'en prendre, parce qu'on aime ſa foibleſſe, & qu'on ne veut pas ſe mettre hors d'état de retomber : marque évidente d'une fauſſe Pénitence.

Troiſiéme circonſtance : quand la rechûte eſt fréquente ; qu'on ne voit nulle diminution dans le nombre des fautes ; qu'on ne retombe pas une ou deux fois, mais auſſi ſouvent ou même plus qu'auparavant. Car prenez garde, mes chers Auditeurs, que

dès qu'une affection domine dans le cœur, elle répand un secrete influence sur la conduite ordinaire de la vie : toutes les actions s'en ressentent ; ou s'il en échappe une qui lui soit contraire, les autres constamment lui sont conformes. Une personne, par exemple, vous paroît affectionnée, & vous fait des protestations d'amitié : elle peut manquer de vous servir dans une rencontre ; on peut s'oublier une fois : mais si cette même personne ne pense jamais à vous dans les occasions ; dès-là ses protestations vous deviendront suspectes ; vous les rejetterez comme des offres frivoles & chimériques ; vous direz qu'elle vous a trompé. Tel est le pécheur à l'égard de Dieu ; en vain il allégue sa foiblesse pour excuse ; on lui accorde que sa Pénitence ne l'a pas rendu impeccable ; on n'ignore pas que l'homme est inconstant : mais aussi ces promesses tant de fois réïtérées, ces résolutions si elles avoient été efficaces, du moins en plusieurs rencontres, auroient leur effet ; on se garantiroit de ces fautes,

qui font faire attention par elles-mêmes, & qu'on ne peut commettre ſans réflexion. Ici le contraire arrive ; le Pécheur réſiſte rarement à l'occaſion ; il ajoûte chaque jour iniquité ſur iniquité ; il revient avec plus d'acharnement à ſon péché : n'eſt-il pas plus vrai-ſemblable qu'il avoit un ferme propos d'y retomber, & non pas de l'éviter ?

Quatriéme circonſtance : quand on devient hardi dans la rechûte ; qu'on franchit le pas avec plus de facilité ; qu'on n'eſt plus arrêté par la crainte ; qu'on vit tranquille dans ſon crime, ſans remors, ſans ſcrupule, on peut juger que la converſion a été feinte, qu'on n'eſt pas retourné à Dieu en vérité. En effet ceux que la foibleſſe entraîne au péché, n'y viennent qu'avec peine ; il faut livrer des combats contre ſoi-même ; ils ne commettent, pour ainſi dire, l'offenſe qu'à demi ; ils n'y conſentent qu'en tremblant ; ils rougiſſent en ſecret de leur infidélité ; ils ſe la reprochent ; ils ſe diſputent le plaiſir. Ce n'eſt pas aſſez ; le repen-

tir suit de près l'action ; il s'éleve dans l'ame un trouble salutaire ; l'aiguillon de la conscience la pique sans relâche. Mais quelle apparence qu'un homme qui vient de détester sa faute comme le plus grand de tous les maux, la commette encore avec facilité, sans peine, sans répugnance ? Quelle apparence que celui qui regarde la grace de Dieu comme le premier de tous les biens, la perde ensuite avec froideur, avec indifférence, avec mépris ? Quelle apparence que des ames que rien n'étonne ; qui ne balancent pas un moment entre Dieu & le monde : que des ames qui se familiarisent avec le vice ; qui boivent l'iniquité comme l'eau, pour user de l'expression de Job : *Bibit quasi aquam iniquitatem* : qui demeurent dans un sommeil léthargique, dont rien ne trouble le repos ; qui vont jusqu'à faire gloire de leurs désordres, à les traiter de bagatelles, à y retourner avec plaisir : quelle apparence, dis-je, que ces personnes ayent été peu auparavant converties de bonne foi ?

Job c. 15.

Mais il en eſt, me dira-t'on, qui n'en ſont pas là : ils pleurent au contraire, ils gémiſſent, ils ſont dans des allarmes fort grandes, dès qu'ils ſont mal avec Dieu, & ils ne laiſſent pas de retomber. A cela je répons avec ſaint Auguſtin, qu'il faut diſtinguer deux choſes dans le péché : la malice du péché, & le trouble qui naît du péché : ſouvent on veut éviter l'un, & conſerver l'autre : je m'explique. Un pécheur peut aimer ſon péché, & néanmoins être troublé dans ce même péché ; il en peut aimer la malice, & vouloir en ſecoüer les remors : le poids que le péché laiſſe ſur la conſcience, quand il eſt connu, nous incommode ; on veut étouffer de ſecrets ſentimens qui nous inquiétent ; & c'eſt ce que le pécheur tâche de faire par ſa fauſſe Pénitence. Il croit être quitte de tout, dès qu'il a déclaré ſes fautes : content d'un calme trompeur, s'il pouvoit avoir le repos en vivant dans ſon crime, peut-être il s'en tiendroit là ; mais la grace, les jugemens éternels, l'éducation chrètienne, quelquefois

même la timidité naturelle le pressent si vivement, qu'il n'a point d'autre ressource que d'aller se jetter aux pieds d'un Prêtre, pour se soulager par un aveu comme forcé, & pour se conserver en paix dans son premier attachement.

De-là, s'il m'est permis de sonder ici le cœur de l'homme, & d'en découvrir toute la malignité, on s'étudie à ne pas retomber avec toutes les circonstances que je viens de vous marquer; on ne revient pas quelquefois à son péché si promptement, pour se donner le loisir de croire qu'on l'a quitté: on fait même, sous prétexte de vouloir se corriger, quelque démarche apparente, qui coûte peu; quelque aumône legére, quelques prieres qui ne touchent point a l'essentiel; on se borne à un nombre de rechûtes moins considérables, pour se persuader à soi-même qu'on veut changer, & pour faire entendre à un Confesseur que le propos est efficace. On prend la honte qui accompagne le crime pour une marque de la répugnance qu'on a à le

commettre ; & le remors qui suit de près l'action, flatte le pécheur d'une délicatesse de conscience qui le met en repos : on se sçait bon gré d'être encore susceptible des impressions de la grace ; on entre dans les Tribunaux de la Pénitence ; on s'avouë pécheur, & tout cela sans préjudice de la passion qu'on fomente souvent par-là même : on gémit, on s'accuse, dit saint Augustin ; mais on ne se
Aug. corrige pas ; *Accusatur anima, non sanatur.* On convient de ses emportemens, de ses lâchetez au service de Dieu, de ses vengeances, de ses impuretez, de sa mauvaise foi, de ses médisances, de ce libertinage de mœurs qui ne se contraint en rien ; mais cela se fait sans conséquence
Ibid. pour l'avenir : *Pronuntiatur offensa, sed non tollitur.* Mais je ne connois point d'autre Pénitence, ajoûte ce Pere, que celle qui produit dans le cœur une sainte haine du péché, &
Ibid. un amour de Dieu : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati & amor Dei.*

Ainsi, Chrêtiens, si vous voulez

goûter la douceur que produit dans une ame une conversion sincére, faites de dignes fruits de Pénitence : *Facite fructus dignos Pœnitentiæ.* Qui sont ces fruits ? c'est le changement de vos mœurs. Si vous êtes Pénitens de bonne foi, vous menerez une vie nouvelle ; vous marcherez devant Dieu, en vérité ; vous ne retournerez plus à vos premieres habitudes ; vous n'aurez plus de ces caprices, de ces travers d'humeur, de ces enflûres de cœur, de ces manieres fâcheuses, hautaines, impérieuses ; vous quitterez ce faste & ce luxe ; en un mot vous serez tout autres que vous n'avez été. *Luc c. 3.*

Hors de-là, dit saint Augustin, c'est en vain que vous vous humiliez, que vous comptez sur le nombre de vos Confessions, que vous vous rassurez sur les larmes que vous versez : que vous sert tout cela, si vous ne changez de vie ? *Pœnitentibus dico : quid prodest quia humiliamini, si non mutamini ?* Que dis-je ? ces Pénitences serviront à votre damnation ? voulez-vous sçavoir comment ? *August.*

faiſons une ſuppoſition, Chrêtiens, qui vous fera ſentir toute l'énormité de vos rechûtes, & qui ſeule eſt capable de troubler la fauſſe paix de votre cœur.

Dites-moi vous qui retombez ſouvent, & qui vous croyez en ſûreté, parce que vous vous flattez que vous avez eû ſoin de vous relever autant de fois : ſi vous aviez paſſé deux ou trois années ſans approcher des Sacremens, & que je vous miſſe devant les yeux des millions de péchez de rechûte, que vous auriez commis depuis ce tems-là, ce nombre vous étonneroit ſans doute ; vous auriez horreur de vous-même; votre impénitence ſur tout vous feroit trembler pour l'avenir : vous diriez avec David, ſaiſi d'une ſainte frayeur :
Pſ. 39. *Multiplicatæ ſunt ſuper capillos capitis mei* : Helas ! j'ai chaque jour ajouté faute ſur faute, & je n'ai rien effacé par le Pénitence : que deviendrai-je ſi je ſuis ſurpris dans cet état ? Peut-être une ſemblable penſée vous tireroit des larmes de componction ; la crainte des jugemens de

Dieu vous feroit penser à une conversion entiere. Or je vous prie, qu'est-ce qui vous rassure à présent, & qui vous empêche de trembler sur votre état ? Est-ce le changement de vos mœurs ? non sans doute : vous reconnoissez que vous êtes toujours le même. Quoi donc ! c'est que le nombre de vos péchez se trouve conjoint avec un pareil nombre de Confessions : ce mêlange monstrueux de Pénitences & de rechûtes, qui doit seul augmenter votre frayeur, est le seul motif qui vous calme l'esprit : c'est-à-dire, que l'abus des Sacremens, qui ajoute aux autres péchez la circonstance du sacrilége, vous met en repos.

Au lieu de vous dire à vous-même : si depuis dix ans j'avois vécu sans Sacremens, je me regarderois comme un impie, un anathême, digne de la colere de Dieu & des foudres de l'Eglise : mais j'ai vécu comme si je n'en avois point approché ; je n'ai pas été moins sujet aux mêmes désordres : mes rechûtes ne m'allarment point, parce que j'ai souvent

eû part à un Sacrement, dont l'effet naturel eſt de les empêcher. Au lieu de vous dire à vous-même : je tremble pour ceux qui abandonnent le Sacrement de Pénitence ; mais ne dois-je rien craindre pour moi, qui le fréquente ſans fruit ? mes pénitences ne ſont-elles point le plus grand de mes péchez ? Au lieu de vous faire ces reproches ſalutaires, vous vous dites avec aſſurance : tout ceci n'eſt rien ; j'en ai demandé pardon à Dieu ; je ſuis dans la dévotion : mais encore une fois, *Quid prodeſt ?* A quoi vous ſert-il de vous confeſſer, de vous humilier, ſi vous ne changez pas ?

Auguſt.

Voulez-vous le ſçavoir ? cela ſert à nourrir votre préſomption, à fomenter votre impénitence, à vous endurcir contre la crainte des jugemens de Dieu. A quoi cela ſert-il ? à ſcandaliſer la dévotion, à décrier l'uſage des Sacremens, à autoriſer la conduite des libertins qui s'en éloignent, & qui diſent à votre occaſion : à quoi bon les fréquenter ? un tel & une telle en ſont-ils meilleurs ? A quoi cela ſert-il ? à vous endormir dans

cette erreur damnable, qui vous fait croire, qu'il suffit pour être absous, que le Prêtre ait prononcé la sentence de l'absolution ; comme s'il ne falloit pas que le cœur renonçât au péché pour en avoir le fruit, & pour qu'elle soit ratifiée par Jesus-Christ, qui dit en même-tems : & moi je vous condamne. A quoi cela sert-il ? à damner souvent avec vous les Confesseurs, qui par une molle complaisance vous donnent l'absolution, & qui n'ont pas la force de vous détromper sur l'abus énorme que vous commettez. A quoi cela vous sert-il en un mot ? à satisfaire la foiblesse de votre imagination, sans guérir la malignité de votre cœur ; & à vous conduire par voye d'illusion & de tromperie à l'impénitence finale. Mais si cela est, il vaut mieux que les pécheurs de rechûte s'éloignent de la Pénitence : autre conséquence plus fausse & plus pernicieuse, puisque la rechûte est la raison la plus forte & le motif le plus pressant de s'approcher de la Pénitence ; c'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST la malignité du pécheur qui lui fait tirer d'un mauvais principe une conſéquence encore plus mauvaiſe : je retombe toujours dans mon péché, donc je dois m'éloigner de la Pénitence : au lieu de conclure; je péche ſouvent, donc je dois ſouvent m'approcher de la Pénitence. Car voilà la conſéquence la plus juſte & la plus sûre ; & c'eſt ce que je veux établir, en vous faiſant ſentir, & l'injuſtice, & le danger de la propoſition oppoſée.

L'injuſtice paroît, MESSIEURS, en ce que le pécheur dont je parle, fonde ſon impénitence ſur la raiſon même la plus eſſentielle qui l'oblige à retourner à Dieu. Car pourquoi devons-nous faire pénitence ? parce que tout homme eſt pecheur, & qu'en péchant il contracte une obligation indiſpenſable de ſatisfaire, ſoit en cette vie, ſoit en l'autre, au Maître qu'il offenſe : donc plus l'homme eſt pécheur, plus il a beſoin de pénitence : plus Dieu eſt offenſé, plus on doit penſer à l'appaiſer & à le ſatisfaire.

Ampliùs lava me ab iniquitate meâ, & à peccato meo munda me : Lavez-moi, Seigneur, disoit le Prophête Royal, & recommencez encore à me laver de mes iniquitez : purifiez-moi des soüillures que je contracte chaque jour : comme je ne cesse point d'attirer contre moi votre colere, ne vous lassez point de m'accorder le pardon que je vous demande. C'est la pratique des Saints, qui sont d'autant plus exacts à satisfaire à la Justice Divine, qu'ils se reconnoissent plus sujets à tomber. *Peccasti*, dit S. Jean Chrysostome, *pœnitere : millies peccasti, millies pœnitere :* avez-vous péché ? faites pénitence : êtes-vous retourné mille fois à votre péché ? recommencez mille fois à en faire pénitence ; cela est dans l'ordre.

Psal. 50.

Chrys.

Or c'est ici que je ne comprens pas l'injustice du pécheur : je suis sujet, dit-on, à la rechûte ; donc je ne dois plus penser à la Pénitence : quelle affreuse conséquence pour un Chrêtien ! c'est-à-dire, mon Dieu, maintenant que je me suis mis en possession de vous offenser, je ne dois plus

avoir ſoin de vous ſatisfaire : cela étoit bon quand je péchois une fois en paſſant, & que je n'avois qu'une faute à expier : mais préſentement que j'ajoute chaque jour crime ſur crime, que j'en commets plus dans un mois que je n'en commettois les années entiéres ; je me crois diſpenſé de les réparer par la Pénitence. C'eſt-à-dire, qu'à force de pécher ſouvent, je ſuis en droit de vous inſulter : j'aurois compté pour quelque choſe la premiere offenſe : mais maintenant que je l'ai redoublée & réïtérée cent fois, je ne dois plus faire aucune démarche pour rentrer en grace avec vous. Car voilà, Chrêtiens, le ſens naturel de la concluſion que vous tirez de vos rechûtes : eſt-il rien de plus mal fondé que ce raiſonnement, & cependant eſt-il rien de plus ordinaire dans le monde ?

Oui, MESSIEURS, on peut dire que ce ſont les Juſtes qui font pénitence dans l'Egliſe, non pas les pécheurs. Qu'une ame timorée ait commis une faute legére, elle a recours incontinent à la Confeſſion : & nous

voyons que des pécheurs publics, ſcandaleux, qui devroient employer le reſte de leurs jours à pleurer & à gémir, paſſent les années entieres ſans aucun exercice de piété. *Secundùm autem duritiam tuam, & impœnitens cor thezaurizas tibi iram in die iræ.* Vous ne penſez pas, ô homme, que vous accumulez un tréſor de colere pour le jour des vengeances du Seigneur. Un tréſor, dit ſaint Auguſtin, marque deux choſes : la quantité de l'or & de l'argent qu'on entaſſe ; car une ſomme legére ne s'appelle pas un tréſor ; & le ſecret de l'endroit où l'on le cache : tel eſt le tréſor de l'impénitent : mille péchez ſe ſuccédent les uns aux autres : tout cela entre dans cet abîme profond. Après une jeuneſſe débordée, on voit les déſordres de l'âge ſuivant, & juſques dans la vieilleſſe la plus avancée on continuë à groſſir ce tréſor : on le tient caché & couvert : toujours enſéveli dans le ſommeil d'une mort éternelle, comme parle l'Ecriture, *Quaſi mortuos ſempiternos* : toujours ennemi de Dieu, on accumule dette ſur dette, ſans rien

Rom. c. 2.

Thr. c. 3.

acquitter ; & comme un homme qui emprunte & qui ne paye jamais, on ſe laiſſe enfin accabler ; on s'abîme ſans reſſource.

Mais le comble de l'injuſtice eſt que le pécheur veut encore que Dieu lui ſçache gré de ſon impénitence : pour moi, dira-t'il, je n'approche point de la Pénitence, parce que je retombe inceſſamment : je ſuis de bonne foi avec Dieu : je ne veux point abuſer des Sacremens ; je ne fais point comme une infinité de gens que je vois qui les fréquentent, & qui n'en ſont pas meilleurs. Avec cela on croit être en droit de demeurer dans ſon péché, de railler de la piété, d'inſulter aux dévots : on ſe confirme dans ſa penſée par des éloges que donnent quelquefois des gens de bien à cette bonne foi prétenduë ; & on ne ſent pas la malice énorme que renferme cette conſéquence. Car qu'eſt-ce à dire, je ſuis de bonne foi avec Dieu ? c'eſt-à-dire, mon Dieu, je ne vous trahis pas, mais je vous fais une guerre ouverte ; je ne veux pas vous tromper ; mais je fais profeſſion de

vivre mal avec vous ; je n'abuſe point des Sacremens, mais je les mépriſe, & je n'en veux pas profiter ; je ne veux pas m'acquitter mal des devoirs de la Religion, mais je fais gloire de les abandonner tout-à-fait ; je ne ſuis pas du nombre de ceux qui font encore quelques démarchers vers vous, & qui ne ſe ſoutiennent pas, mais je veux être un pécheur conſtant & par état ; je ne veux point de ces viciſſitudes & de ces alternatives ; je veux demeurer immuable dans l'habitude du péché, & qu'il n'y ait pas un ſeul moment dans ma vie qu'on puiſſe dire être à vous. Et c'eſt ſur cela qu'on croit être excuſable, & qu'on veut ſe maintenir dans la poſſeſſion d'offenſer Dieu : eſt-il rien de plus terrible & de plus criminel que ce libertinage de conſcience ?

Le danger de cette conſéquence n'eſt pas moins grand que l'injuſtice, ſoit qu'on le regarde du côté de l'homme, ſoit qu'on le conſidére par rapport à Dieu. Danger de la part de l'homme : vous le ſçavez, Chrêtiens, & peut-être l'avez-vous appris par une fu-

neste expérience ; dès que l'homme n'a plus de frein qui l'arrête, sa passion le porte aux dernieres extrémitez. Or la Pénitence est le frein le plus puissant pour retenir nos passions : quand on pense seulement, disoit autrefois Sénéque, qu'on doit rendre compte de sa conduite à un homme sage, il n'en faut pas davantage pour contenir une ame bien née dans son devoir. Que sera-ce d'avoir à rendre compte des sentimens les plus secrets de son cœur, non pas à un ami, mais à un homme qui vous tient la place de Dieu, revêtu de l'autorité de JESUS-CHRIST même, à qui tout ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion nous oblige sous peine de sacrilége à déclarer les circonstances les plus humiliantes de nos péchez ; mais à un Juge qui doit prononcer sur votre état, vous reprendre, vous intimider, vous faire sentir toute l'énormité de vos offenses ? Cette pensée seule est capable d'imprimer la crainte du péché, & d'en donner de l'horreur : on a de la confusion de se voir toujours si foible, d'exposer tou-

jours aux yeux du Prêtre les mêmes miséres, sur tout quand on s'est arrêté à une personne sage & zélée, comme le conseillent tous les Théologiens aux pécheurs de rechûte, & suivant l'avis même de saint Augustin, qui ne veut pas que par honte, ou par mauvaise foi, on divise la Confession.

Mais avez-vous une fois abandonné la Pénitence ? alors rien n'est plus capable de vous retenir : on ne compte plus le nombre ; on n'est plus arrêté par les circonstances ; les plus honteuses perdent pour vous la honte qui y est attachée. *Confregisti jugum :* vous avez secoué ce joug qui vous tenoit encore assujetti sous la Loy de Dieu. *Rupisti vincula :* vous avez rompu les liens les plus forts qui vous attachoient à votre devoir. *Dixisti non serviam ;* vous avez dit, m'en voilà quitte, je n'ai plus à rendre compte de ma conduite à personne. Que s'ensuit-il de cette malheureuse liberté ? *In omni colle sublimi & sub omni ligno frondoso tu prosternebaris :* c'est-à-dire, qu'après cela il

Jerem. c. 2.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

n'eſt point d'extrémité à laquelle on ne ſe porte : une faute en attire une autre ; un péché facilite un autre péché ; on deſcend par degrez juſqu'au plus profond de l'abîme ; ce n'eſt plus qu'égarement, que débauche, que corruption ; chaque jour produit de nouveaux monſtres ; ce ſont des rafinemens d'impiété & de libertinage ; on paſſe de la colere à la haine, de la haine à la vengeance ; on tombe enfin dans ce déplorable état du péché habituel que l'Ecriture nous dépeint tantôt ſous la figure d'une cruelle ſervitude, tantôt ſous celle d'une playe envieillie & devenuë incurable à force d'être négligée.

Et voilà ce qui conduit la plûpart des Chrêtiens à l'impénitence finale : on a perdu l'uſage de la Confeſſion ; on ne peut preſque plus le reprendre. Si la penſée vient encore quelquefois de mettre ordre à ſa conſcience, une vie noircie de crimes & toute pleine de déſordres, ſe préſente à vous ; en ſorte qu'on ne ſçait par où commencer. Auparavant on

ſçavoit où l'on en étoit avec Dieu ; il y avoit des tems de Pénitence, certains points fixes dans l'année : mais la trace en eſt perduë ; c'eſt un embarras, une confuſion, un cahos affreux de péchez, qu'on déſeſpere de débroüiller ; on recule de jour en jour ; le torrent s'enfle & groſſit, & nous entraîne enfin dans le précipice.

Danger du côté de Dieu : le Pécheur ſe ferme tous les chemins à la grace, en s'éloignant de la Pénitence; comment cela ? Le péché de rechûte étant plus difficile à guérir, on a beſoin de ſecours plus puiſſans pour s'en relever : or la voye naturelle pour les obtenir, c'eſt le Sacrement de Pénitence, que la Providence a établi dans l'Egliſe comme un remede ſalutaire à nos foibleſſes. Car outre la grace ſanctifiante que le Sacrement confére, il donne encore une grace ſacramentelle, dont l'effet propre eſt d'empêcher la rechûte. Quand donc vous vous privez de cette grace, quand vous renoncez à cette reſſource établie par la Providence, comment Dieu vous

aſſiſtera-t'il ? vous avez coupé ces canaux par où les eaux du Ciel couloient vers vous ; que devez-vous attendre qu'une mortelle ſéchereſſe ?
Iſa. c. 3. J'ordonnerai aux nuées, dit le Seigneur, de ne verſer plus la pluye ſur vous ; c'eſt-à-dire, que vous ne devez rien eſpérer d'enhaut, puiſque vous négligez les ſecours qui vous en viennent ; il n'y a plus de grace de retour.

De-là ces rechûtes honteuſes, qui font rougir les pécheurs les plus endurcis. De-là cette foibleſſe extrême dont ils ſont ſurpris les premiers, cette inſenſibilité, cet endurciſſement, & ſi je l'oſe dire, cette ſtupidité ſur leur état : on en trouve qui paſſent les années entieres ſans avoir un bon ſentiment, une bonne penſée, un mouvement qui les porte à Dieu. S'ils avoient approché du Tribunal de la Pénitence, peut-être Dieu touché de cette démarche auroit jetté un regard de compaſſion ſur eux ; il auroit peut-être amoli la dureté de leur cœur :
Joël. c. 2. *Quis ſcit ſi convertatur, & ignoſcat ?* Peut-être auroit-il permis qu'il for-

tît de la bouche du Prêtre une parole de ſalut. C'eſt ce qui arrive tous les jours : les choſes les plus communes que dit un Confeſſeur, ont une onction & une efficace particuliere, que leur donne le Sacrement. Ailleurs elles tomberoient à terre ; cette ſemence Divine ne produiroit aucun fruit : là elle devient un fond admirable de bénédictions, une riche ſource de graces. Oui, MESSIEURS, quand un Pénitent de bonne foi ſe met dans ſon devoir, il ne faut qu'un moment pour achever ſa converſion. Tel a commencé ſa Confeſſion avec indifférence, avec froideur, qui l'a quelquefois finie les larmes aux yeux : Quand cette femme péchereſſe de Samarie parla d'abord au Sauveur du monde, c'étoit une femme perduë : mais l'entretien qu'elle eût avec lui, la remit bien-tôt dans la bonne voye. La femme ſurpriſe en adultere étant préſentée à Jeſus-Chriſt par les Juifs, n'eût que de la honte, ou ne fut touchée que de la perte de ſon honneur : mais étant aux pieds du Fils de Dieu, elle ne ſe ſentit plus touchée que du

regret de son péché ; les bontez qu'il lui fit paroître la charmerent. Elle vit que bien loin de dédaigner les grands pécheurs par une vertu fiere & orgueilleuse, ou de leur insulter par un zéle amer & chagrin, il les prenoit sous sa protection, & faisoit leur apologie : elle ne pût résister à tant de modestie, à tant de douceur ; & le Fils de Dieu trouva le secret de la convertir, en la défendant contre toutes les invectives des Pharisiens.

Mais à quoi me servira ma Pénitence, direz-vous ? Ne vaut-il pas mieux m'éloigner du Sacrement, que de m'exposer à en faire un mauvais usage ? Ah ! Chrêtiens, il n'est point de pire état que celui des personnes qui s'abandonnent au péché sans aucun retour. Mais malheur à moi si je vous conseillois d'en faire un mauvais usage. Ce qu'il faut faire, c'est de vous approcher du Tribunal de la Pénitence, de vous montrer aux Prêtres : *Ostende te Sacerdoti* ; non pas dans l'espérance d'en recevoir une absolution précipitée, qui seroit nuisible à celui qui la donne & à celui

qui la reçoit, parce que vous retombez continuellement dans vos péchez, mais pour écouter avec docilité, & pour pratiquer exactement les avis que votre Confesseur vous donnera pour vous retirer de l'abîme malheureux où vos rechûtes vous ont mises, & pour vous mettre en état, par le secours de la grace, d'être disposé, après avoir gémi devant Dieu de vos désordres, & avoir commencé à satisfaire à sa justice, à recevoir l'absolution de la main de celui qu'il a établi sur la terre, & à qui il a donné le pouvoir de vous réconcilier avec lui.

Dites donc à Dieu, le cœur pénétré de douleur, & anéanti en sa présence : vous voyez, Seigneur, où me réduit le déplorable état de ma conscience. *Infixus sum in limo profundi*, Ps. 68.
& non est substantia : me voici comme plongé dans un abîme, où je ne trouve plus de fonds pour me soutenir. Je crains d'abuser de la Pénitence dans ce malheureux état : mais non, Seigneur, j'aime mieux faire mes efforts pour aller à vous ; peut-il

m'arriver rien de plus funeste que de demeurer volontairement séparé de mon Dieu ; que de choisir votre disgrace comme un état fixe & durable ? Malheur à moi si je puis vivre en repos sans être bien avec vous. *Surgam*
Luc c. 15. *& ibo ad Patrem* ; daignez, Seigneur, me tendre encore la main : si mon retour n'est pas sincere, si mon cœur me trahit, je le désavouë. Je veux, mon Dieu, venir à vous en vérité : je sçai que je vous l'ai juré plusieurs fois, mais toujours en vain : je n'ai pas oublié ces protestations si souvent réïtérées entre les mains des Prêtres de l'Eglise : mais quand je vous l'ai dit, Seigneur, il étoit vrai ; je le pensois alors comme je le disois, je parlois avec David de l'abondance de
Ps. 26. mon cœur : *Dixi in abundantiâ meâ, non movebor in æternum* : animé de votre esprit, rempli d'une force toute divine, dans ces momens si heureux, où je me suis senti élevé au-dessus de moi-même, j'ai oublié ma foiblesse, je me suis crû inébranlable ; & si c'est un mal que de l'avoir crû, accusez-en le mouvement intérieur qui me

transportoit : je n'ai fait que suivre les impressions que votre grace faisoit sur mon cœur ; & que n'aurois-je pas promis soutenu d'un Dieu ? Vous avez retiré votre main, Seigneur : vous avez détourné votre visage, & je me suis vû renversé, troublé, découragé, vaincu : *Avertisti faciem tuam à me, & factus sum conturbatus.* *Ibid.* Quoi faut-il pour cela que je désespere de l'avenir, & que pour avoir été plusieurs fois infidéle, je consente à l'être toujours ? Ah ! Seigneur, éloignez de moi cet esprit d'impénitence : otez-moi cette fausse paix du pécheur, qui croit être un ennemi plus digne de pardon, parce qu'il est un ennemi plus irréconciliable. Usez envers moi, mon Dieu, de cette clémence paternelle, qui a promis le pardon au pécheur toutes les fois qu'il gémira : agréez les foibles efforts d'une ame, qui toute infidéle qu'elle est, ne se lasse point de retourner à vous. Il faut, Seigneur, à quelque prix que ce soit, que je recouvre votre grace ; & si cent fois je vous offense, je veux cent fois me réconcilier avec vous : il

me sera aussi dur à la centiéme fois de me voir éloigné de mon Dieu, qu'à la premiere. Que mes ingratitudes & mes infidélitez ne me servent jamais de raison pour n'être plus à vous, mais pour y être plus fortement. Je trouverai comme David dans mes désordres passez, de quoi vous aimer:
Ps. 58. *Deus meus misericordia mea!* mon Dieu, & ma miséricorde, disoit-il après son péché! J'espere qu'enfin confus & lassé de déplaire à un Dieu, qui m'aura été si miséricordieux & si bon, je trouverai mon reméde dans mon mal même: je me releverai pour toujours, & j'arriverai à cet heureux état de la gloire, où la plus grande félicité des bienheureux est de ne vous plus offenser, & de vous aimer sans interruption pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.



SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum poteſtate magnâ, & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venant ſur une nuée avec une grande puiſſance, & une grande Majeſté. En ſaint Luc, chap. 21.

ON demande quelquefois, MESSIEURS, quelle néceſſité il y a que Jeſus-Chriſt vienne avec tant de pompe & d'éclat juger ſouverainement tous les hommes; puiſque dans les principes de notre Religion, c'eſt une vérité inconteſtable, que l'homme au ſortir de la vie tombe entre les mains du Dieu vivant, qui

décide de son sort pour toute une éternité. *Statutum est hominibus semel mori*, dit l'Apôtre saint Paul; *post hoc autem judicium* : c'est une loi portée pour tous les hommes de mourir une fois, & d'être jugez après la mort. Il est même des Chrêtiens en qui cette réfléxion affoiblit la crainte du Jugement universel, lorsqu'ils pensent que leur destinée sera déja concluë pour jamais. Cependant Jesus-Christ auteur & consommateur de notre Foi, à qui cet article de notre créance étoit encore mieux connu qu'à nous, n'a pas laissé de nous proposer le Jugement dernier comme une des véritez les plus redoutables de l'Evangile. Tâchons donc, MESSIEURS, de bien pénétrer ce qui est propre à cette action si terrible & si solemnelle, pour en tirer le fruit que le Fils de Dieu s'est proposé, lorsqu'il a pris soin de nous en décrire l'appareil avec des circonstances si particulieres & si bien marquées.

Il y a long-temps qu'on se plaint non-seulement que les méchans &

les gens de bien sont mêlez ensemble ; mais encore que par un renversement étrange les méchans sont dans l'estime, & les gens de bien dans le mépris. Ce désordre apparent qui a révolté tant d'esprits dans le Paganisme, & même dans la Loi Judaïque, a paru aux hommes inspirez de Dieu, une des preuves les plus fortes & les plus évidentes du jugement futur. C'est la conclusion qu'en tire le Sage : *Vidi sub sole in loco judicii impietatem ; & in loco justitiæ iniquitatem :* Eccli c. 3.
J'ai vû, dit-il, avec indignation l'impiété sur le trône, & l'iniquité sur les Tribunaux de la Justice : puis il ajoûte ; *Et dixi in corde meo, justum & impium judicabit Deus.* J'ai conclu de-là, dit-il, qu'il y avoit un jugement, où Dieu jugeroit l'homme de bien & l'impie : je n'ai pu autrement accorder l'idée que nous avons par la lumiere naturelle de la souveraine équité d'un Dieu, avec ce qu'il y a d'injuste en apparence dans ces états opposez des bons & des méchans ; & j'ai compris en même tems qu'il y auroit un jour où Dieu

couronneroit la vertu de gloire, & couvriroit le vice d'infamie : c'est aussi la conséquence que les Peres ont tirée de ce principe après le Sage.

Attachons-nous donc à la fin que Jesus-Christ a eû en vûë dans le Jugement dernier, pour pénétrer cette vérité fondamentale de notre Religion ; & puisqu'il ne viendra pas tant pour décider de notre éternité, qui sera déja concluë en bien ou en mal, que pour rendre à la vertu la gloire qui lui est dûë, & au vice toute la honte qu'il mérite ; puisqu'il a voulu interesser l'homme par l'endroit qui lui est le plus sensible, considérons dans le Jugement universel l'action principale qui le distingue du Jugement particulier, je veux dire la manifestation des consciences. Manifestation si glorieuse pour les saintes ames, & si honteuse pour les ames criminelles : deux pensées qui vont faire les deux parties de ce Discours, où je vous montrerai le jour du Jugement, comme un jour de confusion pour les pécheurs, comme un

jour de gloire pour les Juſtes. Demandons les lumieres au ſaint Eſprit. *Ave.*

C'est une parole bien expreſſe que celle de ſaint Paul, *Omnes enim nos manifeſtari oportet ante tribunal Chriſti, ut referat unuſquiſque propria corporis, prout geſſit, ſive bonum, ſive malum.* Ecoutez, ô homme, qui ne craignez rien tant que d'être connu, l'arrêt irrévocable porté contre vous par la Juſtice Divine : il faut vous réſoudre à vous voir une fois pleinement connu de tout le monde ; non pas par les qualitez naturelles, l'eſprit, le bon ſens, la beauté, la bonne grace, le bon cœur ; qualitez dont on tire avantage ſans ſujet, puiſqu'elles ſont l'ouvrage de Dieu ſeul, & non pas de l'homme : mais par les qualitez morales, qui ſeules appartiennent proprement à l'homme. *Oportet*, il le faut : quelque impénétrable qu'ait été juſqu'à préſent votre conduite aux yeux les plus éclairez, c'eſt un Dieu qui entreprend aujourd'hui de la découvrir.

Premiere Partie.

2 Cor. c. 5.

à tout l'Univers. Or que peut cacher le cœur humain dans ses replis les plus secrets à l'œil de celui qui l'a formé ? Entrons dans le sens des paroles de l'Apôtre, & tâchons d'en faire sentir toute la force pour l'édification de vos ames.

Omnes enim nos manifestari oportet. Remarquez, MESSIEURS, le terme dont se sert l'Apôtre : il faut que nous soyons tous manifestez. Il ne dit pas seulement connus, pour ne pas confondre cette manifestation avec la connoissance ordinaire, que nous avons des hommes : connoissance défectueuse & imparfaite, pour deux raisons. Car en premier lieu, on ne connoît l'homme que par quelque endroit de sa vie ; & sur cela on prétend pouvoir en connoître toute la suite : jugement téméraire, puisqu'enfin le vice, ni la vertu ne consistent pas dans une action passagére, mais dans une habitude formée de plusieurs actes réïtérez. En second lieu, on ne juge que par les apparences qui frappent les sens, & l'on ne connoît ni les actions secrettes,

qui se font sans témoin, ni les intentions encore plus cachées, qui en sont comme l'ame, & qui en font tout le prix : jugement encore mal fondé : puisque la prudence la plus éclairée ne fournit que des conjectures fort sujettes à l'erreur.

Or l'Apôtre saint Paul s'est servi du terme de manifestation, pour l'opposer à ces deux connoissances imparfaites. En effet, MESSIEURS, qu'est-ce que manifester ? ce n'est pas seulement connoître une partie de la vie, un morceau de l'histoire, quelques traits distinguez : mais c'est en développer toute la suite ; c'est entrer dans tout le détail, en sorte que rien n'échappe à celui qui doit juger. Qu'est-ce que manifester ? ce n'est pas seulement voir ce qui paroît, & deviner le reste par des conjectures incertaines : mais c'est donner une évidence si claire du fait, qu'on n'en puisse nullement douter. On poura donc, sans craindre le jugement téméraire, juger infailliblement ; & on ne poura même ne le pas faire ; parce que la connoissan-

ce sera entiere, parce que la connoissance sera évidente : *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Connoissance entiere : ce ne sera pas seulement une action dont vous aurez à soutenir le reproche, mais toute votre vie qu'on vous étalera devant les yeux. On ne vous produira pas seulement une injustice secrete que l'avarice vous a fait faire, pour vous établir dans le monde ; on révélera tout le mystére d'iniquité que vous avez caché avec tant de soin. On verra comment dès votre jeunesse vous fîtes servir vos plaisirs même à votre interêt, n'ayant de liaison, de commerce, d'habitude, qu'avec les gens que vous jugiez devoir vous être utiles, quelques scélérats qu'ils fussent ; sacrifiant vos meilleurs amis, & vos plus proches parens, à ceux qui pouvoient avancer vos affaires ; violant les droits les plus sacrez de l'amitié, & de la nature ; enfin vous jettant aveuglément dans le parti le plus propre à faire une fortune prompte & opulente, sans examiner si la conscience & le

salut y seroient interessez. On verra ce caractére soutenu dans la suite par un acharnement opiniâtre à plaider, sans vouloir entendre à aucune proposition d'accommodement; par une application infatigable, qui vous rendit l'esprit si fertile en expédiens, pour vous approprier le bien d'autrui. On vous verra méditer dans le cabinet, comme un Lion dans sa caverne, *Insidiatur in abscondito, quasi Leo in speluncâ suâ*; *Ps. 9.* jetter des yeux de convoitise sur tout ce qui pouvoit être à votre bienséance; dresser des embûches à la foiblesse de la veuve & de l'orphelin; attirer le pauvre dans le piége, sous prétexte de l'obliger par des prêts interessez; & le dépoüiller enfin de ce que le travail de ses mains lui avoit acquis, & de ce qui suffisoit à peine pour le faire vivre. *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Homme sensuel & voluptueux, vous n'avez pû oublier l'origine de cette passion que vous nourissez depuis tant d'années; vous vous souvenez de toutes les abominations secretes,

que vous avez eû soin de dérober à la connoissance des hommes ; votre conscience vous reproche tant de commerces honteux, tant de loix violées, tant de Sacremens prophanez : rassemblez, s'il se peut, tous les débordemens d'une jeunesse libertine, tous les désordres d'une vieillesse corrompuë, ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion uni avec ce qu'il y a de plus infame dans la débauche ; voilà le spectacle que vous aurez à soûtenir. *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Ame ambitieuse, dont la passion dominante est l'amour de la gloire ; n'espérez pas éviter ce moment fatal, où tout votre orguëil sera confondu. Là paroîtront ces foiblesses, ces lâchetez, ces injustices, cet esprit fourbe, artificieux, & capable des plus noires trahisons. Là on vous remettra devant les yeux tant d'occasions, où vous avez tout sacrifié à votre ambition ; où vous avez déchiré par des médisances ouvertes, ceux dont la prospérité vous faisoit de la peine ; où vous avez pris plai-

sir à brouiller, à diviser, à aigrir les esprits, par une humeur inquiéte & maligne; à tromper les personnes les mieux prévenuës en votre faveur; à trahir votre ami, votre allié, votre parent, & s'il l'a fallu, votre patron même: c'est ce qui sera développé dans toute son étenduë, & le mot de manifestation porte cette connoissance entiere; *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Connoissance certaine, fondée sur l'évidence du fait. On ne l'apprendra pas comme une chose passée; on le verra, dit Isaïe, comme une chose présente: *Videbitur opprobrium tuum.* *Isa. c. 47.* On lira dans la lumiere de Dieu, comme dans un mémoire fidéle, toutes les circonstances, tout le déréglement d'une passion illégitime, tout le détail d'une fourberie, tous les détours & toute la marche d'une intrigue secrete: circonstances, dont les libertins, qui font gloire du vice, rougiront plus que du vice même: car voilà ce qui fait sentir toute la foiblesse & toute la misére de l'homme. C'est-là ce que la générosité pré-

tenduë des faux amis, la probité de nos libertins qui se piquent d'avoir de la droiture, la modération de nos sages du siécle, les vertus morales de nos mondains qui se flattent d'avoir le cœur si bien fait; c'est-là, dis-je, que toutes ces qualitez seront mises dans le creuset: on connoîtra si elles sont à l'épreuve de ce feu dévorant, qui sépare l'or pur de la vertu d'avec l'amour de soi-même. On ne sera plus en état d'imposer par des apparences spécieuses: le principe de l'action, qui est le motif & l'intention, sera aussi évident que l'action mê-
1. Cor. me: *Manifestabit*, dit l'Apôtre, *con-*
6. 4. *silia cordium.* Et cela se passera devant le Tribunal de Jesus-Christ: on ne jugera plus suivant les régles du monde, mais suivant celles de l'Evangile. Imaginez-vous que vous avez à comparoître devant tout ce qu'il y a eû de Saints sur la terre. Mais quand vous n'auriez à craindre que le jugement des hommes tel qu'il est, pouriez-vous soûtenir cette manifestation entiere & évidente? Ah! Chrétiens, arrêtons-nous ici. Quelle

confusion pour une personne qui a de l'honneur, & qui se voit deshonorée d'une si étrange maniere! *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Confusion surprenante : on avoit pris les mesures les plus justes, les lieux les plus sûrs, les tems les plus propres ; on ne s'étoit jamais ouvert à personne, non pas même à ses Confesseurs ; on se flâtoit de n'être jamais connu ; on avoit eû le plaisir de tromper la vigilance de ceux qui nous éclairoient de plus près ; on s'étoit applaudi à soi-même des fruits de son iniquité, & de sa trahison. *Spes hypocritæ peribit* ; l'hypocrite voit son espérance confonduë, son action exposée avec ses circonstances les plus honteuses. *Accedam ad vos in judicio*, dit Dieu, *& ero testis velox* ; je viendrai fondre sur vous au jugement comme un témoin qui surprend, & qu'on n'appercevoit pas. Quelle consternation?

Job. c. 8.

Malach. c. 3.

Confusion universelle : c'est aux yeux de tout le monde que vous vous verrez découverts. Jamais la

confusion n'est si générale pendant la vie ; l'infamie est connuë de peu de personnes ; les parens sont interessez à la cacher ; la charité chrétienne la fait supprimer ; tout noirci qu'on est dans l'esprit des autres, on a toujours quelque ami qui nous estime encore & qui nous venge du mépris d'autrui. Là l'Univers entier sera témoin
Nahum. c. 3. de votre honte. *Ostendam gentibus nuditatem tuam*, dit Dieu, *& regnis ignominiam tuam.* Quel affreux spectacle! Maîtres superbes, Juges interessez, faux amis, époux, épouses infidéles, quels seront alors les yeux que vous craindrez le plus ?

Confusion amere, accompagnée de reproches & d'insultes : on vous regardoit comme une personne de probité ; on n'avoit pas eû la pensée que vous fussiez capable d'une action dont vous dussiez jamais rougir ; on s'étoit fié à vous : ceux-là mêmes qui auroient répondu de votre vertu au péril de leur vie, vous verront tel que vous êtes. Quel étonnement!
Is. c. 13. *Unusquisque ad proximum suum stupebit.* Et que dira un Laïque, un

homme du monde à des gens d'Eglise? *Nostri similis effectus es?* Quoi, vous étiez aussi corrompu que nous? Vous qui nous faisiez des leçons si saintes, vous étiez un hypocrite? De-là quel dépit! quel accablement! Forcé par le témoignage de sa conscience, & par l'évidence du fait, si le pécheur ose lever les yeux, ce sera pour faire un aveu, que la vérité lui arrachera: *Respiciet homines*, dit l'Ecriture, *& dicet: peccavi*; oüi, j'ai péché; je vous ai trompé.

Is. c. 14.

Job. c. 35.

Confusion éternelle: il n'en est point de pareille sur la terre; on se releve de tout, le tems efface les fautes, les services les réparent: on voit des gens diffamez dans le monde après avoir disparu quelques années, revenir sur la scêne, lever la tête, & tâcher de faire oublier aux autres ce qu'ils oublient si volontiers eux-mêmes. Là, c'est une infamie sans retour, la tache est ineffaçable; on ne s'en lavera jamais: *Confundentur vehementer*, dit Jérémie, *quia non intellexerunt opprobrium sempiternum.*

Jerem. 9. 20.

De-là, confusion désespérante : car le pécheur se voyant découvert aux yeux de tout l'Univers, accablé des reproches de sa conscience, & des insultes améres qu'il recevra de toutes parts, considérant l'avenir & n'y trouvant qu'une éternité malheureuse, entrera dans ce cruel désespoir que l'Ecriture nous peint avec des expressions si tragiques. Car tantôt s'adressant aux Montagnes, il souhaitera d'être enséveli sous leurs ruines : *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos : & collibus : operite nos.* (Luc. 23) Tantôt il appellera la mort à son secours, & la mort impitoyable s'éloignera de lui : *Desiderabunt mori, & fugiet mors ab eis.* (Apoc. c. 9.)

Ah ! mondains, que deviendrez-vous alors avec vos idées sur le point d'honneur ? Quand nous vous disons qu'il faut pardonner à vos ennemis, vous nous opposez les maximes du siécle : un homme sans honneur, dites-vous, est un homme perdu ; dès qu'on est flétri de ce côté-là, il faut périr ou se venger. Je ne veux point aujourd'hui combattre votre délica-

tesse ; j'approuve le soin que vous avez de votre réputation : mais pensez donc à ne rien faire qui vous puisse deshonorer un jour à la vûë du monde. Quand vous êtes sur le point de faire une action dont vous rougiriez si elle étoit connuë ; dites-vous à vous-mêmes : Que vas-je faire ? ce monde que je crains sçaura un jour le détail du crime que je veux commettre : si je sçavois seulement qu'après ma mort il dût être révélé, cette seule pensée me retiendroit ; & cependant je ne serois plus pour en soutenir la honte : au jugement de Dieu, il faudra paroître en personne, & recevoir l'affront le plus sanglant. Voilà, Chrêtiens, le soin qu'il faudroit avoir de votre honneur, au lieu de l'exposer comme vous faites, par des actions indignes de vous, à une confusion insoutenable. Je vous laisse à faire toutes les réflexions que demande une matiere si terrible ; & je passe à la seconde Partie, où je dois vous proposer la gloire des gens de bien.

SECONDE PARTIE. QUOIQUE la gloire soit l'appanage naturel de la vertu, il arrive souvent que la vertu est sans honneur dans le monde ; pour deux raisons. La premiere est, que les gens de bien se cachent, selon le conseil de l'Evangile, autant qu'il leur est possible : d'où il arrive que leur mérite demeure dans l'obscurité, & n'est pas toujours honoré. La seconde est, que les bonnes œuvres d'éclat, qu'ils sont obligez de pratiquer pour l'exemple, sont censurées & empoisonnées d'ordinaire par les libertins : de-là vient que n'étant pas reconnuës pour ce qu'elles sont, elles n'ont pas aussi la gloire qu'elles méritent. Ainsi l'humilité des justes & la malignité des méchans conspirent ensemble pour ôter à la vertu l'honneur qui lui appartient. Or il étoit de la Justice de Dieu, qu'il y eût un jour, où tant d'actions héroiques, qui sont ensévelies dans l'oubli, ou qui sont critiquées, fussent connuës de toute la terre, & entierement justifiées : & c'est ce qui sera la consolation

ſolation des perſonnes de piété dans le terrible jour des vengeances du Seigneur. Ce Juge ſouverainement éclairé ſçaura départir ſelon le mérite, la gloire qui eſt ſi injuſtement proſtituée ſur la terre à des ſcélérats & à des impies. *Tunc laus erit unicuique à Deo.* 2. Cor. 4.

Vous ſçavez, MESSIEURS, que les vertus n'ont pas toutes le même éclat. Il y en a que la naiſſance, ou la fortune reléve : la plûpart des actions vertueuſes que font les perſonnes conſtituées en dignité leur ſont comptées. Il y en a qui éclatent par elles-mêmes aux yeux des hommes, & qui attirent leur eſtime ; un grand zéle pour le ſalut du prochain, une vie auſtére, des charitez publiques, être de toutes les bonnes œuvres d'une Ville, travailler à la réformation des mœurs, à l'avancement des affaires de la Religion. On ne manque guéres de rendre juſtice à ces vertus ; & ſi les loüanges humaines n'en ſont pas toujours le motif, elles ſoutiennent du moins l'homme, & le récompenſent d'une partie

de ses soins. Mais il est des vertus d'une espece bien différente ; obscures d'elles-mêmes, & qui ne sont connuës que de Dieu. Elles n'ont rien qui nourrissent l'amour propre, ni qui flatte la nature ; elles vous laissent toute la suite d'une action sainte, sans espérance d'autre gloire que celle de l'éternité.

Combien de gens, par exemple, qui ne sont pas dans les premieres places du Royaume, mais dans des emplois subalternes, ont toute la fatigue & tous les desagrémens des entreprises les plus glorieuses qui regardent la Religion, sans en avoir nullement l'honneur ? Combien de personnes dans une condition privée pratiquent tous les devoirs du Chrêtien, sans qu'on fasse attention à leur conduite ? Combien d'autres engagées dans les liens du mariage, trouvent dans leur domestique des croix insupportables, qu'elles souffrent avec une modération héroïque ; s'étudiant à ménager un mari jaloux ; soutenant chaque jour toutes les fiertez d'une humeur vaine & impérieuse,

tous les caprices d'un esprit volage & bizarre, les emportemens d'un naturel dur & farouche, étouffant, dissimulant, oubliant tout sans jamais faire d'éclat, bien loin d'en venir à ces divorces, qui sont si ordinaires & si scandaleux ; sans ouvrir même leur cœur qu'à Dieu seul, sans se plaindre qu'aux pieds du Crucifix, & encore en des termes qui ne marquent ni aigreur, ni ressentiment ? Combien de malades qui languissent depuis plusieurs années, ou tourmentez de douleurs aiguës, ou affligez de maux habituels & secrets, sans être plaints de personne ; qui n'ont pas seulement leur douleur à supporter, mais souvent comme le saint homme Job, les reproches ou l'indifférence de leurs parens & de leurs amis ; & qui dans une soumission entiere aux ordres de Dieu, adorent ses rigoureux jugemens, tout prêts, non-seulement à lui sacrifier leur vie ; ce seroit peu, & il est facile alors ; mais à la traîner tant qu'il lui plaira dans une langueur plus fâcheuse que la mort ? Combien de pauvres honteux

jusques dans les conditions les plus rélevées, se voyent tous les jours à la veille de manquer du nécessaire, & en manquent effectivement quelquefois, sans autre ressource que leur résignation & leur patience? Combien de fervens Chrêtiens, sous les dehors d'une vie commune, & au milieu du grand monde, ont un commerce continuel avec Dieu, & lui font tous les jours mille sacrifices intérieurs de ce qu'ils ont de plus cher? ils adorent le Seigneur en esprit & en vérité, tout renfermez en eux-mêmes, & semblables à ces grands fleuves, qui par des routes secrétes coulent sous terre & se dérobent à nos yeux. Mais aussi comme ces fleuves après s'être perdus pour quelque tems, reprennent leur premier cours, & recommencent à paroître avec plus de majesté: ainsi ces ames cachées, qui ne sont connuës que de Dieu sortiront enfin de l'obscurité, & paroîtront au grand jour dans toute la gloire qui leur est dûë.

Le Pere céleste, qui lit dans le cœur de ses fidéles serviteurs, leur

rendra avec usure tout l'honneur qu'ils ont méprisé pour lui. Pendant qu'ils vivoient sur la terre, ils étoient sans nom; le Monde ne parle avec admiration que de ce qu'il estime, de la noblesse, de l'esprit, de la beauté, de la valeur : la gloire étoit prodiguée à toutes ces qualitez frivoles, qui ne dépendent pas de nous, & qui ne la méritent pas. Le juste dans le silence pratiquoit les vertus les plus éminentes, & il étoit oublié; il n'étoit fait mention de lui nulle part; il étoit le seul qui fût digne d'éloge, & il étoit le seul à qui l'on n'en donnoit pas : il gardoit son secret entre Dieu & lui; *Secretum meum mihi.* Mais *Is. c. 4.* la scêne changera bien au Jugement dernier. Car ce Juge équitable effacera jusqu'au souvenir de ces qualitez que le monde admire, & fera connoître à l'Univers ces vertus obscures, pour lesquelles le monde n'a que du mépris.

Alors ces grands hommes qui ont fait tant de bruit sur la terre, ces personnes si distinguées par leur naissance & par leur fortune, se trouve-

ront dans un état bien différent de celui où ils ont été : leur mémoire, dit l'Ecriture, se dissipera & s'évanoüira tout-à-coup : *Periit memoria eorum.* C'est alors qu'il sera plus glorieux à l'homme d'avoir servi Dieu dans la retraite, que d'avoir paru avec éclat dans le monde. C'est alors qu'une bonne œuvre faite en cachette effacera ces actions même de piété, qui ont eû les hommes pour témoins. Vos amis, Seigneur, sont trop bien payez; *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* Ils ont méprisé une fausse gloire qui n'a rien de solide ; vous leur rendez une gloire solide, qui n'a rien de faux.

Psal. 9

Ps. 138.

Vous le sçavez, MESSIEURS, quel usage on fait des loüanges dans le Monde : ceux qui les donnent se trompent si souvent dans le jugement qu'ils font de nous sur des apparences, sur des bruits incertains, sur la foi d'autrui, sur leurs propres lumieres & sur leurs caprices. Combien de fois a-t'on été loüé sur des qualitez qu'on n'avoit pas ? Quelle part n'ont point dans les éloges, la coutume, la flatterie, l'interêt, la crain-

te, & quelquefois la malignité ? Ce ſera au ſeul Jugement de Dieu que les hommes ne ſeront point trompez dans l'idée qu'ils auront de vous, & qu'ils ne pourront vous tromper : éclairé d'une lumiere céleſte, l'homme juſte lira dans tous les cœurs ; il y verra l'image de ſes vertus vivement gravée ; il lui ſera permis enfin de joüir de ſa gloire ; ce ne ſera plus déſormais un fruit défendu pour lui.

Si les vertus cachées ont beſoin de témoins, qui les faſſent connoître ; les vertus éclatantes ont beſoin d'un protecteur, qui prenne leur défenſe en main. La malignité des méchans eſt telle, qu'ils ne ſçauroient ſouffrir le bien dans autrui : ils ſentent malgré eux qu'ils ne peuvent manquer d'eſtime pour la vertu reconnuë ; la vraye piété force les plus libertins à la reſpecter. Que font-ils ? ils prennent le parti de la conteſter. Le zéle, quelque épuré qu'il ſoit, eſt inquiétude, vanité, envie de dominer, de ſe diſtinguer, de faire du bruit dans le Monde : tout ce que font les

Grands pour la Religion est politique, interêt, hypocrisie, dissimulation, foiblesse d'esprit : la retraite d'une personne qui embrasse le parti de la piété, est l'effet du dégoût, de la beauté qui passe, du Monde qui l'abandonne, de l'infidélité, du caprice, d'un tour d'imagination : la fermeté des personnes constituées en dignité est une dureté de naturel, une affectation de sainteté pour aller à ses fins, une singularité de gens qui veulent se mettre sur le pied d'hommes extraordinaires. Ainsi par le soin que prennent ici les méchans d'empoisonner toutes les vertus, ils ont trouvé l'art de se défendre de l'estime & du respect qu'elles leur inspirent malgré eux. Et c'est ici que je trouve beaucoup à contredire cette probité prétenduë de nos mondains, qui trouveroient étrange qu'on leur disputât leur naissance, leurs biens, leur esprit, leurs belles actions; & qui ne croyent pas qu'il soit indigne d'un honnête homme, de calomnier la piété des justes, lesquels ne se réservent point d'autre bien que celui-là.

Ah ! MESSIEURS, souffrez que Dieu soit servi, si vous ne voulez pas le servir vous-mêmes.

Mais consolez-vous, Ames justes ; votre jour viendra. Le Seigneur a les yeux attachez sur vous : il n'est pas tems encore de faire connoître aux hommes ce que vous êtes devant lui ; il aura soin de vous justifier lui-même à la face du Monde entier : sa justice qui semble endormie se réveillera tout-à-coup, & confondra vos ennemis. Et comme autrefois les Israëlites étant poursuivis par les Egyptiens, qui les avoient si longtems tenus sous un cruel esclavage, Moyse fit arrêter son Armée sur les bords de la mer, & alors élevant la voix : demeurez, dit-il, & soyez aujourd'hui témoins des merveilles que Dieu va faire en votre faveur ; *Sta-* *Exod. c. 14.* *te & videte magnalia Domini, quæ facturus est hodiè.* Je ne demande point, continua ce sage Conducteur, que les armes à la main vous remportiez une victoire sanglante sur vos ennemis ? il n'est pas nécessaire de lever les bras pour les vaincre : mais

ſe ſoutenir ſi long-tems & ſi univerſellement ? *State & videte.*

Ah ! Chrêtiens, quelle gloire que d'avoir un Dieu pour défenſeur ! Dès qu'il aura parlé pour vous, qui poura vous refuſer l'honneur qu'il vous rend
1. Cor. c. 4. lui-même ? *Tunc laus erit unicuique à Deo.* Ainſi voyons-nous dans le Monde, ſi quelque malheureux opprimé par la cabale de ſes ennemis, eſt noirci de calomnies, & qu'il échappe de la bouche du Prince un mot qui lui ſoit favorable, il n'en faut pas davantage pour ramener tous les eſprits, & les tourner de ſon côté : ceux qui lui étoient les plus contraires, ſont les premiers à revenir. Tel ſera le bonheur du juſte, quand Dieu aura prononcé en ſa faveur : les plus libertins ſe rendront ; la malignité la plus envenimée ſe taira; l'envie ſera étouffée, & l'admiration, dit le Sage,
Sap. c. 5. prendra ſa place : *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.* Ils avouëront que c'étoit un effet de leur foibleſſe, de ne pouvoir ſe figurer l'idée d'une vertu ſi parfaite : ils ſeront ſurpris de voir des gens qu'ils croyoient avoir

perdus de réputation, braver le mensonge & la calomnie, paroître aux yeux du Monde avec toute la gloire qu'ils ont méritée : *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.* Gloire que personne ne poura désormais leur ravir ; gloire dont ils ne pouront plus déchoir pas leur faute; gloire, non pas auprès d'un petit nombre de personne, mais universelle ; gloire, non pas frivole & passagere, mais solide & éternelle : *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.*

Voilà, Chrêtiens, une ambition digne de vous. Votre Religion ne vous défend pas d'aimer la gloire, mais elle vous propose une gloire qui mérite vos soins. *Quomodò vos potestis credere?* disoit le Fils de Dieu, *qui gloriam ab invicem accipitis ; & gloriam, quæ à solo Deo est, non quæritis?* Comment pouvez-vous croire à l'Evangile, & vivre si jaloux de la gloire qui vient des hommes, & si peu soigneux de vous procurer celle qui vient de Dieu? La premiere est si frivole, & cependant si recherchée: quelle ardeur de plaire aux maîtres de la

Joan. c. 5.

terre. Ah ! du moins, MESSIEURS, je voudrois qu'on eût une égale ardeur pour plaire à Dieu. Nos braves prodiguent leur ſang & leur vie pour mériter la faveur du Prince ; & néanmoins combien d'actions perduës, qui ne viennent pas à ſa connoiſſance ? Combien de ſoins qui ne paroiſſent pas ? Vous le ſçavez, MESSIEURS, que de mers paſſées, que de périls courus, que de fatigues eſſuyées, que de dépenſes exceſſives, que de complaiſances pour des Maîtres qui n'en ſçavent rien, à qui la bien-ſéance même vous empêche de le faire remarquer, ou qu'on n'en peut perſuader ? Votre Dieu, Chrêtiens, n'oublie rien de ce que vous faites pour lui ; un mouvement du cœur, un ſimple déſir, une aſpiration perce les Cieux, & va juſqu'à lui : ce qui eſt inconnu à tout l'Univers, il le ſçait : & ſouvent tout le Monde ſçait ce que vous avez fait pour un maître, qui eſt le ſeul qui l'ignore.

Mais d'ailleurs, combien de ſervices conteſtez par des gens qui empoiſonnent les choſes ; qui pour vous dé-

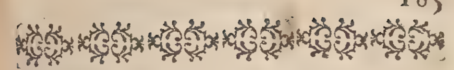
truire, donnent un mauvais tour à ce que vous faites? Les Grands, quelque éclairez qu'ils soient, ne peuvent pas penser à tout, & voir tout par eux-mêmes : souvent on leur enleve des serviteurs fidéles, qu'ils ne soutiennent pas, parce qu'ils ne sçavent que penser de leur conduite. Or Dieu ne peut être surpris : adorez-le en esprit & en vérité ; tout l'Univers déchaîné contre vous ne sçauroit vous faire perdre son estime. Donnez-lui seulement dans l'innocence de vos mœurs, de quoi confondre vos ennemis, & laissez-lui le soin de votre gloire : cherchez à le contenter, & vous n'avez besoin de personne que de vous-mêmes. Dites avec l'Apôtre saint Paul : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die.* Il m'importe fort peu de quelle maniere les hommes pensent de ma conduite, pourvû que j'aye mon Juge pour moi : c'est Dieu seul à qui j'ai à répondre. *Qui autem judicat me Dominus est.* Je ne suis, au vrai, que ce que je suis devant lui. Malheur à moi si j'aspire à d'autre gloire qu'à l'hon-

1. Cor. c. 4.

Ibid.

neur de lui plaire ; & si je suis assez lâche pour quitter la vertu , afin d'éviter la persécution du Monde. Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours , si vous voulez arriver au bonheur , qui sera le partage des élûs au Jugement dernier , & que je vous souhaite , &c.





AUTRE SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc ſedebit ſuper ſedem majeſtatis ſuæ, & congregabuntur ante eum omnes gentes.

Alors il s'aſſiera ſur ſon Thrône, & toutes les Nations s'aſſembleront devant lui. En ſaint Matth. ch. 25.

VOICI, MESSIEURS, une de ces grandes véritez où l'éloquence humaine perd, ce ſemble, toute ſa force; où l'art devient inutile, & qu'il ſuffit de propoſer ſimplement pour frapper, pour étonner, pour convertir les cœurs les plus endurcis. Auſſi je ne veux point me preſcrire

d'autre ordre dans ce Jugement formidable, que l'ordre de l'action-même : parcourons-la toute entiere. Nous en verrons d'abord tout le terrible appareil ; nous la considérerons après cela dans elle-même, avec toutes les circonstances qui la doivent accompagner ; enfin, je tâcherai de vous en bien représenter les suites : & cela en expliquant seulement le Texte de l'Ecriture. Appliquez-vous, Chrêtiens, à une matiere qui a autrefois effrayé jusqu'à des Payens ; qui seule a fait tant de Solitaires, tant de saints Religieux, & qui peut-être vous touchera malgré la foiblesse de mes expressions. Demandons les lumieres du saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

I. La premiere chose à quoi je fais réflexion, Messieurs, parmi le désordre & la confusion de toute la nature, c'est au bruit de cette trompette fatale qui retentira dans les quatre parties du monde, & qui réveillera les morts jusques dans le fond des sépulcres. *Surgite mortui*,

Levez-vous, Morts ; parole auſſi puiſſante que celle qui fit ſortir le monde du néant. L'Ange ne dit point, Princes, Rois, il n'y en aura plus ; les noms, les rangs, les dignitez, tout ſera confondu dans la pouſſiere du tombeau : *Mortui*, Morts. *In momento, in ictu oculi :* il faut du tems ſur la terre pour comparoître ; mais un moment ſuffira pour aſſembler l'Univers entier devant le Tribunal de Dieu. *Ad judicium* : ce n'eſt pas aſſez que l'ame ait été jugée, il faut encore que le corps reçoive, ou le fruit de ſes travaux, ou la peine de ſes plaiſirs. *Surgite mortui, & venite.*

1. Cor. c. 15.

En effet, MESSIEURS, eſt-il juſte que le corps, qui aura été l'inſtrument ou du ſalut, ou de la damnation de l'homme, de ſa ſoumiſſion ou de ſa révolte envers Dieu, ſoit ſans châtiment ou ſans récompenſe. Que les corps de tant de Martyrs briſez, déchirez, brûlez, deshonorez ; que ceux de tant de Solitaires macérez par des jeûnes, des veilles, de longues & rigoureuſes pénitences ; que ceux de tant de Vierges

ſanctifiez par ſa continence : eſt-il, dis-je, raiſonnable, qu'ayant eu leur part au mérite, ces corps n'en ayent point à la récompenſe ?

Dieu doit-il permettre, au contraire, que les corps des Réprouvez, ſoüillez tant de fois par des débauches honteuſes, après avoir ſervi d'amorces à la convoitiſe, demeurent ſans punition, & que l'ame qu'ils ont perduë ſoit ſeule la victime des vengeances du Seigneur ! Non, ſans doute ; & pour cela, dit l'Apôtre, nous reſſuſciterons tous, quoi que d'une maniere
1. Cor. différente : *Omnes quidem reſurgemus,*
6. 15. *ſed non omnes immutabimur.*

C'eſt alors que les Saints & les Réprouvez comprendront dans un ſens bien oppoſé la vérité de cette parole :
Ephеſ. *Nemo umquam carnem ſuam odio ha-*
c. 5. *buit* : perſonne ne hait ſa propre chair. Ceux-là après tant d'auſtéritez croiront encore n'en avoir pas aſſez fait : ils verront que cette haine implacable qu'ils avoient pour leur corps, étoit l'amour le plus ſolide qu'ils puſſent avoir pour eux-mêmes. Quelle conſolation de s'être refuſé les vaines

douceurs de la vie ; d'avoir vaincu le plaisir & mortifié les sens ; d'avoir pratiqué l'abnégation chrêtienne! Que ces corps atténuez ici-bas par la pénitence, auront d'éclat & de beauté ! Que ces corps qui font sur la terre tant de peines aux ames saintes, seront souples, agiles, soumis ! Venez, dira l'ame, ô dépoüille fragile de ma mortalité : vous avez contribué à ma gloire ; il est temps que vous ayiez la vôtre : voilà ce que je vous destinois, lorsque je vous étois si cruelle. Je vous disois bien : *Quod ego facio tu nescis modò ; scies autem posteà.* Vous ne sçaviez pas à quoi étoit bon ce jeûne, cette pénitence, cette maladie ; vous le sçaurez aujourd'hui, & vous me pardonnerez aisément tout le mal que je vous ai fait. *Joan c. 13.*

Mais quel sera vôtre désespoir, pécheurs qui m'entendez ? Quand on veut vous guérir du trop grand soin que vous avez de votre corps, & qu'on vous dit qu'il doit être la pâture des vers ; cela vous touche peu, parce que vous sçavez qu'il sera alors

ſans vie & ſans ſentiment. Mais au jour terrible des vengeances du Seigneur, il faudra que votre ame rentre dans ce corps hideux, défiguré, réſervé à des flammes éternelles. *Veni & vide* : Venez, vous dira Dieu, voyez, reconnoiſſez-le ce corps que vous avez idolâtré, dont vous avez fait votre Dieu, que vous avez tant aimé, que vous eûtes tant de peine à quitter à la mort, avec qui vous euſſiez voulu avoir une liaiſon éternelle ; vous l'aurez, mais pour votre tourment. Voilà le maître que vous avez choiſi à mon préjudice, dont vous avez ſuivi malgré moi les appetits terreſtres & ſenſuels. *Veni & vide*, voyez, étiez-vous née pour obéïr à ce cadavre ?

Ah ! c'eſt alors que l'ame criminelle ſouhaitera mille fois de voir anéantir cette chair de péché qui a pû plaire à d'autres qu'à Dieu. Mais ſi le corps pouvoit s'expliquer à ſon tour, quels reproches feroit-il à l'ame ? Falloit-il le livrer à ſes brutales paſſions ? Falloit-il tant le contraindre pour la vanité, pour le monde ? Que

de peines, de jeûnes, de veilles, de modes, de voyages, de fatigues! Que ne lui en faisoit-elle faire autant pour Dieu, ou que n'a-t'il été le corps d'un pauvre, & d'un malheureux! Le triste combat, Chrêtiens! quelle horreur!

ALORS on verra paroître l'étendart du Fils de l'Homme; & lui-même viendra avec tout l'éclat de sa majesté : *Tunc parebit signum Filii Hominis.* Le premier avénement de Jesus-Christ sur la terre a été obscur : ce Dieu-Homme a paru sans gloire, sans biens, sans pouvoir, sa Croix a été considérée par les Gentils comme une folie; les Mondains en sont scandalisez tous les jours aussi-bien que les Juifs; elle est méprisée jusques dans le centre de l'Eglise; ceux-là mêmes qui vivent du Crucifix le deshonorent; le juste en gémit; le pécheur s'en prévaut : où est Dieu, dit-il, qui laisse aller ainsi le Monde? *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?*

II.
Matth. c. 24.
Psal. 41.

Luc c. 21. Juſtes, conſolez-vous; regardez; levez la tête, *Reſpicite & levate capita veſtra.* Vous le verrez ce Dieu ſi indignement traité par les hommes, jettant par tout la terreur, porté ſur un nuage au milieu des éclairs, le viſage plein d'une auguſte majeſté, traînant à ſa ſuite un million d'Anges; plus brillant que le ſoleil, plus lumineux qu'il ne parut ſur le Thabor, plus foudroyant qu'il ne parut à Moïſe ſur la montagne, plus terrible que ne fut l'Ange exterminateur à l'armée de Sennacherib. C'eſt à la vûë de ce Thrône, dont parle ſaint Jean, que le ciel & la terre fuïront, s'évanoüiront; *Fugit terra & cœlum.* Les montagnes, les collines, les cédres du Liban courberont leurs têtes orgueilleuſes, c'eſt-à-dire, que toute grandeur périra, ſe taira, s'anéantira devant la majeſté de Dieu! tous les titres de diſtinction s'en iront en fumée : *Exaltabitur autem Dominus ſolus in die illâ :* Dieu ſeul dans la déroute & la confuſion générale de l'Univers ſera grand.

Apoc. c. 20.

Iſa. c. 2.

Quels ſeront vos ſentimens, ſerviteurs

teurs de la Croix, lorſque vous la verrez ſuſpenduë dans les airs, & toute rayonnante de lumiere ? Nous ſçavions bien, direz-vous, qu'enfin le jour du Seigneur viendroit, & qu'il reprendroit le ſoin de ſa gloire. Il nous l'avoit bien dit, que nous ſerions mépriſez, obſcurs, & malheureux ſur la terre ; que nous y ſerions maltraitez & perſécutez comme lui ; que l'Evangile auroit peu de vrais diſciples ? que le Monde enfin prévaudroit : mais que notre triſteſſe ſeroit changée en une joye pure, & durable ; *Triſtitia veſtra vertetur in gaudium.* Ayez confiance, ames fidéles, & perſévérez : la parole de Dieu n'a jamais manqué : le jour du Seigneur viendra pour vous, il vous l'a promis, il s'y eſt ſolemnellement engagé ; *Videbitis eum.* Vous marchez préſentement la tête baiſſée, courbée ſous la pénitence, humiliée ſous le poids de l'affliction, ſous le joug de la Loy ; alors vous la leverez, *Levate capita* : vous ceſſerez de craindre, lorſque tout l'Univers ſera conſterné ; ce ſpecta-

Joan. c. 16.

Luc. c. 21.

cle d'horreur, sera pour vous un spectacle agréable. Au lieu que le pécheur qui marche maintenant avec tant de faste, cet homme orgüeilleux, fier, plein de lui-même, rampera
Isa. c. 2. comme un ver de terre : *Incurvabitur sublimitas hominum, & humiliabitur altitudo virorum.*

Qui peut dire, Athée, impie, libertin, mondain, de quelle frayeur vous serez saisi, lorsque ce Dieu que vous avez méprisé dans la débauche, dans le plaisir, dans la fortune, vous paroîtra si grand & si terrible ? Vous vouliez qu'il vous vint rendre compte de sa conduite ; le voilà ; soûtenez, si vous le poüvez, la terreur de ses regards. Vous le vouliez glorieux, immortel, impassible ; ses foiblesses vous scandalisoient : approchez du Trône de sa gloire. Balthasar trembla pour une main qui traçoit sa destinée sur un mur ; que sera-ce de vous à la présence de ce Juge redoutable ?

III. *Exibunt Angeli, & separabunt ma-*
Matth. c. 13. *los de medio Justorum.* Le mélange des bons & des méchans sur la terre,

eſt de l'ordre de la Providence : parmi douze Apôtres il ſe trouva un traître. Ces deux Citez, dont parle ſaint Auguſtin, des Elûs & des Réprouvez, s'élevent inſenſiblement ; les gens de bien gémiſſent de la violence des méchans, & les méchans profitent de la modération, de la charité, de la libéralité des gens de bien. *Sinite utraque creſcere uſque ad meſſem.* Dieu veut qu'on laiſſe croître le bon grain & l'ivraye juſqu'à la moiſſon. Mais le voici ce tems où l'or fin ſera épuré des autres métaux, où le bon grain ſera ſéparé d'avec la paille ; où les brebis ſeront diſtinguées des boucs. Dans cette horrible confuſion, les Anges ſe faiſant un paſſage au travers de tous les Peuples aſſemblez, placeront les Elûs à la droite, & les Réprouvez à la gauche. Séparation fatale, qui ſera le fondement de toutes les autres ſéparations.

Matth. c. 13.

Ce ne ſont pas ici des diſtinctions de naiſſance, de rang, d'emploi, de Charge, de faveur, que les hommes ont imaginées pour flatter par-

là leur orguëil durant leur vie ; diſtinctions ſouvent injuſtes ; toujours frivoles, & jamais durables. Celle-ci eſt une diſtinction du vrai mérite, au jugement le plus sûr & le plus éclairé dans l'affaire la plus importante, & pour toute une éternité. L'intrigue, la cabale, les amis n'y pouront rien. Le pécheur ſe préſentera pour avoir entrée dans le parti des Elûs ; les Anges le rejetteront impitoyablement : il redoublera ſes inſtances, on ſera ſourd à ſes prieres : on verra le mari d'un côté, & la femme de l'autre, faire entre eux un divorce éternel ; le fils ſéparé d'avec
Matth. 9. 24. le pere, la fille d'avec la mere. *Duo erunt in agro, unus aſſumetur, & alter relinquetur.*

Ah ! Chrêtiens, qu'il ſera doux alors d'être diſtingué de la foule ! On eſt ſi touché de la diſtinction qui ſe fait de nous dans la confuſion d'une aſſemblée, dans une cérémonie publique, à l'entrée d'un Grand, dans une fête, à un bal, à une repréſentation : on ſe fait un honneur de trouver quelqu'un qui nous dé-

mêle, qui nous diſtingue du commun. Ce ſera au Jugement dernier, ou jamais, que ce plaiſir piquant ſe fera ſentir. Craindra-t'on alors de paroître homme de bien ? Rougira-t'on de l'Evangile ? Evitera-t'on de faire une profeſſion ouverte d'être Chrêtien ? Que ne feroit-on pas plûtôt pour paſſer au parti de la vertu ? Quelle douleur pour ceux qui l'auront quitté ! quels efforts pour être admis au petit nombre des Elûs ! Efforts inutiles. *Peccator videbit, & iraſcetur ; dentibus ſuis fremet & tabeſcet* : le Pécheur vain & ſuperbe verra des gens qu'il traitoit de miſérables, d'eſprits foibles, paſſer devant lui : l'homme d'Egliſe verra des laïques, & des gens de mauvaiſe vie, qui pour avoir fait pénitence, ſéront placez aux premiers rangs ; *Publicani & meretrices præcedent vos.* Les Chrêtiens verront l'héritage que Dieu leur deſtinoit, occupé par des étrangers & des barbares : des femmes du grand monde verront des filles de rien élevées au-deſſus de leurs têtes. *Videntes turbabuntur* : à ce ſpectacle

Pſ. 111.

Matth. c. 21.

Sap. c. 5.

ils demeureront confus, troublez, déconcertez; ils se reprocheront mille fois à eux-mêmes leur folie : *Nos*
Ibid. *insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, & finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter Filios Dei, & inter Sanctos sors illorum est.*

IV. Il est dans le Monde une autre confusion, & un autre mélange de bons & de méchans, que la malice des hommes a introduit par deux voyes; par l'hypocrisie, qui fait qu'un Pécheur passe pour homme de bien; & par la calomnie, qui fait que l'innocent passe pour coupable. Il est de la justice que chacun soit connu pour ce qu'il est : c'est ce qui se fera au Jugement universel, par la manifestation des consciences. *Il-*
2. Cor. *luminabit abscondita tenebrarum, &*
c. 4. *manifestabit consilia cordium :* ce sera-là que se départira la véritable gloire aux ames fidéles : mais ce sera-là aussi que le Pécheur se verra couvert d'infamie; & pour lui faire sentir quelle sera sa honte, allons par degrez.

1. *Nihil eſt opertum quod non revelabitur, & occultum quod non ſcietur.* Matth. c. 10. Actions, intentions, penſées, déſirs les plus cachez, tout ſera mis dans un jour ſi clair, que rien n'échappera aux yeux de l'Univers. Oüi les yeux d'un Monde entier ſeront attachez ſur vous. Nous nous cachons, & nous tâchons de dérober aux hommes les traces de notre conduite; on la découvrira, on nous pénétrera. Certes il n'y a point d'homme qui ne rougît, ſi on liſoit dans ſon cœur toutes les penſées bizarres qui lui viennent dans le cours d'une paſſion de vengeance, d'ambition, de colére; tous les retours ſur ſoi, ſur ſon mérite, ſur ſes ſervices paſſez, ſur ſes qualitez naturelles; les comparaiſons ſecretes qu'on fait de ſoi-même avec ceux que l'on nous préfére; le mépris que l'on conçoit pour ceux qui font ces préférences; les deſſeins, les intrigues que l'on forme pour ſe venger; les lâchetez que l'on trame, les ſupplications, les recherches, les ſentimens tout oppoſez qui ſe ſuccédent, & qui roulent les uns ſur les

Isa. c. 57. autres comme les flots de la mer : *Cor impii quasi mare fervens* : & voilà le ſpectacle qui ſera expoſé à la face du ciel & de la terre. Jugeons de cette honte par celle d'une perſonne bien née qu'on méne au ſupplice, & à qui on lit la ſentence à la vûë de toute une Ville : il y en a qui ſont morts dans la ſeule crainte de ſubir une telle infa-

Luc. c. 23. mie ; *Tunc dicent montibus ; Cadite ſuper nos ; & collibus : Operite nos.*

2. Il eſt des libertins qui ne rou-

Jérém. c. 3. giſſent plus de rien : *Frons meretricis facta eſt tibi* : ils font même gloire

Isa. c. 3. de leurs déſordres ; *Peccatum ſuum quaſi Sodoma prædicaverunt.* Or Dieu rendra au vice la honte qui lui eſt naturelle, & le caractére d'infamie qui lui eſt attaché. Il ramenera l'eſprit de tous les hommes à la juſte idée

Bern. qu'il en faut avoir. *Eſt & turpium pœna Deus*, dit ſaint Bernard, *quia lux eſt* ; Dieu inveſtira le Pécheur d'une lumiere vive, qui fera ſon ſupplice : lumiere qui non-ſeulement découvrira l'action, mais la honte de l'action. C'eſt ce qu'on éprouve quelquefois dès cette vie, quand on regarde le

péché par les lumieres de la Foi ; les plus mondains rougiſſent au Tribunal de la Pénitence, des fautes dont ils ſe glorifient ailleurs : *Eſt & turpium pœna Deus, quia lux eſt :* le voile ſera levé, le vice ne ſera plus coloré par ces termes ſpécieux de galanterie, d'amourettes ; la friponnerie ne paſſera plus pour adreſſe, la fourberie pour politique : *lux eſt*, au premier rayon de la lumiere de Dieu, le crime paroîtra dans toute ſa difformité.

3. Honte par comparaiſon, 1. avec les Infidéles : *Surgent viri Ninivitæ in judicio.* On y verra plus de probité, de bonne foi dans le commerce, plus de fidélité dans le mariage, plus de zéle pour la Religion. 2. Avec ceux d'une profeſſion différente ; un bon Laïque ſera comparé avec un mauvais Eccléſiaſtique ; un ſéculier homme de bien, avec un méchant Religieux. Ce ſera quelque choſe d'inſoûtenable que cette honte : car voyez ſeulement combien les gens de ce caractére ſont confus, quand ils ſont ſurpris même par une ſeule perſonne *Luc. c. 11.*

dans quelque action, qui est hors de leur état; comme ils en rougissent, comme ils la déguisent, comme ils tâchent de l'excuser? Que sera-ce à la vûë de tout l'Univers?

V. Ce que j'ai dit jusqu'à présent, MESSIEURS, n'est qu'un appareil, & si cet appareil est capable de nous toucher, quelle impression doit faire sur nous la sentence décisive que le
Apoc. 5 19. Juge prononcera? *Gladius ex utrâque parte acutus*; c'est un glaive perçant les Elûs d'une joye vive & piquante, & les damnez d'une douleur désespérante. Car tout l'Univers étant dans un profond silence, & dans l'attente de sa destinée, le Fils de Dieu avec un visage plein de douceur & de majesté, se tour-
Matth, c. 25. nant à la droite, dira aux Elûs: *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.*

Venite, venez: invitation douce. Ce n'est plus comme autrefois à la Croix, que je vous appelle; ce n'est plus à l'abnégation de vous-mêmes, ni à

la pénitence : c'est à goûter avec moi des plaisirs que l'esprit humain ne comprend pas, & qui doivent remplir la vaste étenduë de votre cœur. *Venite*; venez voir si le ciel vaut toutes les peines que vous avez prises pour moi, & si je vous ai trompez.

Benedicti Patris mei. Ennemis du monde, haïs, méprisez, obscurs, maltraitez; mais bien-aimez de mon Pere, source de toute bénédiction & de tout bonheur.

Possidete. Ce ne sont pas ici des plaisirs passagers, comme le Monde en donne à ceux qui le servent; son regne est passé, sa grandeur est évanoüie, ses idoles sont réduites en cendres : c'étoient les ouvrages du tems. Venez posséder l'éternité; ce sera pour vous un domaine inaliénable : *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis.* *Joan. c. 16*

Paratum vobis regnum. Oüi, vous posséderez un Royaume préparé, destiné pour vous : le Monde n'étoit qu'un lieu de passage, & si vous y avez souffert, voilà l'héritage qui vous attendoit. *Euge serve bone, in-* *Matth. c. 25.* *Ibid.*

tra in gaudinm Domini tui. Ah! Seigneur, qu'avons-nous fait qui mérite
Ibid. la possession d'un Dieu? *Esurivi, & dedisti mihi manducare* : j'ai eû faim, & vous m'avez donné à manger : si la récompense paroît au-dessus de vos mérites, souvenez-vous que je récompense en Dieu.

Après quoi se tournant à la gauche, avec un visage allumé de colére & d'indignation, il lancera ce coup de foudre, il enfoncera ce glaive à deux tranchans, il fulminera cet anathême éternel, que nul homme ne peut prononcer sans en altérer la force :
Ibid *Discedite à me maledicti in ignem æternum.*

Discedite, retirez-vous. Vous avez fait consister votre bonheur à vous éloigner de moi : cent fois j'ai voulu m'approcher de vous, & toujours j'ai été méprisé, rebuté. *Discedite.* Mondains, cherchez ces idoles à qui vous avez tout sacrifié, ces divinitez dont vous avez tout attendu, vous ne serez plus mon Peuple, & je ne serai plus votre Dieu; *Discedite.* Mais, Seigneur, quelle cruelle

ſéparation , au moment que nous commençons à vous connoître. Après avoir vainement cherché dans les biens de la terre cette ſatisfaction pleine & entiere, ce bonheur achevé qu'on ne peut trouver que dans vous, ſur le point d'en joüir, vous nous condamnez à le perdre. Faites donc, Seigneur, que vous nous ſoyiez auſſi indifférent que vous nous l'avez été dans le monde ; rendez-nous cette inſenſibilité que nous avions pour vous ; étouffez cette inclination, cette vivacité, cette rapidité qui nous entraîne vers vous.

Diſcedite maledicti. Bénis du Monde, mais maudis de mon Pere, encore une fois retirez-vous. Mais quel ſera notre azyle ? où aller, Seigneur, après cet arrêt ?

In ignem : au feu, ſenſuel, voluptueux, amateur de votre corps, ennemi de la Croix : traînez-y ce cadavre dont vous avez fait votre Dieu. Ah ! Seigneur, vous qui connoiſſez ſeul ce que vous valez, comptez-vous pour ſi peu la perte d'un Dieu, qu'elle ne ſuffiſe pas pour nous

rendre malheureux ? N'êtes-vous pas content de tant d'années qu'il y a que nous brûlons sans relâche ? Ne nous laissez-vous rien espérer ?

Æternum. Eternellement, point de bornes, point de fin, point d'espérance. Où est donc, grand Dieu, votre bonté ? Vous l'avez épuisée : les Justes en étoient indignez ; plusieurs même ont quitté mes voyes, parce que j'étois trop lent à vous punir : moi-même lassé de vos mépris, j'ai eu cent fois le bras levé pour vous perdre. Cependant un reste de bonté parloit encore pour vous ; le Sang que j'ai versé, les prieres de l'Eglise, les soupirs des Justes, l'espérance d'une conversion toujours reculée, ont arrêté mes vengeances ;
Is. c. 42. je me suis tû, *silui* ; je n'ai point éclaté, *tacui* ; j'ai souffert que vous ajoûtassiez crime sur crime, *patiens fui* ; après une jeunesse débordée, j'ai souffert l'avarice & l'ambition d'un âge plus avancé : je vous ai conservé dans une vieillesse encore plus criminelle par votre endurcissement ; vous avez comblé la mesure ;

ſicut parturiens loquar ; ma gloire y eſt *Ibid.*
intereſſée : il faut que l'Univers apprenne aujourd'hui qu'il y a un Dieu vengeur : vous avez eu votre tems ; voici mon jour. *Diſcedite.* *Matth. c. 25.*

Du moins, Seigneur, dans vos plus ſevéres vengeances, vous avez laiſſé toujours échapper quelque trait de miſéricorde : *Cùm iratus fueris miſéricordiam facies.* *Tob. c. 3.* Le tems de ma miſéricorde eſt expiré ; il y a déſormais un cahos éternel & inſurmontable entre moi & vous ; ma juſtice demande aujourd'hui ſes droits. Ils ſont inaliénables, & c'eſt maintenant qu'elle les reprend : ma bonté éclatera en d'autres lieux ; ceux qui l'ont honorée en reſſentiront les effets ; mais ceux qui l'ont outragée paſſeront pour jamais entre les mains d'une juſtice inflexible : c'eſt à elle à me venger pleinement de vous ; un châtiment qui a des bornes peut ſatisfaire une créature bornée ; c'eſt punir en homme & non pas en Dieu : qu'on connoiſſe toute l'énormité de l'offenſe par la rigueur & l'éternité du ſupplice : *Diſperdam Ephraïm quoniam Deus ego, & non homo.* *Oſée. c. 11.*

Et si vous voulez, Ames perfides, que je trouve dans vous-mêmes de quoi justifier ma conduite, répondez à celui qui connoît toute la malice de votre cœur. Si je vous avois laissé éternellement sur la terre, ne m'auriez-vous pas éternellement offensé? si la durée de votre révolte n'est pas éternelle, à qui en suis-je redevable! Est-ce à la bonté de votre cœur, infidéle, endurci, corrompu? Or apprenez aujourd'hui que ce que vous n'avez pû contre moi, je le puis contre vous. Ce n'étoient pas là mes premieres vûës, & ce que j'ai fait pour vous sauver le montre bien à l'Univers: mais vous avez rendu inutiles toutes mes peines. *Discedite*, retirez-vous: prononcer plus long-tems la Sentence, c'est dérober du tems au supplice.

Matth. c. 25.

Ce sera alors que ces malheureuses victimes ne trouvant plus d'autre ressource, souhaiteront mille fois d'être anéanties, mais en vain: il faudra toujours subsister, & que l'arrêt s'exécute. Un tourbillon de flammes les enveloppera, & la terre s'ouvrant sous

leurs pieds, ils ſeront précipitez dans l'abîme par la chûte la plus funeſte & la plus terrible : *Ibunt hi in ſupplicium æternum :* tandis que les Juſtes au milieu des chants de joye, & des acclamations, iront prendre poſſeſſion d'un Royaume éternel : *Juſti autem in vitam æternam.* *Ibid.* *Ibid.*

Avez-vous bien compris, MESSIEURS, l'importance de ces véritez : *Intellexiſti hæc omnia ?* Combien de gens ont quitté le ſiécle, ont fait pénitence dans la penſée de ce Jugement formidable ? Malheur à vous, ſi ce qu'il y a de plus touchant de l'Evangile demeure ici ſans effet. Sont-ce des fables que tout ce que je vous ai propoſé ? Il faut renoncer à la Foi, ou le croire : mais le croire & vivre toujours comme vous vivez, cela ſe peut-il ? Quel charme ! quel enchantement ! Vous ſerez jugez ſur ce que vous venez d'entendre : vous allez vous diſſiper, vous remplir l'eſprit de mille affaires mondaines : mais il en faut toujours revenir là : *Surgite mortui :* Levez-vous morts. Dites-vous cela, MESSIEURS, dans le ſecret *Matth. c. 13.*

du cœur, au milieu du monde; rien n'eſt plus capable de vous faire embraſſer le parti de la vertu; de vous y maintenir, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de vous donner la récompenſe éternelle, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON
SUR LA CRAINTE DES JUGEMENS DE DIEU.

Erunt ſigna in Sole, & Lunâ, & Stellis; & in Terris preſſura gentium præ confuſione ſonitûs maris & fluctuum.

Il y aura des ſignes dans le Soleil, dans la Lune, & dans les Etoiles : & ſur la Terre, les Nations ſeront dans l'abattement & dans la conſternation, au bruit effroyable que feront les flots de la Mer. En ſaint Luc, chap. 21.

HEUREUX, mes chers Auditeurs, ceux qui vivront dans ces tems de tribulation, où la colere de Dieu ſe manifeſtera par des ſignes ſi terribles, & réveillera dans

les pécheurs la crainte des Jugemens du Seigneur. Si nous avions ces spectacles redoutables à vous mettre devant les yeux, le Soleil éclipsé, la Lune teinte de sang, les Etoiles détachées du Ciel, la Terre ébranlée jusques dans les fondemens, la Mer en fureur & hors de ses bornes, les Elémens confondus, & toute la Nature déconcertée; peut-être pourrions-nous alors exciter dans vos ames une crainte salutaire, qui vous mettroit en état de prévenir le jour terrible des vengeances de la Justice Divine : ce jour amer, ce jour funeste, ce jour plein de colere & d'indignation. Dans ces heureux tems où la foi des fidéles les rendoit dociles à la parole de Dieu, où la simple exposition de l'Evangile sur le Jugement, faisoit trembler le pécheur, peuploit les déserts de Solitaires, & donnoit à l'Eglise des Vierges, des Martyrs & des Confesseurs, je n'aurois eu garde de former un tel souhait. Je sçai que le
Amos 5. 18. Prophête Amos m'avertit de ne point désirer le jour du Seigneur : *Va de-*

ſiderantibus diem Domini. Je ſçai que la ſeule attente des maux qui doivent arriver au Monde, fera ſécher les hommes de frayeur : *Areſcentibus hominibus præ timore.* Mais encore une fois, que puis-je ſouhaiter de plus ſalutaire à un ſiécle auſſi dur & auſſi inſenſible que le nôtre ? Ceux qui nous ſuivront frappez de ces ſpectacles d'horreur, épouvantez par des préſages ſi affreux, auront du moins l'avantage de rentrer dans eux-mêmes ; ils leveront les mains au Ciel ; ils gémiront devant Dieu ; ils penſeront à implorer ſa miſéricorde ; ils ſe convertiront, & ſe diſpoſeront par leur Pénitence à ſoutenir tout le poids de ſa colere ; tandis que réſervez à ce même jour, qui eſt pour nous auſſi-bien que pour eux, nous n'avons rien qui nous allarme ; & nous vivons dans une inſenſibilité, qui déſole ceux à qui il reſte encore un peu de zéle pour la maiſon du Seigneur.

Luc 2. 21.

Oüi, Chrêtiens, je ne vois rien de plus déplorable dans l'Egliſe que l'endurciſſement de pluſieurs des ſi-

déles ; qui ont perdu la crainte des Jugemens de Dieu. Comme c'est ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour les convertir ; que Felix, tout Payen qu'il étoit fut effrayé d'entendre saint Paul prêcher cette vérité
Act. c. 24. redoutable : *Disputante autem illo de justitiâ & castitate, de judicio futuro, tremefactus Felix* : l'Eglise la met dans la bouche des Prédicateurs, pour vous disposer à la venuë de Jesus-Christ. Mais hélas ! il ne leur reste souvent que la triste consolation d'avoir justifié la Divine Providence, en vous annonçant les véritez les plus terribles de l'Evangile ; & la douleur de contribuer à votre damnation, par ce qu'il y a de plus salutaire & de plus capable de vous toucher.

Tâchons donc, MESSIEURS, de réveiller en vous cette crainte des jugemens éternels, qui a fait tant de Saints, & qui soutient encore aujourd'hui tant de serviteurs de Dieu dans l'exercice de la Pénitence. Si je vois avec regret que les véritez les plus fortes ne fassent pas d'impression sur vous, vous aurez sujet encore

plus que moi de déplorer ce malheureux effet de votre insensibilité. Nous devons contribuer tous ensemble à rendre à ces grandes véritez toute la force qu'elles ont eû sur l'esprit des premiers Chrêtiens. Et c'est à quoi je veux travailler dans ce discours : non pas en vous faisant une peinture formidable du Jugement dernier : mais mon dessein est de chercher avec vous les raisons qui ont pû affoiblir en nous la crainte des jugemens de Dieu. J'en remarque cinq principales, que j'entreprens de combattre ici par ordre. Permettez-moi, mes chers Auditeurs, de n'observer point aujourd'hui d'autre méthode : peut-être celle-ci me donnera lieu de vous entretenir d'une maniere plus utile & plus propre à vous édifier. Démandons auparavant les lumieres au saint Esprit, &c. *Ave.*

La premiere cause qui se présente à moi lorsque j'examine les raisons qui ont affoibli en nous la crainte des jugemens de Dieu, c'est l'infidélité. Non pas qu'il y ait un grand I.

nombre de gens incrédules, qui doutent de cette vérité fondamentale de la Religion : mais nous n'avons qu'une foi foible & languissante, qui ne suffit pas pour intimider nos esprits. Or si l'infidélité est inexcusable à l'égard de tous les articles de notre créance ; elle l'est bien plus en celui-ci, qu'en aucun autre : pourquoi cela ? parce qu'il est également fondé sur la foi, & sur la raison.

Pour entendre ma pensée, remarquez, MESSIEURS, qu'encore que tous les articles que la foi nous propose soient également établis sur l'autorité divine, il en est cependant qui sont plus ou moins expliquez dans les Livres saints. Il y en a que le saint Esprit semble avoir pris plaisir à nous marquer avec des traits si sensibles, des circonstances si particulieres, qu'il ne laisse aucun lieu à la malignité des Hérétiques, de pouvoir douter du fond de ces articles, ou altérer le sens des paroles de l'Ecriture. Tel est l'article dont nous parlons. L'Ancien & le Nouveau Testament nous le représentent de concert avec les mêmes

couleurs

couleurs & ſur les mêmes images. Jeſus-Chriſt n'a fait qu'expoſer ce qu'avoient dit les Prophêtes avant lui ſur le Jugement dernier. Non ſeulement il l'a annoncé en public pour effrayer le peuple : mais il a répété en particulier à ſes Apôtres, ce qu'il en avoit déclaré devant tout le Monde. Il nous a peint les préparatifs & l'appareil d'une action ſi extraordinaire & ſi formidable. Il s'eſt attaché à nous en marquer toutes les particularitez & tout en détail. Il nous a enſeigné juſqu'aux termes dont le Juge doit uſer en prononçant la Sentence : & après s'être étudié à ne rien omettre de ce qui pouvoit concerner un article ſi eſſentiel, il a confirmé la vérité de ſes paroles par un ſerment ſolemnel, dont il ne s'eſt preſque ſervi qu'en cette rencontre. *Cœlum & terra tranſibunt : verba autem mea non tranſibunt.* Je vous dis, en vérité, que le ciel & la terre périront, mais que ma parole ſubſiſtera. Que voulez-vous de plus marqué dans l'Evangile ? *Luc.c.21.*

Auſſi cet article eſt-il gravé ſi profondément dans le cœur de tous les

Chrêtiens, que l'héréſie qui a oſé attaquer la vérité de tous les autres, n'a jamais touché à celui-là. L'Egliſe, dont les enfans rebelles ont combattu la divinité du Saint-Eſprit, l'Incarnation, les Sacremens, la morale de l'Evangile, ne s'eſt point vûë troublée dans la créance qu'elle a toujours euë du Jugement univerſel; & tout ce qui a fait profeſſion du nom de Chrêtien, a toujours reconnu que Jeſus-Chriſt viendroit juger les vivans & les morts.

Mais pourquoi me borner à l'Egliſe des Chrêtiens, tandis que j'ai pour moi tous les Peuples & toutes les Religions du Monde? Non, MESSIEURS, je ne veux point aujourd'hui captiver votre eſprit ſous le joug de la foi; je ne vous propoſe point de ces myſteres obſcurs, où la raiſon enveloppée de ténébres ne pénétre point: uſez de toute l'étenduë de vos lumieres, & demandez-vous à vous-mêmes ce que vous penſez du Jugement dernier. Avez-vous pû vous figurer l'idée d'un Dieu qui ne fût pas juſte, & qui n'eût pas ſoin

de récompenser les bons, & de punir les méchans ; de condamner le vice & de couronner la vertu ? Qu'en pensent les plus tranquilles parmi vous, sans se prévenir d'aucuns préjugez ? Dieu est témoin de toutes mes actions, dit-on tous les jours ; il est mon Juge, & c'est à son jugement que j'en appelle. Combien de fois vous êtes-vous consolez de l'injustice qu'on vous faisoit sur cette espérance : Dieu lit dans mon cœur ; il voit ce qu'il y a de plus secret ; il me rendra justice de la violence que j'endure ? Combien de fois aussi cette pensée vous a-t'elle fait trembler dans le péché ; lorsque justifiez par le suffrage des hommes que vous avez trompez, votre conscience vous a menacé de ce Juge, qu'on ne peut, ni tromper, ni corrompre, ni éviter ? Quelle peine n'avez-vous pas à étouffer cette voix secrete, qui vous trouble au milieu des plaisirs, qui réveille votre crainte au moindre péril, qui vous fait pâlir, trembler, & qui semble exécuter par avance l'arrêt qui doit être prononcé contre vous ? Cette pensée qui fait

le repos & la consolation du juste, fait le supplice & la terreur du méchant. Si ce n'est pas une impression de la lumiere naturelle, pourquoi est-elle commune à toutes les Nations du Monde ? Pourquoi regne-t'elle dans tous les tems ? Ah ! MESSIEURS, c'est parce qu'il étoit important, que cet article qui est un premier principe en matiére de Religion, fût évident par lui-même, que personne ne pût douter d'une vérité, qui doit être la régle de nos mœurs ; que cette connoissance d'un Juge engageât les hommes à se le rendre favorable par l'accomplissement de ses volontez. Dieu fait ce premier pas pour nous aider à franchir les autres. *Credere enim oportet accedentem ad Deum*, dit l'Apôtre, *quia est, & inquirentibus se remunerator sit.*

Heb. c. 11.

C'est cette forte persuasion qui acheva de convertir saint Augustin. Seigneur, dit-il, en parlant à Dieu, rien ne contribua davantage à me retirer du gouffre profond où les voluptez sensuelles m'avoient plongé, que la crainte de vos jugemens éternels. Car

quoi qu'une curiosité dangereuse m'eût fait égarer & passer par différentes Sectes de Philosophes & d'Hérétiques, je n'avois jamais pû m'ôter de l'esprit la créance d'un jugement; la chose me paroissoit trop claire, & trop universellement établie pour en douter. En quel état, me disois-je à moi-même, faudra-t'il au sortir de la vie que je paroisse devant Dieu? Que lui dirai-je? Pourrai-je alléguer pour excuse mon ignorance dans une matiere qui me paroît si évidente? Mais avoüerai-je ma créance, après avoir vécu dans un libertinage aussi déclaré, que si j'avois crû tous les péchez impunis? Serai-je excusable de croire ce que je crois, & de vivre comme je vis? cela ne se peut soutenir.

La seconde cause qui affoiblit en nous la crainte des jugemens de Dieu, c'est l'éloignement. Il est certain, Messieurs, que les maux éloignez nous frappent moins vivement: ce qui ne doit arriver qu'après une longue révolution d'années, nous paroît ne devoir arriver jamais. II.

Or voilà ce que le mondain se dit à lui-même dans le secret du cœur, pour se rassûrer : il se fait la demande que les Apôtres firent au Fils de Dieu, lorsqu'il leur parla de signes qui devoient précéder le jugement dernier : *Præceptor, quando hæc erunt?* & il se répond à lui-même : nous n'en sommes pas encore là. Il envisage ce jour de colere au bout d'une longue suite d'années : & comme les objets diminuënt dans un éloignement, & se réduisent presqu'à rien ; celui-ci perd toute sa force, & ne fait presque plus nulle impression sur son esprit. Voilà le malheur déplorable de l'homme, qui aime son erreur, & qui ne craint rien tant que de se voir détrompé.

Luc c, 21.

Mais je veux aujourd'hui, Pécheurs, vous rapprocher cet objet de si près, qu'il ne puisse vous échapper. Vous me demandez quand le Jugement se fera ? je vous réponds avec Jesus-Christ, que pour le Jugement universel, l'heure fatale n'en est connuë de personne que du Pere Céleste, & de ceux ausquels il lui a plû de le révé-

ler; mais pour vous, que vous touchez de près ce terme décisif de votre éternité : ce sera peut-être demain, dans la semaine, dans l'année. Ces signes funestes de la colere de Dieu ne paroîtront au Monde entier qu'après un long-tems ; mais pour vous qui m'écoutez, j'ai à vous dire, que dès que la mort vous aura fermé les yeux, toutes ces prédictions s'accompliront en votre présence. Alors le Soleil sera éclipsé, les élémens seront comme s'ils n'étoient pas, les Cieux & la terre périront à votre égard ; il n'y aura plus de Monde pour vous. Vous vous trouverez seul avec Dieu ; vous aurez à soutenir tout le poids de sa majesté, toute la rigueur de sa justice, toute la pénétration & toutes les lumieres de sa sagesse, dans l'examen le plus sévére qui fut jamais, & dans l'attente formidable de l'Arrêt décisif de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Tout ce qui vous regarde en personne dans le jugement, vous pend sur la tête : autant que l'heure de votre mort est prochaine, autant êtes-vous proche

de tomber entre les mains du Dieu vivant. Or ce qu'il y a de redoutable pour chacun en particulier dans le jugement universel, ce n'est pas ce qui doit arriver au commun des hommes; les malheurs publics ne nous touchent point de si près : ce qui frappe dans ce jour des vengeances du Seigneur, c'est ce qui s'adresse à nous personnellement. Et c'est cela même encore une fois, mon cher Auditeur, qui n'est point éloigné de vous; il en est peut-être dans mon Auditoire à qui Dieu va faire rendre compte de leur vie; il en meurt tous les jours, qui regardoient le Jugement comme fort éloigné; vous allez être surpris comme les autres.

Ah! quel seroit votre étonnement, MESSIEURS, si un Prophête envoyé de Dieu vous annonçoit de sa part, que le jugement universel doit arriver dans l'année! Quelle consternation dans une Ville, quelle prieres, quelle pénitence! Aveugles que nous sommes! il en est ici à qui je puis dire, fondé sur l'expérience qui vaut un miracle, que dans cette mê-

me année ils paroîtront devant Dieu : & pas un ne rentre en soi-même ; pas un ne pense à se mettre en état de rendre compte de sa vie passée ! Je vous vois occupez à craindre, à prevenir des maux imaginaires, & tranquilles sur le plus formidable & le plus inévitable de tous les malheurs.

En vérité, MESSIEURS, on ne peut qu'on ne soit touché de compassion, quand on fait un peu de réflexion sur la conduite des hommes. Nous voyons tant de gens allarmez sur l'avenir, se faire des sujets de crainte de cent choses qui n'arriveront jamais, ils se figurent dans la suite de leur vie des disgraces chimériques : l'un craint de manquer sur la fin de ses jours, l'autre de perdre un patron, un appui ; un autre de ne réussir pas dans une entreprise ; un autre que ses enfans ne se soulevent contre lui : la femme craint les surprises, les violences, les trahisons d'un mari, & le mari celles d'une femme : c'est une chose surprenante de voir sur tout cela les agitations, les mesures, les

précautions, les raiſonnemens, & les perpléxitez continuelles, qui rendent la vie amére, tandis qu'au milieu de ces allarmes, on paſſe devant Dieu pour aller rendre compte de toute ſa conduite. Tous les malheurs qu'on craignoit ne ſont qu'en idée, & le ſeul qu'on ne craignoit pas, eſt le ſeul qui nous arrive.

Ah! mon Dieu, c'eſt bien ici que je puis dire avec le Prophête; ils ont craint là où il n'y avoit rien à craindre. *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* Quelle ſurpriſe pour une ame de voir tous ces phantômes, qui lui faiſoient peur dans le monde, diſparoître, s'évanoüir, & de trouver en leur place un jugement ſevére, auquel on n'a point penſé; une éternité ſur laquelle on n'a pris nulle meſure! quels regrets d'avoir ſi mal employé ſes ſoins! quel déſeſpoir! Hélas! on vous l'avoit tant dit; Dieu avoit eſſayé ſi ſouvent de vous toucher de la crainte de ſes jugemens; tant de perſonnes enlevées & ſurpriſes à vous yeux, vous menaçoient d'une fin ſemblable: vous n'au-

Pſ. 13.

ſiez pas voulu, diſiez-vous, être en leur place ; & vous vous y êtes mis ! vous appréhendiez pour eux ; que ne craigniez-vous pour vous-mêmes ? Un criminel tremble toutes les fois qu'il entend ouvrir les portes de ſa priſon ; il croit toujours qu'il va paroître devant le Juge ; ſes compagnons qu'on enleve devant lui, au lieu de le raſſurer, l'intimident davantage. Tel devroit être notre état, Chrêtiens : il en paſſe tous les jours au Tribunal de Dieu, pour être jugez en dernier reſſort ; notre jour viendra, notre tems eſt proche ; nous le ſçavons, nous le diſons, nous ne ſommes pas prêts, & cependant nous vivons en repos.

MAIS je vois ce qui vous raſſure, & c'eſt la troiſieme raiſon que j'ai à vous propoſer, & qui ſemble contribuer le plus à affoiblir dans nous la crainte des jugemens de Dieu. Vous regardez autour de vous, & vous voyez que la plûpart des hommes vivent à peu près de la même ſorte. Si je ſuis condamné, dites-vous, & III.

si j'ai lieu de craindre, il y en a bien d'autres que moi; je vois que nous tenons à peu près le même chemin; je vis comme les personnes de ma condition, de mon âge. Ceux qui ne parlent pas ainsi, s'ils veulent s'examiner de bonne foi, trouveront que c'est sur cela qu'ils s'appuyent, & qu'ils autorisent leur conduite. En effet, si tout le Monde vivoit bien, & que seuls ils se trouvassent dans le désordre, quelle frayeur leur causeroit l'état de leur conscience? Mais ils n'en doivent pas moins craindre: car enfin on ne sera pas jugé sur les actions des autres. Dieu prendra pour régle, non la coutume, mais l'Evangile; non l'exemple des hommes, mais celui de Jesus-Christ. C'est, MESSIEURS, un abus de croire que la multitude des gens vicieux autorise le vice, ou lui procure l'impunité. Cela peut arriver dans le gouvernement humain, où la foiblesse oblige à donner des amnisties au trop grand nombre de coupables: mais devant Dieu qu'est-ce que l'Univers entier? La multitude l'a-t'elle empêché de

noyer le monde par un déluge universel; de réduire en cendres cinq Villes infames; d'exterminer les Anges rebelles? Par tout où Dieu trouvera le péché, peut-il s'empêcher de le haïr, & quelle idée aurions-nous de la divinité, si à force de multiplier les coupables., le crime devenoit permis? Non, Chrêtiens, Dieu ne veut point d'enfans infidelles; *Non enim concupiscit multitudinem filiorum infidelium.* Eccles. c. 15.

Mais quelle est la folie de l'homme de se rassûrer sur ce qui devroit le faire trembler? Car dites-moi, MESSIEURS, dans l'Evangile quelle marque plus certaine avons-nous de la réprobation, que de suivre la multitude? Quand Jesus-Christ a voulu nous faire distinguer la voye de perdition d'avec la voye de salut, quel signe nous a-t-il laissé pour la reconnoître infailliblement? *La voye qui mene à la perdition est large & spacieuse, & il y en a plusieurs qui passent par là.* Matth. c. 7. Voilà une parole décisive. Mais aujourd'hui cette marque certaine de la réprobation de l'homme est celle qui vous affermit contre la crainte des ju-

gemens du Seigneur! Vous espérez que cette raison sera recevable au jugement de Jesus-Christ même qui vous l'a donnée, pour un signe d'une perte assûrée? Vous lui direz, que c'est sur cela que vous avez calmé votre conscience; qu'à vous considerer seul, vous auriez peut-être tremblé sur les désordres de votre vie; mais que vous avez suivi sans peine le torrent? Ah! MESSIEURS, penser de la sorte, se conduire par ce principe, n'est-ce pas insulter à l'Evangile? n'est-ce pas mépriser la parole de Jesus-Christ? n'est-ce pas se damner de propos délibéré?

Il est étrange au reste, qu'on ne raisonne ainsi que dans l'affaire du salut. Car dans un un incendie, dans un sac de ville, dans une maladie dangereuse, dans une taxe générale, on ne se rassûre point sur le péril d'autrui. Dans un naufrage où tout le monde est enseveli sous les eaux, pourquoi vous sauver dans l'esquif? pourquoi vous attacher aux planches, & disputer votre vie avec les flots? que ne vous laissez-vous périr? il y en a tant

d'autres, qui périront avec vous. Il court une maladie contagieuse; pourquoi chercher un asile à la campagne; que ne laissez-vous approcher ce fléau de vos maisons ; si vous êtes emportez, tant d'autres le seront avec vous. On fait une taxe universelle ; pourquoi vous en défendez - vous ? que ne vous laissez-vous ruiner? tant d'autres le seront aussi - bien que vous. On supprime des Charges ; pourquoi travailler tant à être conservé ; pourquoi employer votre argent, votre crédit, vos amis, tant d'autres seront enveloppez dans la même disgrace.

Chacun y est pour soi, dites-vous. Quoi ! ce principe vaudra par-tout, hors dans l'affaire du salut ! Les jugemens de Dieu sont le seul danger où le grand nombre vous rend intrépides ? Ah ! MESSIEURS, c'est ici qu'il faut vous dire à chacun en particulier : *Salva animam tuam* ; sauvez votre ame : personne ne répondra pour vous devant Dieu; ceux qui vous rassûrent, seront assez en peine pour eux - mêmes ; croyez-moi, 3. Reg. c. 1.

c'est une triste consolation que de périr avec plusieurs. Souvenez-vous que le nombre des Elûs est petit, & que celui des réprouvez est grand : là où vous verrez la multitude, tremblez, s'il vous reste de la foi ; quelque bonne que vous paroisse cette voye, il faut absolument qu'elle soit mauvaise, puisque Jesus-Christ nous avertit que c'est la voye des réprouvez : il n'y a que les imprudens qui se réglent sur la témérité des autres : Jesus-Christ sçait mieux ce qui en est que nous : là où le guide tremble, le voyageur doit trembler, là où le pilote est allarmé, le passager doit craindre : & ce n'est point force d'esprit ; c'est fureur, que de ne vouloir pas ouvrir les yeux au danger.

IV. Il en est d'autres qui se rassûrent sur leurs bonnes œuvres ; quatriéme raison, qui affoiblit dans le Christianisme la crainte des jugemens de Dieu. Ce sont des gens qui ne vivent point dans le désordre ; qui ont même quelques vertus morales ; qui font quelques actions de piété qu'on louë

dans le Monde. L'eſtime des gens de bien leur inſpire je ne ſçai quelle confiance ſecrete : s'ils craignent, ce n'eſt pas pour eux, c'eſt pour leur prochain. Ils gémiſſent ſur la corruption du ſiécle ; ils tremblent pour le ſalut de tout le monde ; ils ſont en peine comment bien des perſonnes, qu'ils condamnent par avance, répondront à Dieu : mais pour eux ils ſe repoſent ſur un zéle prétendu, ſur une vie qui ne ſemble pas tout-à-fait criminelle. *Præſumptio nequiſſima*, s'écrioit le Sage, *undè creata es ?* Malheureuſe préſomption, où avez-vous pris naiſſance ? Défions-nous, Chrêtiens, de nous-mêmes, dans quelque état que nous ſoyons ſur la terre : cette vaine confiance n'eſt point l'ouvrage du ſaint Eſprit. Saint Paul écrivant à une Egliſe des premiers fidéles, veut qu'ils travaillent à leur ſalut, non ſeulement avec crainte, mais avec tremblement ; *Cum metu & tremore veſtram ſalutem operamini.* Et cependant, MESSIEURS, quels étoient ces Chrêtiens-là ? des gens que l'Apôtre louë de leurs aumônes, de leurs cha-

Eccli. 37.

2. Phil. c. 2.

ritez, de leur constance à souffrir les persécutions les plus cruelles; des gens emprisonnez pour la foi, toujours prêts à répandre leur sang, toujours inébranlables malgré la proscription de leurs biens & de leurs têtes, pieux, charitables, patiens. Il veut que des Chrêtiens de ce caractere soient dans une crainte continuelle. Il ne leur dit pas qu'ils tremblent pour leurs freres, mais qu'ils tremblent pour eux-mêmes. David, ce Prince selon le cœur de Dieu, ce Roi pénitent, après avoir baigné sa couche de ses larmes, après avoir fait ses délices de la Loi de Dieu qu'il portoit gravée dans son ame, après avoir fait la guerre aux impies, aux ennemis du Seigneur; que dirai-je encore? après avoir passé sa vie dans l'exercice des actes les plus héroïques de toutes les vertus: David demande à Dieu pour récompense, qu'il n'entre point en jugement avec lui; il s'estime trop bien payé de ses bonnes œuvres, pourvû que le Seigneur daigne
Ps. 142. ne les pas examiner. *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.*

Et ce n'eſt point un ſentiment d'humilité : quand on veut remonter à la ſource de ces actions qui nous raſſûrent, on ne s'apperçoit que trop qu'elle eſt d'ordinaire empoiſonnée. Où eſt l'homme qui pratique la vertu par un motif purement Chrétien , le ſeul recevable au jugement de Dieu ? Si, par exemple, un Magiſtrat qui ſacrifie les heures les plus agréables de ſon repos pour rendre la Juſtice, trouve qu'il ne s'immole au public que pour ſe faire la réputation d'un bon Juge, ou pour aller aux fins qu'il s'eſt propoſées par ces voyes loüables devant les hommes , mais non pas devant Dieu : ſi un homme engagé dans le négoce ou dans les finances, voit que ce qu'il a de probité & de bonne foi, n'eſt que l'effet d'une crainte baſſe & ſervile, qui lui fait apprehender d'être ſurpris dans quelque infidélité qui le deshonore , & qui ruine ſon commerce : ſi une femme qui a de l'honneur, s'apperçoit que cette régularité n'eſt que l'effet d'une fierté naturelle, qui lui fait éviter avec ſoin tout ce qui peut bleſſer ſa réputation;

& qu'à l'exemple des Vestales, qui sacrifioient leur pudeur aux fausses divinités, elle fasse un sacrifice de la sienne à la passion prédominante qu'elle a pour la gloire ; si les enfans n'ont d'égard, de tendresse & de respect pour leurs parens, que par l'espérance de l'héritage qu'ils en attendent ; & si les parens ne s'épuisent par des travaux incroyables, que pour satisfaire l'envie qu'ils ont de voir leurs enfans élevez dans le monde : si des personnes engagées dans le mariage n'ont autant de fidélité l'un pour l'autre, que ce que la passion leur en peut inspirer; & si des gens engagez dans l'Eglise, n'ont point d'autre zêle que de se distinguer dans leur ministere : si des Chrêtiens n'ont point d'autre charité entre eux que d'obliger ceux ausquels ils ont interêt de plaire, ou de ne déplaire pas : si des gens suspects ne prennent le parti de la dévotion que pour obtenir ce qu'ils cherchent avec soin : si on est humble, pour éviter le ridicule de ceux qui se loüent ; si on est sobre par régime & par santé ; si on modére les

saillies de la colére, pour éviter le blâme d'être un emporté : si on méne une vie frugale par avarice, une vie retirée par mélancolie, une vie agissante par inquiétude : enfin si chaque bonne œuvre a son vice qui la gâte & qui la corrompe, & que nous osions nous reposer sur cela, peut-on voir une illusion plus grossiére & plus dangereuse ; & ne puis-je pas ici m'écrier avec David : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum ?* Ps. 13.
Quel fonds pouvons-nous faire sur des actions de cette nature ? Par combien de fautes ces vertus apparentes sont-elles comme anéanties? Ah souvenez-vous, Chrétiens, qu'un seul péché peut balancer un million de bonnes œuvres, & que vous n'aurez peut-être pas une bonne œuvre à produire contre un million de pechez. *Non poterit ei respondere unum pro mille.* Job c. 1.

V. Je sçai quelle est encore la ressource d'une ame présomptueuse : les miséricordes du Seigneur sont infinies, dites-vous ; il est bon ; il n'a pas créé l'homme pour le perdre. Oüi, sans

doute, il est bon, répliquoit Tertulien à l'hérétique Marcion; & c'est pour cela qu'il est juste: car étant bon par excellence, il doit avoir une haine essentielle pour le péché, & par conséquent le détruire par tout où il le trouve; & c'est ce qui fait sa justice, Il est bon; donc il doit sauver tout ce qu'il y a de scélérats, de gens sans foi, sans loi,, sans conscience, sans religion: quel Dieu nous faisons-nous, ou plutôt quel monstre de divinité, qui tolére tous les vices? Il n'a pas créé l'homme pour le perdre: que pouvez-vous conclure de-là? Avoit-il créé les Anges rebelles, Antiochus & Judas pour les perdre, & cependant que nous enseigne la foi sur cela? Quelle idée nous donne l'Ecriture du Dieu des vengeances, enyvrant ses fleches de sang, se consolant sur les maux dont il accablera ses ennemis, tonnant, foudroyant, renversant, s'expliquant tant de fois en des termes de colére, d'indignation, de fureur? Il est bon; & c'est sur cela que je tremble pour vous: une bonté méprisée, quoi de plus redoutable? Il est bon pour

vous aujourd'hui, si vous voulez vous convertir ; il est Sauveur jusqu'au dernier soûpir de votre vie : mais hors de là vous ne trouverez en lui qu'un Juge sans miséricorde ; des bornes fatales mettront fin pour jamais à sa bonté. Il est bon ; & sur cela vous présumez pendant la vie ; je crains pour vous le désespoir à la mort ; car c'est la destinée de ceux qui se font ainsi un phantôme de miséricorde, d'entrer à ce dernier moment dans une si grande frayeur des jugemens de Dieu, qu'ils perdent toute espérance. *Spes hypocritæ peribit* ; cette fausse confiance qui vous soutient, vous abandonnera *Job. c. 8.*

Je tombe d'accord de ces veritez, ajoute-t-on ; & si on y pensoit, on vivroit sans doute d'une autre maniére dans le Monde : mais on n'y pense pas. Ah ! Chrêtiens, faites-vous réflexion à ce que vous dites ? vous venez de prononcer contre vous-mêmes, quand vous avez dit qu'on vivroit bien mieux, si on pensoit plus souvent aux jugemens de Dieu. A quoi tient-il que vous n'y

penſiez ? Vous reconnoiſſez que rien n'eſt plus éfficace pour la réformation de vos mœurs ; en quelle conſcience omettez-vous un moyen ſi ſalutaire? Vous ſçavez le beſoin où vous êtes d'être réveillez par ces grands objets, êtes - vous excuſables de n'y pas faire attention? Par où voulez-vous que la grace vous touche le cœur ſur ces véritez, ſi vous ne les conſidérez jamais? Quand elles ſeroient encore plus terribles, le ſeroient-elles pour ceux qui n'y penſent pas ? Que répondrez-vous à Dieu, lorſqu'il vous reprochera, qu'il ne tenoit qu'à vous de vous convertir ; que vous aviez en main les remedes les plus efficaces; que vous tombiez d'accord qu'il ne falloit qu'y penſer.

On n'y penſe pas, dites-vous, & c'eſt ce qui m'épouvante, de voir le ſoin que nous avons de ſolliciter les Juges pour une affaire temporelle, de les gagner par nos ſoumiſſions, de les engager par nos amis, de les corrompre même, s'il ſe peut, par nos préſens, de ne rien oublier enfin pour nous les rendre ſavorables ? & de

de comparer avec cette chaleur & cette vivacité, la négligence profonde où nous sommes à l'égard de notre salut. Il ne faut pas avertir un homme qui a un procès, de penser à sa cause : il en est occupé, possédé, enyvré ; il y pense les jours & les nuits ; il ne peut plus parler d'autre chose ; il en devient incommode, & l'usage veut qu'on l'excuse. Hélas ! quelle leçon pour nous, Chrêtiens ! Nous avons un Maître équitable, sévére & infléxible ; notre cause est mauvaise ; il doit prononcer en dernier ressort ; il nous reste peut-être peu de jours à vivre, pendant lesquels nous pouvons l'appaiser ; & nous négligeons de le faire : cela se peut-il comprendre ?

On n'y pense pas, dites-vous : vous y mettez bon ordre, MESSIEURS : le soin que vous avez de vous ménager mille amusemens ; de faire que les plaisirs, les projets, les affaires, les entreprises, se succédent sans cesse les unes aux autres ; que cette figure du Monde qui passe, vous présente toujours quelque nouvelle scêne ; ces soins frivoles vous occupent trop

pour vous permettre de vous appliquer aux choses du Ciel : *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona.* Vous ne craignez rien tant que de rentrer un moment dans vous-mêmes, & de vous détromper; les pensées de l'autre vie sont pour vous trop sérieuses; elles vous ennuyent. Vous n'omettez rien pour remplir si bien toutes les heures vuides, qu'il ne reste plus rien aux réflexions importantes sur l'éternité. Vous aimez votre erreur, & votre indolence ; vous la nourissez ; quiconque vient troubler ce repos, est un fâcheux. Si quelque mort vous réveille de ce profond assoupissement, vous vous dérobez au plûtôt à ce triste objet, & il vous faut de la compagnie au moins pour vous étourdir. Dites après cela : on n'y pense pas. Ah! quelle consolation d'y avoir pensé, lorsque votre ame sortant de ce Monde, se verra comme investie & frappée de la majesté du souverain Juge des hommes !

Sap. c. 4.

On n'y pense pas : je l'avoüe ; & c'est pour cela que tout l'Univers est tombé dans la désolation, pour user

des paroles du Prophête : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Dans les quatre parties du Monde l'homme rampant comme les animaux, sans lever les yeux au Ciel, vit au gré de ses passions, s'abandonne aux voluptez sensuelles, s'acharne à rechercher les biens de la vie présente, se veut faire un Ciel ici-bas ; & ce débordement de crimes, d'injustices, d'infidélitez qui fait gémir les gens de bien, vient de ce qu'on ne fait plus ces réflexions solides sur les jugemens de Dieu, dont les premiers fidéles étoient pénétrez : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Jerem. c. 12.

Ce n'est pas qu'on n'y pense, & qu'on ne les craigne, me direz-vous : car je vois une infinité de gens, lorsqu'on leur parle de la mort, qui prendroient aisément leur parti ; assez de disgraces leur rendent la vie amére : mais c'est cette même crainte des jugemens du Seigneur, qui leur fait éloigner cette pensée. Les préjugez de la Religion sont terribles ; il y en a de plus gens de bien que moi, qui

tremblent à ce passage. Ah ! Chrêtiens, vous craignez les jugemens de Dieu, mais comment les craignez-vous ? Sont-ce vos péchez qui vous inspirent cette crainte ? Hé chaque jour vous en ajoûtez de nouveaux ; vous enrichissez ce trésor de colére, que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances. Est-ce pour n'avoir pas fait pénitence de vos fautes passées ? que ne la faites-vous ? Est-ce parce qu'il vous reste des choses douteuses sur la conscience, sur lesquelles vous ne vous êtes jamais bien contentez, que vous n'avez jamais bien expliquées ? à quoi tient-il que vous ne vous procuriez un repos parfait là-dessus ? Attendez-vous à la mort ? il sera bien tems, quand vous ne le pourrez plus.

Vous craignez les jugemens de Dieu : mais si cela étoit, ne changeriez-vous pas de vie ? seriez-vous toujours du grand Monde ? auriez-vous tant d'attachement au jeu, à la vanité, à la bagatelle ? il feroit beau voir un criminel qui tremble dans l'attente de son Juge, donner les jours & les nuits aux plaisirs & à la débauche.

Vous craignez les jugemens de Dieu : dites plûtôt que Dieu tâche de vous en inſpirer la crainte, & que vous la combattez ; que votre conſcience allarmée veut vous étonner, & que vous tâchez d'en étouffer la voix.

Vous craignez les jugemens de Dieu, mais d'une crainte toute ſtérile, qui depuis tant d'années ne vous a pas fait faire un pas pour aller au-devant des malheurs qui vous menacent. Ne prétendez pas vous faire devant Dieu un mérite de cette crainte ; les démons tremblent ; Judas, Antiochus craignoient, & faiſoient même plus que vous : il y a bien de la différence entre la crainte des réprouvez, qui ne convertit pas, & la crainte de enfans de Dieu. Etat déplorable, MESSIEURS, où vous êtes ? un Chrêtien qui ne penſe pas au jugement éternel, peut-être réveillé de ce profond ſommeil par un objet ſi terrible ; il y a encore une reſſource pour lui : mais vous qui y penſez, & qui avec cela ne changez pas, que pouvez-vous attendre ? que peuvent faire pour vous les plus zélés Miniſtres de

l'Evangile ? Dieu même peut-il vous propoſer quelque choſe de plus touchant, de plus formidable, de plus capable de vous allarmer ?

Vous craignez les jugemens de Dieu : il ſeroit moins fâcheux pour vous de ne les pas craindre, comme vous faites ; car j'apprens de l'Evangile que ce ſera le principal ſujet de votre condamnation. Souvenez-vous de la parabole du ſerviteur pareſſeux, à qui la crainte avoit fait enfoüir ſon talent : *De ore tuo te judico, ſerve nequam*, Méchant ſerviteur, je ne veux point d'autre témoignage que le vôtre : *Sciebas quod ego homo auſterus ſum :* quoi ! vous ſçaviez que je ſuis un maître exact, rigoureux, difficile: *Tollens quod non poſui, & metens quod non ſeminavi*, voulant trouver où je n'ai pas mis, & recüeillir où je n'ai pas ſemé: que devois-je donc attendre d'une terre ſi ſoigneuſement cultivée, où cette ſemence divine de la grace a été ſi libéralement répanduë? *Sciebas*, vous le ſçaviez, vous en étiez inſtruit juſqu'à en faire des leçons aux autres; vous leur diſiez qu'il ne falloit pas

Luc c. 19.

Ibid.

Ibid.

tant présumer, que les Saints avoient tremblé. *Et quare* ? Pourquoi donc n'avez-vous pas fait pénitence? pourquoi n'ai-je point remarqué de changement dans vos mœurs ? Et vous dites que vous craigniez les jugemens de Dieu ? Dites pécheur ; dites mondain, que vous les méprisiez, que vous leur insultiez ; que ce Juge à qui vous avez à répondre, tout redoutable qu'il est, ne l'étoit point assez pour vous ; qu'il a eu moins de poids sur votre esprit que le jugement des hommes, qui suffisoit pour vous faire prendre une conduite nouvelle, & pour vous faire quelquefois abandonner jusqu'au parti de la vertu.

Ah ! voulez-vous sçavoir, MESSIEURS, qui craint les jugemens de Dieu, comme il faut ? C'est ce Solitaire enfermé qui les repasse nuit & jour dans son esprit, qui les prévient par une rigoureuse pénitence : c'est cette Vierge retirée du monde, qui mortifie son corps par l'éloignement des plaisirs du siécle : c'étoient ces Pénitens, dont parle saint Jean Climaque, qui après plusieurs années de

la vie la plus auſtére, ſe demandoient les uns aux autres : *Penſez-vous, mon frere, que Dieu ait oublié mes offenſes ? puis-je eſpérer qu'il me pardonne ?* C'eſt cet homme juſte qui péſe toutes ſes actions à la balance du ſanctuaire,
Job c. 9. qui dit avec le ſaint homme Job : *Verebar omnia opera mea, ſciens quod non parceres delinquenti ;* Seigneur, dans la perſuaſion où je ſuis que vous ne me pardonnerez pas ſi je me pardonne à moi-même, je fais une attention particuliere ſur toute ma conduite. Je ne me contente pas de ces appréhenſions vaines, qui ne vont point à la réformation des mœurs : mais je fais un examen ſévére de chaque action de ma vie; je me demande compte à moi-même de tous les mouvemens de mon cœur ; j'obſerve ſi j'ai rempli les devoirs de mon état, de ma charge, de pere de famille, de Juge ; ſi je m'en acquitte avec l'eſprit que je dois, avec la ferveur, le ſoin, la régularité que vous demandez : *Verebar omnia opera mea.* Les plus légeres fautes n'échapperont point à ma diligence & à ma pénitence ; car voilà, mon Dieu, l'ef-

fet que doit produire en moi la crainte de vos jugemens : j'en uſe de la ſorte, parce que je ſçai qu'un Dieu auſſi ſaint que vous, ne peut ſouffrir la moindre tâche ; *Sciens quòd non parceres delinquenti.*

Je finis, mes chers Auditeurs, par les paroles qui furent la concluſion du diſcours que Jeſus-Chriſt fit au Peuple ſur le Jugement dernier : *Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere iſta omnia, quæ ventura ſunt, & ſtare ante Filium hominis.* Luc c. 21.
Veillez donc, leur dit le Sauveur du Monde ; car c'eſt en cette vûë que je vous ai fait ces menaces ; c'eſt pour vous obliger à les prévenir. Quand on veut perdre, on ne menace point ; on frappe : mon deſſein eſt de réveiller en vous le ſoin de la priere & des bonnes œuvres. Mettez-vous en état de ſoutenir la préſence du Fils de l'homme : ne vous contentez pas d'une crainte lâche, oiſive, pareſſeuſe. *Vigilate* : ce n'eſt qu'en veillant ſur ſoi, qu'on mérite d'échapper à la ſévérité de mes jugemens. *Omni tempore* : veillez en tout tems ; mais ſur tout en ce ſaint

tems que l'Eglise destine à la Pénitence : voyez ce que vous avez à craindre ; mettez-y ordre de bonne heure ; ne laissez rien d'impur, de douteux ; ne vous permettez rien que vous puissiez vous reprocher au jour des vengeances du Seigneur ; afin que vous entendiez de la bouche de votre Juge cette parole consolante : *Venite benedicti* : venez, &c.



SERMON
SUR
LA PROFESSION
RELIGIEUSE.

Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.

Vous m'appellerez, & je vous répondrai. Au liv. de Job. chap. 14.

ON peut dire que la vocation à l'état Religieux eſt une grace ſinguliere : mais on doit ajoûter en même-tems, que ſi elle n'eſt ſoutenuë par une fidéle correſpondance de la part de l'homme, ce qui dans les premieres vûës de Dieu étoit un heureux préjugé pour le ſalut, devient par l'abus qui s'en fait une funeſte marque de réprobation. L'entrée en la Religion eſt de la part de l'homme un ſacrifice bien héroïque : mais ſi la victime n'eſt pas avoüée de Dieu, ſi

elle n'eſt conduite à l'Autel de ſa main; ſi ce n'eſt pas Jeſus-Chriſt qui l'attire à ſon Pere, & qu'elle s'ingére dans le lieu ſaint de ſon propre mouvement, ou par l'inſtigation d'autrui, on court riſque de ſe perdre à l'Autel même, où l'on cherchoit un azyle. Il ne faut donc point ſéparer ces deux choſes, la vocation de la part de Dieu, & la correſpondance de la part de l'homme, ſi l'on veut que le choix de l'état Religieux ſoit une marque bien fondée de prédeſtination. Mais lorſque ces deux avantages ſe trouvent réunis dans un même ſujet, je ne vois point de plus ſolide préjugé pour le ſalut.

C'eſt à cette vérité ſi conſolante que je m'arrête, MA TRÉS-CHERE SŒUR, ne trouvant rien de plus ſolide en cette matiere, ni qui convienne mieux à la conjoncture préſente, où j'ai l'honneur de vous parler. Ce tems d'épreuve que vous avez ſoutenu avec tant de zéle & de courage; cette pénible carriére que vous avez fournie avec tant d'ardeur; cette approbation générale que vous vous êtes acquiſe dans une maiſon remplie de perſon-

nes qui ont tant de lumieres pour discerner le mérite, & qui ont aussi tant d'interêt d'en faire le juste discernement : tout cela, dis-je, fait voir quel est l'esprit qui vous a conduit dans la retraite : les motifs humains n'inspirent point cette vivacité que vous avez pour les choses du Ciel, & si je l'ose dire, cette sainte allégresse que vous faites paroître dans les voyes de Dieu. D'ailleurs les dépoüilles du monde prophane que vous portez dans le lieu saint, & que vous allez consacrer par le don que vous en faites à l'Autel, nous marquent assez que les considérations de fortune, qui facilitent à tant d'autres leur entrée en Religion, bien loin d'avoir part à la vôtre, ont été un des plus grands obstacles qu'il vous ait fallut surmonter.

Mais s'il n'y a point lieu de douter que vôtre vocation ne soit légitime ; il y a moins de sujet encore de douter de votre correspondance : le caractére de votre esprit, raisonnable, égal & constant, ne promet rien qu'il ne soutienne ; le passé nous répond de l'avenir ; & les vœux que vous allez

prononcer vous obligeront moins à cette fidéle correſpondance, qu'une vertu ſolide & conſtante, & l'ardeur de plaire à l'Epoux céleſte, que vous choiſiſſez aujourd'hui. Souffrez donc qu'à l'exemple des anciens Ordres Religieux, où le Supérieur, après avoir reçu du ſujet qui ſe préſente, les vœux de ſa profeſſion, l'aſſure en échange de la gloire éternelle, qu'il lui promet de la part de Jeſus-Chriſt, fondé ſur ces paroles : *Centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit* : ſouffrez, dis-je, que j'oſe vous promettre aujourd'hui le même avantage de la part de Dieu, en tâchant de vous convaincre de cette vérité ſi pleine de conſolation, ſçavoir que l'action que vous allez faire, eſt la marque la plus aſſurée que vous puiſſiez avoir en cette vie de votre prédeſtination. Demandons les lumieres au Saint-Eſprit, &c. *Ave.*

Matth. c. 15.

RIEN n'eſt plus capable de nous faire entreprendre de grandes choſes qu'un objet qui fait naître l'eſpérance d'un grand bien, & qui nous délivre de la crainte d'un grand mal.

Telles sont les marques de prédestination à l'égard du Chrêtien. Comme le salut est le plus grand des biens qu'il ait à espérer, & la damnation le plus grand des maux qu'il ait à craindre, tout ce qui peut fonder l'espérance de l'un, & diminuer la crainte de l'autre, le remplit d'une confiance qui l'anime aux entreprises les plus difficiles, & qui le soutient dans l'exécution : & plus ces conjectures sont fondées, plus il trouve de quoi s'encourager dans les voyes pénibles du salut. Or entre les marques de prédestination, je n'en vois pas de plus solide que la vocation à l'état Religieux, soutenuë d'une fidéle correspondance. Car comme le salut est une affaire qui se passe uniquement entre Dieu & l'homme, qu'elle ne dépend que du concours & d'une entiere conformité de ces deux volontez ; il n'est point de conjecture plus forte du salut, que de les voir concerter à l'envi cette grande affaire, & prendre de part & d'autre les mesures les plus justes pour la faire réussir. C'est ce que je trouve dans les pa-

roles de mon texte, qui renferment toute l'œconomie de la vocation Religieuſe : *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi :* Dieu appelle, & l'homme répond. Cette vocation à l'état Religieux eſt en Dieu qui nous appelle, la marque la plus forte qu'il puiſſe donner d'un déſir efficace du ſalut de l'homme, c'eſt le premier Point. La correſpondance à cette grace eſt en l'homme qui répond, la preuve la plus forte que l'homme même puiſſe donner d'un déſir ſincére de ſon ſalut, c'eſt le ſecond Point.

PREMIERE PARTIE.

On ne peut mieux juger que Dieu veut d'une maniere ſpéciale le ſalut d'une perſonne, qu'il appelle à la Religion, qu'en conſidérant le terme d'où il la tire, celui où il la conduit, & l'attrait même de la vocation. En premier lieu, le terme d'où il la tire, c'eſt le Monde, écuëil ſi terrible pour le ſalut, non-ſeulement par les dangers continuels où l'ame fidéle eſt expoſée, mais plus encore par la fauſſe confiance que le Monde donne au milieu du péril. En ſecond lieu, le terme

où il la conduit, c'eſt la Religion, état avantageux pour le ſalut, & par la retraite qui eſt un azile & un lieu de ſûreté pour la vertu, & par la vigilance continuelle que la retraite même inſpire. En troiſiéme lieu, l'attrait de la vocation : c'eſt cette grace ſinguliére qui renferme la diſtinction & le choix que Dieu fait d'une perſonne, parmi tant d'autres qu'il laiſſe dans la corruption du ſiécle. Examinons ces trois circonſtances de la vocation à l'état Religieux, qui ſont trois preuves ſenſibles d'une volonté plus forte & plus efficace du ſalut de l'homme.

Quand je dis que le Monde eſt dangereux pour le ſalut, & ſur-tout aux jeunes perſonnes qui commencent à y entrer; n'attendez pas, MESSIEURS, que je vous faſſe une vive peinture de la corruption du ſiécle, qui vous eſt mieux connuë qu'à moi; que j'invective contre la licence & le déréglement des mœurs, que vous blâmez peut-être vous-mêmes; & que je vous repréſente enfin ces malheureux eſclaves du vice, que le feu de

l'âge, le torrent du Monde, & la violence des passions ont portez par degrez jusqu'aux derniers excès de la débauche, du libertinage, & peut-être de l'impiété. Quoique ces vices soient les plus grands & les plus énormes, & que par là ils semblent être un sujet plus digne du zéle de la chaire, & de l'indignation des gens de bien, ils ne sont peut-être pas toujours les plus contagieux, ni les plus à craindre. J'avouë que dans les premieres démarches de la jeunesse, où le plaisir seul est l'ame qui donne le mouvement à tout; où la raison d'une part se trouve foible & sans expérience, & de l'autre aveuglée par la présomption qui la met hors d'état de s'appuyer des conseils d'autrui; j'avouë, dis-je, qu'il est des pas si glissans, des momens si périlleux, & des conjonctures si fatales qu'on peut voir périr en un jour toutes les espérances du naturel le plus heureux, & de l'éducation la plus réguliére. Notre siécle ne fournit que trop d'exemples de ces événemens tragiques, qui font gémir des peres, souvent plus tou-

chez de voir échoüer la fortune, que le ſalut de leurs enfans. Mais encore une fois, ce n'eſt point par-là que le Monde me paroît plus dangereux pour le ſalut : le vice, quand il leve le maſque, & qu'il laiſſe voir toute l'horreur & toute l'infamie qui l'accompagne, perd beaucoup de ſa force & de ſes charmes ; cette image affreuſe de ſes excès & de ſa honte, eſt ſouvent plus odieuſe qu'engageante : *Opprobrium*, dit ſaint Eucher, *potiùs quàm exemplum :* c'eſt plûtôt un reméde ſalutaire pour guérir le cœur de l'homme, qu'un attrait capable de le ſéduire. Il y a dans l'eſprit humain je ne ſçai quels principes de raiſon, & certaines ſemences de vertu, que la nature y a miſes, & que la grace réveille à la vûe du crime : & ſi vous trouvez dans le Monde des gens libertins qui contribuënt à les étouffer ; vous y trouverez auſſi un grand nombre d'honnêtes gens qui vous aident à les maintenir. *Eucher.*

Mais un danger preſque inévitable dans le ſiécle, c'eſt l'exemple de la plus ſaine partie de ces honnêtes gens,

qui bien éloignez des vices honteux & des excès dont ils ont horreur, n'en ſont pas pour cela plus proches du Royaume de Dieu : je veux dire, cette vie molle, oiſive & ſenſuelle, où l'on ſe trouve né ; qui ne ſe refuſe rien des airs & des douceurs que la nature recherche ; qui fait ſon étude & ſon occupation principale du plaiſir, où le jeu ſuccéde à la bonne chere, le bal à la comedie & aux ſpectacles ; où le jour entier n'eſt qu'un enchaînement continuel de parties de divertiſſement & d'amuſemens frivoles ; où l'on ſe permet l'ambition comme une paſſion digne d'une ame bien née ; où l'on a toute la vivacité poſſible ſur l'honneur & ſur l'interêt ; une vie en un mot, où l'on ne voit aucun trait de Chriſtianiſme, & dont les gens du Monde ſont tellement épris, ſi je l'oſe dire, & ſi infatuez, qu'il ne leur vient pas même dans l'eſprit de douter, s'ils ſont dans la voye du ſalut. Voilà l'endroit par où le Monde me paroît plus dangereux : un danger preſſant, & un danger qu'on ne ſent pas. Je dis un danger

preſſant ; car ſouffrez, MESSIEURS, que je touche en paſſant une matiére qui demanderoit un diſcours entier, & que je vous propoſe les raiſons que j'ai de ne pas croire, que les gens de ce caractére ſoient dans le bon chemin.

Comme rien n'eſt plus important à l'homme que de connoître s'il eſt dans la bonne voye, le Fils de Dieu s'eſt appliqué à nous donner une régle aiſée, dont le ſçavant & l'ignorant fuiſſent également capables : *Lata porta*, dit-il, *& ſpacioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt qui intrant per eam* : le chemin qui méne en enfer eſt large & ſpacieux ; & ſi vous voulez le connoître à coup ſûr, obſervez s'il eſt ſuivi par la multitude : car le grand nombre va là. Remarquez, MESSIEURS, que cette régle ne peut pas s'expliquer ſeulement ſur ces perſonnes qui vivent dans un libertinage déclaré de mœurs & de créance ; car il eſt viſible, que ce n'eſt pas-là le grand nombre : & quoique le ſiécle n'en fourniſſe que trop de cette ſorte, ces gens néanmoins comparez avec ceux qui ménent

Matth. c. 7.

la vie molle, oiſive & ſenſuelle, que je viens de vous décrire, ſont ſans doute le plus petit nombre. D'où je conclus, que c'eſt aux mondains, dont je parle, qu'il faut appliquer cette régle.

Mais ſuivons la penſée du Fils de Dieu : *Quàm anguſta porta & arcta via eſt, quæ ducit ad vitam !* que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit ! Faites réflexion, MESSIEURS, qu'il ne dit pas, que le chemin qui conduit à la perfection de l'Evangile eſt étroit ; vous pourriez l'appliquer aux Religieux qui font profeſſion de ſuivre les conſeils Evangéliques ; mais le chemin qui conduit à la vie éternelle, c'eſt-à-dire, le chemin du ſalut, par où il faut que tout le Monde paſſe, ſi l'on veut ſe ſauver. *Quàm anguſta !* qu'il eſt étroit ! Ces termes font ſentir la difficulté ; il en paroît lui-même ſurpris. Il ne dit pas ſeulement, il eſt difficile, mais qu'il eſt difficile ! que la voye eſt étroite! Il ne dit pas : penſez-y, travaillez-y, appliquez-vous-y ; ce ſeroit peu ; mais faites effort : *Contendite :* ce n'eſt pas trop de tout l'homme ſoutenu par la

Matth. c. 7.

Luc c. 23.

grace. Ne comptez pas ſur les ſoins ordinaires ; ils n'y feront rien ; l'affaire eſt trop épineuſe ; je ne veux point vous déguiſer la grandeur de l'entrepriſe, ni la difficulté de l'exécution ; elle eſt telle, qu'il y a dequoi étonner un Dieu. Mais pour ne vous y pas tromper, voilà le dernier trait par où vous la connoîtrez : *Pauci ſunt, qui inveniunt eam :* il y a peu de gens qui marchent dans cette voye : c'eſt le petit nombre qui tient le chemin du ſalut. *Matth. c. 7.*

Or je vous demande, MESSIEURS, ſi vous vous reconnoiſſez à cette marque ? Cette régle que nous a donnée JESUS-CHRIST, pour connoître le vrai chemin du Ciel, convient-elle à la vie que vous menez ? En bonne foi, eſt-il bien difficile de vivre comme vous vivez. Ah ! MESSIEURS, cela fait trembler, quand on a un peu de foi ; de vous voir tranquilles dans cet état, aſſurez de votre ſalut, vouloir aller au Ciel par un chemin que Jeſus-Chriſt nous dit être le chemin de la perdition.

Et il ne ſert à rien de répondre,

qu'on obſerve la Loy, & que Jeſus-Christ n'en demanda pas davantage à ce jeune homme, qui l'interrogea : *Si* Matth. 19. *autem vis ad vitam ingredi, ſerva mandata*; ſi vous voulez vous ſauver, gardez mes Commandemens. J'avouë, MESSIEURS, qu'il n'en faut pas davantage ; & à Dieu ne plaiſe que je veüille vous impoſer un fardeau, dont Jeſus-Chriſt ne vous charge pas. Mais prenez garde auſſi de vous décharger de celui qu'il vous impoſe. Car être dans la voye large, comme il eſt viſible par les termes de l'Evangile que vous y êtes, & avec cela garder la Loy, c'eſt une contradiction manifeſte. En effet, mener une vie de plaiſir, ſans aller jamais aux plaiſirs illégitimes ; mener une vie molle, ſans mener une vie criminelle : aimer l'enjouëment & la galanterie dans les converſations, ſans que le cœur s'échappe, & vole au-delà des bornes que la Loy preſcrit ; cultiver des amitiez tendres entre perſonnes de différent ſexe, ſans aller à la paſſion ; eſtimer la gloire & la grandeur, ſans livrer ſon cœur à l'ambition, ſans

être

être piqué de jalousie contre vos égaux qui vous passent, sans les détourner de leurs fins par de secretes médisances, pour aller aux vôtres ; avoir toute la délicatesse sur le point d'honneur, & en même-tems toute la sévérité de la Loy Evangélique sur le pardon des injures, dans un siécle où la raillerie n'épargne ni le prophane, ni le sacré ; avoir l'esprit & le cœur plein du Monde, & ne l'aimer pas plus que Dieu ; ignorer la priere & les bonnes œuvres ; passer le jour & la nuit à tout ce que la vanité des modes vous peut inspirer pour plaire ; & avec cela faire son devoir de Chrêtien, de pere de famille, de femme réguliére ; vivre selon son humeur & son caprice sans se contraindre, & n'éclater pas quelquefois en des emportemens suivis de haines & de divorces ; n'être pas méprisant, fier & orgueilleux ; c'est une chimére : quiconque vit de la sorte est dans la voye large ; or quiconque est dans la voye large, ne garde pas la Loy.

Ah ! MESSIEURS, il est si vrai qu'on ne la garde pas dans cette vie

molle & mondaine des honnêtes gens du siécle, que s'il falloit l'observer, cette vie qu'ils aiment tant, leur deviendroit insipide. C'est le sort des mondains de s'ennuyer des plaisirs, dès qu'ils sont réglez par la Loy. S'il falloit prendre garde à chaque démarche, si ce qu'on pense, ce qu'on dit, & ce qu'on fait, ne répugne point à la Loy de Dieu; la vie du monde deviendroit une croix & un supplice insuportable; comme il arrive à ceux, qui touchez de Dieu, ouvrent les yeux aux dangers continuels que court leur salut, & prennent le parti de faire leur devoir de Chrêtien. Le Monde alors leur devient odieux, & leur est à charge: autant qu'il leur étoit agréable d'y vivre, autant leur est-il fâcheux d'y éprouver les contradictions éternelles du Monde & de l'Evangile: ils sont dans un état violent, & préférent souvent une retraite entiere à un combat si rude & si périlleux.

Voilà encore une fois par où le Monde me paroît le plus à craindre, par sa régularité prétenduë. Car que

peut faire une jeune personne pour ne pas entrer dans ces voyes? Elle s'y voit entraînée par la plus saine partie des honnêtes gens du Monde ; elle s'y voit autorisée par ceux qui ont le plus d'interêt à sa conduite ; ceux qui vivent de la sorte sont souvent les premiers à lui décrier les grands vices ; ils font profession d'une exacte probité, & peut-être même d'une dévotion qu'ils croyent la plus raisonnable, parce qu'en examinant chaque chose dans le détail, on n'y voit rien qui blesse la conscience. On se rassure sur l'usage du Monde & sur la multitude ; on s'aide à se tromper les uns les autres, & on ne considére pas, dit saint Jérôme, que les gens qu'on suit, sont moins des guides dans la voye du salut, que des compagnons de notre égarement ; *Non viæ duces, sed erroris comites.* *Hieron.*

C'est à l'entrée de cette voye où vous étiez sur le point de vous engager, MA TRÉS-CHERE SŒUR, que Dieu vous a choisie pour son épouse dans la fleur de votre âge. *Recordatus sum tui*, vous dit-il par le Pro- *Jerem. 6.*

phête Jérémie, *miserans adolescentiam tuam.* La vûë d'une jeunesse en qui j'ai trouvé quelque disposition pour le bien, & dont j'avois à craindre une égale facilité pour suivre les maximes de la vie mondaine, m'a fait prévenir les piéges que le Monde vous préparoit. *Recordatus sum tui :* je ne vous ai pas oublié dans ce tems fatal à l'innocence & à la vertu. Ce n'est pas que j'oublie les autres ; le sein de ma miséricorde est ouvert à tout le monde : mais je me suis souvenu de vous particulierement ; le péril que vous alliez courir a réveillé ma tendresse. J'aurois pû vous laisser engager dans les voyes corrompuës du siécle avec des graces de protection, comme j'en use à l'égard des gens du Monde : mais j'ai bien prévû que vous en abuseriez comme la plûpart en abusent. Je pouvois me contenter de vous secourir dans un combat si dangereux : mais j'ai crû qu'il étoit plus à propos de ne vous y exposer pas. C'étoit assez par rapport aux vûës d'une Providence générale de vous

donner des graces ordinaires, pour bien vivre dans le Monde : mais cette conduite n'étoit pas aſſez ſûre pour faire réuſſir les vûës particuliéres que j'ai ſur vous. Je pouvois vous inſpirer des penſées de retraite après de longs égaremens dans les voyes du ſiécle, & vous ſauver par la pénitence : mais j'ai crû qu'il étoit plus digne de moi, & plus avantageux pour vous, de vous préſerver de ces chûtes, & de vous ſauver par une vie pure & innocente. *In charitate perpetuâ dilexi te ; ideò attraxi te miſerans :* l'amour que j'ai pour vous ne ſoufre point d'interruption ; & comme il n'a jamais commencé, il ne veut jamais finir. *Ideò attraxi te :* voilà pourquoi j'ai pris ſoin de vous attirer à moi, dans un tems où j'ai prévû que vous m'obligeriez peut-être à ne vous plus aimer. Ce n'eſt pas ſeulement pour vous empêcher de goûter les douceurs du Monde, que je vous enleve au Monde ; c'eſt pour vous mettre à couvert de ſes embûches. Vous les connoîtrez un jour, quand je vous

Jérém. c. 31.

ferai voir dans la gloire la ſuite des malheurs qui vous attendoient : *ideò attraxi te miſerans.* Si je vous avois moins aimée, je vous aurois épargnée davantage ; ſi j'avois été moins jaloux de la poſſeſſion de votre cœur, je l'aurois livré en proye à tout ce que le ſiécle vous auroit inſpiré de paſſions frivoles ; je ne vous aurois pas attirée, preſſée, ſollicitée ſi vivement; je n'aurois pas été juſqu'au milieu de vos plaiſirs répandre l'amertume dans votre cœur, vous donner du dégoût pour le Monde, & vous inſpirer même de l'amour pour la retraite. Je ne vais pas ainſi troubler le repos de tant d'ames mondaines, que vous voyez ſi tranquilles & dans une yvreſſe ſi profonde, au milieu des divertiſſemens & des vanitez du ſiécle. Mais pour vous, il ne faut pas que vous m'échappiez ; c'eſt pourquoi je vous ai attirée à moi ; *ideò attraxi te.* Or, voilà ce que j'appelle des conjectures fortes d'une volonté plus efficace du ſalut de l'homme, cette prédilection de la part de Dieu.

Mais il y a, me direz-vous, quelque chose à craindre dans la Religion comme ailleurs : ceci me donne lieu de passer à la seconde preuve de la vérité que j'ai avancée ; preuve qui résoudra pleinement cette difficulté. Car il n'est point d'homme de bon sens & de bonne foi qui ne convienne que l'état Religieux est infiniment plus éloigné des occasions de perdre la grace, que l'état des gens du Monde. Mais parce qu'il n'est point de condition dans la vie, quoiqu'exempte de la contagion du siécle, qui puisse vous mettre à couvert de tous les traits de l'ennemi, ce n'est pas tant par la retraite que la Religion me paroît un azyle pour la vertu, que par la vigilance qu'elle inspire au milieu de la retraite.

En effet, MESSIEURS, nous pouvons dire que cette tour Evangélique, qui est la figure sous laquelle Jesus-Christ nous a dépeint la Religion, est semblable à la tour de David, où étoient attachez des armes sans nombre : *Mille clypei pendent ex eâ, omnis* Cant. 6. 4.

armatura fortium. Là, tout ce qu'une ſainte ferveur a fait imaginer aux Héros du Chriſtianiſme de plus propre à repouſſer les ennemis de notre ſalut, eſt mis en uſage. Là, le bon exemple ſoutenu de l'autorité des gens d'âge, qui ont vieilli dans le ſervice du Dieu des armées, a toute ſa force, & ſans rien craindre, ni de la cenſure des critiques, ni de la raillerie des prophanes, entraîne tout après ſoi : au contraire le mauvais exemple, s'il oſe paroître, demeure d'ordinaire ſans effet, & parce qu'il eſt puni, & parce qu'il n'eſt jamais approuvé. Là, toutes les meſures qu'on a priſes pour maintenir le bon ordre, réglemens, conſtitutions, avis, conſeils, exhortations, pratiques de piété, ſont autant de barriéres qu'on oppoſe aux paſſions de ceux qui pourroient s'oublier. Là, les bienſéances de l'habit que vous portez, la ſainteté du lieu que vous habitez, la dignité de l'état où vous vous trouvez engagée, vous font ſentir toute l'horreur & toute l'indignité du péché mortel. Là, tout le monde témoin de la foi que

vous avez jurée aux pieds des Autels, a les yeux attachez ſur vous, & obſerve vos démarches; vigilance d'un ſi grand ſecours à l'homme, de quelque vertu qu'il ſe flatte, qu'on en a toujours beſoin, & qu'on ne peut n'en pas profiter: tel qui ne penſe pas d'abord à l'œil de Dieu qui l'éclaire, n'oublie jamais l'œil des hommes, dont il ſent la préſence, & dont il craint la cenſure. Là, l'heureuſe habitude que vous avez contractée de pratiquer les conſeils Evangéliques, & de faire des œuvres de ſurérogation, vous donne une facilité merveilleuſe pour accomplir la loi, & vous fait aiſément courir, ſelon l'expreſſion du Prophête Royal, dans la voye des Commandemens. Là, retraite ſur retraite, revûë ſur revûë, fait inceſſamment réparer les pertes paſſées, & prendre des précautions contre les périls à venir. Là, la premiere teinture que vous prenez, eſt ſeule capable de vous préſerver des grandes chûtes tout le reſte de vos jours: car au contraire du Monde, où les grands péchez paſſent pour lé-

gers, ici par les heureux préjugez d'une sainte éducation, les plus legers passent pour énormes; & tel que l'on considére dans la Religion comme une personne lâche & tiéde, seroit souvent un exemple de vertu dans le monde. Là, l'esprit dégagé des soins de la vie, se trouve recueïlli dans l'unique affaire néceſſaire à l'homme : & tandis que les Séculiers les plus vertueux, qui sont même exempts du ver de l'ambition & de l'avarice, sont obligez par leur état de se répandre au-dehors, & de s'occuper, ou à se maintenir dans la possession légitime de leurs biens, ou à remplir les devoirs de la profession qu'ils ont embrassée ; Dieu semble dire aux Religieux ces paroles du
Ps. 41. Prophête : *Vacate & videte, quoniam ego sum Deus.* Ne vous embarrassez point de ces soins prophanes; contemplez à loisir les miséricordes de celui qui vous a procuré une si heureuse liberté ; jouissez de votre Dieu, & souffrez qu'il jouisse un peu de vous. Là, en un mot, Dieu engagé par les soins de sa Providence, par

les prieres de toute la Communauté, par la fidélité de chaque particulier, répand une infinité de graces si puissantes & si efficaces, (nous pouvons le dire à notre consolation, & nous devons ce témoignage au divin Protecteur qui nous soutient,) qu'il est ordinaire de voir dans les Maisons Religieuses des ames assez pures pour y vivre des quarante & cinquante années sans péché mortel, & pour y porter jusqu'au tombeau la grace de leur baptême, ou de leur profession, qui est un second baptême, selon le sentiment des Théologiens, & des Maîtres de la Vie spirituelle.

Voilà des conjectures bien fortes pour le salut de ceux que Dieu appelle en Religion. Tout le monde, dit Jesus-Christ, ne sent pas ces vérités, quoiqu'on les voye, & qu'on voulut même les sentir : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Tous ne les comprennent pas, mais par votre miséricorde infinie, Seigneur, je suis du nombre de ceux qui les comprennent. Il n'appartient, dites-vous, Seigneur, qu'à ces ames

Matth. c. 19.

privilégiées à qui votre Pere a bien voulu communiquer cette prérogative : *Quibus datum est* : j'y ai donc part à cette grace ſpéciale de la vocation, à cette faveur ſi peu eſtimée, parce qu'elle eſt ſi peu connuë des gens du Monde ? Or s'il y a quelque diſtinction qui me doive flatter, c'eſt celle qu'il vous a plû faire ainſi de moi. La diſtinction de la naiſſance, du rang, des biens de fortune, des qualitez naturelles, n'eſt pas celle par où vous marquez vos amis ; ſouvent elle nuit plus qu'elle ne ſert pour l'éternité : mais que celle-ci porte avec ſoi d'heureux préjugez pour le ſalut ! Je la reſſens, Seigneur, toute entiere ; & plus je creuſe dans l'abîme impénétrable de votre prédeſtination, plus j'y trouve de quoi me convaincre, que vous avez des vûës plus particulieres ſur le ſalut de mon ame. Souffrez, Seigneur, que j'en tire cet avantage. Dois-je croire que vous m'ayez ainſi diſtinguée, pour me confondre enſuite dans la maſſe des réprouvez ; que vous m'ayez engagée ſi avant, pour me laiſſer en arriere ;

que vous m'avez conduite dans le déſert avec votre peuple favori, pour m'y laiſſer périr ? Je ſçai que je puis encore me perdre ; mais qu'il faudra pour cela livrer de combats contre vous ; qu'il m'en coutera d'efforts, pour échapper à votre bonté ! qu'il faudra que je porte loin mon ingratitude, pour anéantir ce bienfait ! & quand je ſerois aſſez malheureuſe pour le faire, qu'il ſera toujours vrai de dire, que c'eſt bien malgré vous que je me ſuis perduë, & que de votre part vous n'avez rien omis pour me ſauver !

La facilité que vous donne l'attrait de la vocation pour exécuter une entrepriſe ſi difficile, eſt encore une preuve bien ſenſible de cette vérité. *Verbum iſtud :* oüi, cette parole ſi *Matth.* dure à l'homme ſenſuel, qui porta *c.* 19. la triſteſſe dans le cœur de ce jeune homme de l'Evangile à qui Jéſus-Chriſt l'annonça, *Abiit mærens*, cette même parole vous ſera expliquée *Marc.* d'une maniere à vous en faire ſentir *c.* 10. toute la force & toute la douceur cachée. Or c'eſt ici que l'attrait dont

Dieu ſe ſert pour former un tel engagement, me paroît quelque choſe de divin, & fait bien voir que c'eſt un Dieu qui vous guide dans ce paſſage du Monde à la Religion. Le mondain ne ſçauroit y penſer ſans frémir : une ame appellée de Dieu eſt emportée par l'eſprit divin. Etonnée elle-même de la grandeur de ſon entrepriſe, & de la facilité qu'elle trouve à l'exécuter, elle doute ſi c'eſt elle qui marche, ou ſi elle eſt portée ſur les aîles de la grace ; tant elle a de plaiſir à ſuivre l'attrait qui la conduit. Plus ſçavante en un moment ſur la vanité du Monde, que tous les Sages de la Grece & de l'Italie, elle en découvre tout le néant à la faveur du rayon qui l'éclaire ; & au lieu que les mondains ne reconnoiſſent qu'après une longue expérience le phantôme après lequel ils ont couru, elle perce d'un coup d'œil le vuide de toutes les choſes temporelles. La ſeule éternité étale devant ſes yeux la durée de ſes eſpaces infinis, & fixe là tous ſes regards. Elle ſent bien que ce n'eſt pas de ſon propre

fond qu'elle tire ces grandes vûës, mais de la grace de ſa vocation qui l'éclaire, tandis que les autres ſont dans les ténébres : & comme la colomne de feu qui conduiſoit les Iſraëlites, d'une part éclairoit les enfans de Dieu, & de l'autre n'étoit qu'obſcurité pour les Egyptiens ; ainſi ce divin attrait, ſi lumineux pour les ames appellées, eſt un cahos impénétrable aux gens du Monde. Ceux qui ſont de bonne foi ne peuvent qu'admirer, & retourner chez eux confus de leurs vains attachemens, comme ſaint Auguſtin le rapporte de lui-même & de ſon ami, à la vûë d'une converſion ſubite de deux courtiſans, de laquelle ils furent témoins : *Nos abimus in palatium, cor trahentes in terram.* *Aug.*

Outre la facilité intérieure que vous donne la grace, il y a un ſecours extérieur de la main de Dieu, qui applanit toutes les difficultez, & qui leve des obſtacles que le Monde vous oppoſe, & qu'on croyoit inſurmontables. Il enleve à l'un ſon parent, à l'autre ſon ami ; là, il broüille les af-

faires, ici il les fait réuſſir ; il remuë devant vous cent machines par des reſſorts inconnus aux hommes ; il vous rend par tout victorieux, en combattant pour vous la tendreſſe d'une famille, la foibleſſe de l'âge ; & tout cela pour s'aſſurer de ſa conquête : *Deus eorum pugnavit pro eis, & vicit.* Voyons maintenant ce que l'ame Chrétienne fait de ſon côté, & comme elle répond à la grace de la vocation : c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

Judith 5. 6.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE Dieu par la plénitude & par l'élévation de ſon être, ſoit dans un état où nulle créature ne lui peut marquer une reconnoiſſance proportionnée à la grandeur des obligations que nous lui avons ; cependant on peut dire que dans l'action préſente, l'homme égale par ſa correſpondance, autant qu'on le peut, l'excellence de la grace qu'il reçoit : *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi* : ſeconde conjecture qui me répond du ſalut de l'homme.

En effet, remarquez, MESSIEURS, qu'aux trois avantages que renferme

le bienfait de la vocation, l'homme répond par trois actions héroïques, où l'engage ſa fidélité à la grace. Car en premier lieu, ſi Dieu délivre une ame des piéges & des embûches du Monde, elle lui ſacrifie en récompenſe tout ce que le Monde a d'agrémens & de charmes, pour attirer le cœur de l'homme. En ſecond lieu, ſi Dieu la fait paſſer dans un état qui eſt un port & un azyle pour la vertu : elle embraſſe en reconnoiſſance toute la rigueur & toute l'auſtérité de cet état. En troiſiéme lieu, ſi Dieu lui facilite l'entrée de la Religion par un attrait qui la prévient de ſa part, elle s'en ferme la ſortie par l'obligation du vœu, dont elle conſomme le ſacrifice qu'elle fait à Dieu. Reconnoiſſance digne d'une ame vrayement pénétrée du déſir de ſon ſalut; *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.* Examinons ces trois circonſtances.

Le Monde a quelque choſe de bien engageant; on n'en peut pas diſconvenir. Il eſt vain, ſi vous voulez, il eſt perfide, il eſt trompeur, il trahit

ceux qu'il careſſe, il étouffe ceux qu'il embraſſe, il eſt frivole, il paſſe, il nous échappe, il change, il diſparoît, il n'a que des biens paſſagers, que des ombres, des phantômes de bonheur qui nous amuſent, qui nous joüent, & qui aboutiſſent à de véritables malheurs; tout cela n'eſt que trop vrai, MESSIEURS, chacun en convient aſſez : mais quand il faut le quitter, il y a dans notre cœur une ſecrete intelligence avec lui qu'on ne peut rompre : on en dira tant de mal qu'on voudra; mais s'il en faut venir à la concluſion, on ſent mourir toute la haine qu'on penſe avoir. Je ne ſçai quel charme trouble la raiſon; on l'aime en même tems qu'on le mépriſe; il éblouït, s'il ne plaît; il amuſe, s'il ne contente; il ſurprend par ſes promeſſes,
Sap. c. 4. s'il ne paye par ſes faveurs; *Faſcinatio enim nugacitatis obſcurat bona*, dit le Sage. Je ne ſçai comment expliquer cette force impérieuſe qu'il a ſur le cœur de l'homme; mais il faut qu'elle ſoit bien grande, puiſque depuis tant de ſiécles que les Sages ſe

sont servis de toutes les lumieres de la raison, & les Chrêtiens de toutes celles de la foi, le Monde voit toujours des adorateurs en foule, qui fléchissent le genoüil devant lui. Voilà le premier sacrifice que font à Dieu ceux qui sont fidéles à la grace de leur vocation : si nous en mesurons le prix par la difficulté de l'entreprise, nous pouvons dire qu'il n'est point d'action plus héroïque dans la vie.

Que dis-je, on sacrifie le Monde? on fait bien plus en cette rencontre. Si le Religieux n'avoit qu'à sacrifier le Monde tel qu'il est, vain, faux, trompeur, incapable de rendre l'homme heureux, tel enfin qu'une funeste expérience le fait connoître à ceux qui ont vieilli dans son service, le sacrifice alors perdroit peut-être quelque chose de sa valeur. Mais une jeune personne non-seulement quitte le Monde, mais l'idée qu'elle se forme du Monde. Le peu d'expérience qu'elle a, lui en fait un portrait bien plus beau & plus engageant; l'imagination grossit les objets, leur prête des couleurs plus vives, des traits plus tou-

chans, ſupplée par cette fauſſe peinture tout ce qui manque à l'original, & devient ingénieuſe à ſe faire un ennemi beaucoup plus difficile à vaincre qu'il n'eſt en effet : *Dulcius putat omne quod neſcit*, dit ſaint Jérôme; on ſe figure aiſément ce qu'on ne connoît pas, beaucoup plus doux & plus charmant qu'il n'eſt.

Hieron.

On ſe trouve dans un âge, où cette figure du Monde qui paſſe devant les yeux, ne laiſſe voir que de belles apparences, dont l'éclat ſurprend. On n'a pas eû le loiſir d'éprouver les miſéres qu'il cache, ni de reſſentir ſa perfidie, ſes revers & ſes retours ſi fâcheux. Ainſi, quoi qu'à conſidérer le Monde dans lui-même, ce ne ſoit peut-être pas toujours une ſi grande victime à ſacrifier; Dieu cependant qui lit dans le cœur de l'homme, & qui voit l'idole qu'une jeune perſonne s'eſt formée, veut bien qu'on lui faſſe un grand ſacrifice de rien. Action d'autant plus difficile, qu'on la fait dans un tems qu'on eſt en poſſeſſion de regarder comme la ſaiſon des plaiſirs; dans un tems, où

l'on eſt ſoi-même comme l'ame & la fleur du Monde ; où le Monde vous cherche, lui dont il eſt ſi difficile de ſe défendre, lors même qu'il vous abandonne. Mais ſi l'âge eſt ſoûtenu des qualitez perſonnelles, & que la perſonne ſe trouve avoir une entiere diſpoſition pour le Monde, tout cela forme des nœuds qui ne peuvent être rompus que par une vertu extraordinaire.

Voilà, MA CHÉRE SŒUR, le ſacrifice héroïque qu'il vous a fallu faire pour être fidéle à la grace de la vocation. *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi* : Vous m'avez appellée, Seigneur, & vous avez jetté ſur moi cet œil de diſcernement, qui me ſépare de la maſſe corrompuë du ſiécle ; & moi je veux en reconnoiſſance vous ſacrifier ce que le ſiécle a de plus engageant pour moi. Vous voulez me préſerver de ſa malice & de ſa corruption ; & moi je veux vous immoler ſes pompes & ſes vanitez. Vous m'en délivrez, parce que vous ſçavez qu'il eſt mon plus dangéreux ennemi ; & moi je veux m'en ſéparer,

parce que je ſçai qu'il eſt le votre. Car enfin, Seigneur, puiſqu'il faut l'avoüer, ce n'eſt point préciſément la vanité du ſiécle, qui me fait renoncer au Monde. Le Monde, tout vain qu'il eſt, auroit peut-être de quoi m'attirer; je ne ſuis pas tout-à-fait inſenſible à ſes charmes; tous mes ſens me parlent pour lui, je doute encore une fois ſi ſa ſeule vanité ſuffit pour m'en détromper. Mais il eſt votre ennemi, Seigneur; le perfide vous haït; il vous a mis en croix; il abhorre vos maximes; vous m'aſſurez qu'on ne peut être votre ami & le ſien : en voilà trop, Seigneur, pour ne pas rompre tout commerce avec lui. Quelque attrait que lui donne la prévention d'une jeuneſſe, qui ne s'en laiſſe que trop éblouïr : quelque beau que mon imagination me le repréſente, c'eſt aſſez, mon Dieu, qu'il vous déplaiſe, pour m'obliger à faire un éternel divorce avec lui. Qu'il ſoit vain, qu'il ne le ſoit pas, ce n'eſt pas-là ce que j'y conſidére : fût-il encore mille fois plus engageant, que ne le dépeint la folle opinion des hommes, puiſque

je ne le puis aimer ſans riſquer de vous perdre ; puiſqu'il faut ſe déclarer en faveur de l'un ou de l'autre ; que tout partage vous bleſſe & vous eſt injurieux, je ne balance plus, malgré l'inclination que j'ai pour lui, à m'en éloigner pour jamais.

Ce n'eſt pas après tout que j'ignore les fruits de l'éternel adieu que je lui fais. Je ſçai qu'en même-tems que je ſuis crucifiée au Monde, le Monde m'eſt pareillement crucifié. Je ſçai que j'éloigne tous ſes partiſans de moi, & que je romps non ſeulement les liens de la chair & du ſang qui m'attachoient à eux, mais auſſi tout ce qui les attachoit à moi. Je ſçai que devenant inutile à leurs projets, à leurs vûës, à leurs plaiſirs, à leurs interêts, quelque apparence qu'ils gardent encore au-dehors, j'étouffe au fonds toute la vivacité de leur amitié ; je ne me réſerve rien qui puiſſe ſervir d'amorce à ce feu que je laiſſe volontiers s'éteindre pour vous. Je ſçai qu'après cette cérémonie où le Monde qui a les yeux attachez ſur moi pour la

derniere fois, ne peut s'empêcher d'admirer en moi l'ouvrage de vos mains, je demeure seule à l'Autel ensévelie dans un éternel oubli ; & c'est à ce moment, Seigneur, que j'aspire. Il me semble que je suis encore du Monde ; tandis que le Monde est témoin du sacrifice que je vous fais : le moment heureux, sera celui où il n'y aura plus que vous & que moi. Qu'il me tarde de me voir entierement affranchie de son empire! Que ne m'est-il permis dès ce moment de lui jurer une haine éternelle sur les Autels ! Que je vais renoncer avec plaisir à toutes les vaines prétentions du siécle ! Eh ! pourquoi mon corps est-il encore du Monde, tandis que mon esprit & mon cœur l'abhorrent comme votre ennemi mortel ?

En quittant le Monde, on ne laisse pas toujours une fortune aisée & commode ; mais en entrant en Religion, on embrasse toujours un genre de vie pénible & fâcheux : seconde marque dans l'homme d'une volonté sincere de se sauver. En effet, on peut dire que l'esprit & le corps y sont

également

également maltraitez. L'eſprit y perd ſa liberté ; avantage que tous les ſiécles & toutes les Nations du Monde ont regardé comme un bien ſupérieur à tous les autres. Sacrifice ſi univerſel, qu'il embraſſe tous les momens de la vie, où chaque action ne ſe fait plus que par l'impreſſion d'un mouvement étranger. Sacrifice ſi contraire à l'amour propre, qu'il le gêne en tout par une infinité de loix, de coûtumes & d'obſervances ; par une exactitude réguliere, qui de toutes les vertus eſt celle dont l'amour propre s'accommode le moins, n'y trouvant point comme ailleurs, je ne ſçai quel éclat qui flatte ſa vanité, & y trouvant toute la contrainte des vertus les plus héroïques. Sacrifice qui s'étend juſques ſur le lieu de votre demeure, ou le fixant par une cloture éternelle, ou le changeant ſans ceſſe ſelon la volonté d'autrui. Sacrifice qui retranche abſolument tout l'agrément du commerce de la vie, en vous éloignant de vos proches & de vos amis : en vous arrachant aux gens du ſiécle qui pouroient vous

plaire ; & vous liant pour toûjours à une Communauté, où les humeurs, l'éducation, le tempérament, les âges & les qualitez différentes des personnes, vous donnent quelquefois occasion de pratiquer la charité & la patience. Sacrifice un en mot, qui dépoüille tellement l'homme du domaine de soi-même, que s'il faut agir ou prier, parler ou se taire, aimer ou haïr, se reposer ou travailler, vacquer aux affaires, ou demeurer dans la retraite, ce n'est plus votre cœur que l'on consulte pour sçavoir ce qu'il veut, mais la volonté d'autrui : & s'il vous reste encore quelque mouvement qui vous soit propre, ce n'est plus que pour le combattre & pour l'étouffer.

On a dans notre siécle érigé des Maisons où la piété fleurit sans doute, & dont l'Eglise est édifiée, mais l'état Religieux, à le considérer dans lui-même ; je dis dans lui-même, & non pas dans les sujets qui le composent, est toujours un état plus parfait, selon l'Evangile. C'est à ma confusion que j'en parle de la sorte ; mais

c'eſt après ſaint Jean Chryſoſtome, & les Peres de l'Egliſe. Les autres donnent beaucoup à Dieu, en édifiant le prochain par leur vie réglée & vertueuſe; mais tandis qu'ils ſont maîtres d'eux-mêmes, ce n'eſt pas un ſacrifice de leur propre perſonne; ils ſont, ſi vous voulez, les Prêtres, mais ils ne ſont pas la victime; & la liberté qu'ils ſont ſi jaloux de ſe réſerver, marque la grandeur du ſacrifice de ceux qui l'abandonnent pour Dieu.

Le corps eſt mortifié par l'éloignement des douceurs & des aiſes de la vie. On ſçait quelle eſt pour le plaiſir, je ne dis pas l'inclination & la pente, mais l'emportement & la fureur de l'homme, qui en oublie ſon devoir, ſon honneur, ſes interêts, ſa fortune, ſon ſalut. Dans la ſeule vûë de Dieu, il faut que le Religieux combatte éternellement ſes paſſions, & que malgré le feu de l'âge, malgré la force du tempérament, il ſe défende contre tous les traits de l'ennemi. Que de victoires ſecretes! Que d'actions héroïques, qui n'ont que le Seigneur pour témoin! Par combien d'auſtéri-

tez tâche-t'on d'affoiblir la chair? combien de veilles pour cela, combien de jeûnes, de prieres, de lectures, de méditations met-on en œuvre? combien de commoditez si fort en usage parmi les gens les plus réguliers du siécle, dont le nom même est inconnu dans la Religion?

Foiblesse humaine; hélas faut-il donc que l'homme ait besoin de tant de remédes pour se maintenir dans la grace? En voilà sans doute assez pour effrayer ces ames foibles & tiédes, qui manquent tous les jours à leur vocation. Mais il est juste, Seigneur, dit une ame fidéle & fervente, qu'il en coute pour vous aimer. Vous me donnez les avantages & la sûreté de la Religion; & moi je veux vous en sacrifier les difficultez & les peines: vous m'en procurez les secours & les graces; & moi, Seigneur, j'en veux prendre pour vous les croix & les austéritez. Vous voulez à quelque prix que ce soit, que je sois hors d'état de me perdre; & moi je veux à quelque prix que ce puisse être, me mettre hors d'état de vous offenser. Ce

genre de vie austére, je l'avouë, a quelque chose qui révolte la nature, & qui allarme les sens ; à le considérer seul, il seroit capable de m'effrayer : mais dès que j'envisage les croix comme un secours nécessaire pour me conserver en grace, dans cette pensée tout cela me devient précieux. Heureuse, si je puis arriver au terme, par quelque voye qu'il vous plaise de m'y appeller ; elle sera toujours trop douce pour moi, si elle me conduit à vous.

Je ne suis plus surpris après cela que saint Thomas nous assure avec les Peres, que l'entrée en Religion est un second baptême, qui remet les péchez commis dans le siécle, non-seulement par voye d'indulgence, mais par voye de satisfaction, étant l'œuvre la plus pénible qu'on puisse entreprendre ; par voye de mérite, renfermant un acte d'une valeur inestimable ; sçavoir une préférence de Dieu la plus haute & la plus héroïque qui puisse être ; non pas en idée au pied d'un oratoire, où il est aisé de s'offrir à tout, mais en effet dans

la démarche la plus difficile de la vie. Car au lieu qu'il faut ménager la délicatesse des gens du Monde, & que pour ne pas les blesser, on les dispense quelquefois d'entrer dans un détail trop exact sur leurs propres interêts par rapport à Dieu; ici la personne qui se donne à lui, va chercher jusques dans l'avenir avec l'Apôtre, tout ce qui pouroit la séparer de ce qu'elle aime par-dessus toutes choses. *Quis ergo non separabit à charitate Christi?* Je vois bien, dit-elle, Seigneur, que pour épargner ma foiblesse, votre Providence me cache une partie des peines de mon état: mais non, Seigneur, ne retranchez rien du sacrifice que je veux vous faire. C'est pour jamais que je renonce au Monde, & à toutes ses vanitez, à tous ses plaisirs. Non-seulement je vous aime; mais je veux autant qu'il m'est possible, m'ôter le pouvoir de ne vous aimer pas, en m'obligeant pour toujours. Je n'excepte ni peines, ni ennuis, ni maladies, ni la mort même. Si je ne trouve pas dans la suite de ma vie toute la joye & toute

Rom. c. 8.

la satisfaction que je m'étois promise, je prendrai patience pour l'amour de vous. Si vous m'ôtez la santé & le pouvoir d'agir, je souffrirai pour vous. En un mot, si je ne puis vivre, je mourrai pour vous. Il seroit bien honteux que le monde eût tant d'adorateurs capables de lui faire un pareil sacrifice, & qu'il ne se trouvât personne qui voulût vous servir à ses dépens.

Heureux l'homme qui fait pour Dieu un acte de cette nature ! Que c'est un grand préjugé pour le salut, & un grand fond de confiance ! Souvenez-vous, Seigneur, que quelque indigne que je sois de vos bontez, il a été un tems dans la vie où je puis dire que je vous ai véritablement aimé. Je sens que si je leve mes yeux jusqu'à vous, c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous êtes : mais quand je ne regarde que moi, c'est beaucoup pour une créature aussi foible que je suis. Et quand par malheur il seroit arrivé que je n'eusse pas été bien appellé en Religion, je ne puis croire, Seigneur, que vous n'eussiez

pas pour agréable l'effort que je fais dans la ſeule vûë de vous plaire. Ceux à qui vous êtes indifférent, mon Dieu, ne font point ces avances-là : & je me flatte que vous voulez bien que j'aye la ſatisfaction de croire que vous m'aimez & que je vous aime.

Pour vous, mes chers Auditeurs, dont Dieu n'a pas exigé un pareil ſacrifice, & qui reconnoiſſez le danger de votre état, redoublez vos ſoins & vos efforts à la vûë du péril. Gardez-vous de cette confiance que le monde inſpire, plus dangereuſe pour le ſalut que tous les dangers du Monde. Quand nous vous diſons qu'il faut vous ſauver, il eſt ſi difficile, dites-vous, de faire ſon ſalut dans le Monde, & quand nous vous repréſentons, que puiſque cela eſt ſi difficile, il faut donc s'y appliquer avec plus de ſoin & plus de vigilance, ſe fortifier par la fréquentation des Sacremens, avoir recours à la priere & à la retraite, cela eſt bon, dites-vous, pour des gens qui vivent dans un Cloître. Prétendez-vous dire par-là que le Ciel n'eſt pas pour vous;

ou qu'il n'appartient qu'aux Religieux de se sauver par la peine, & que le salut ne vous doit rien coûter? Quel abus, mon frere, dit saint Basile! Qui doit être plus tranquille pendant l'orage, d'un homme qui est au port, ou de celui qui est en pleine mer? Qui doit se tenir le plus assuré, de celui qui est exposé aux embuscades des ennemis, ou de celui qui est dans un lieu de sûreté? Il est visible que c'est à vous à craindre davantage, puisque votre état est plus dangereux : mais à craindre non pas d'une crainte vaine, oisive, stérile, mais d'une crainte agissante & semblable à celle de Job. *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum* : J'ai toujours craint Dieu comme une montagne d'eau, qui vient fondre sur moi pendant l'orage. Il ne dit pas comme un foudre, comme un tonnerre : cette crainte est inutile, & ne vous met pas en garde contre le coup qui vous menace. Mais la crainte que donne un orage fait faire les derniers efforts : on monte aux cordages, on vuide les eaux, on jette Job.c.31.

les marchandises les plus précieuses pour décharger le vaisseau, & pour sauver sa vie. Ainsi, Seigneur, faites que la crainte de vos jugemens nous fasse mettre la main à l'œuvre, veiller, prier, travailler, renoncer à tout, pour parvenir un jour au port de la félicité éternelle, &c.



AUTRE
SERMON
SUR
LA PROFESSION RELIGIEUSE.

Dicebat autem ad omnes : ſi quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam quotidiè.

Le Fils de Dieu diſoit à tous : ſi quelqu'un veut me ſuivre, qu'il renonce à ſoi-même, & qu'il porte tous les jours ſa croix. En ſaint Luc, ch. 9.

IL paroîtra ſans doute étrange à pluſieurs, que le Fils de Dieu faiſant une leçon ſi dure d'abnégation & de mortification continuelle, il n'en diſpenſe perſonne. *Dicebat autem ad omnes*, remarque l'Evangéliſte : ce n'étoit pas ſeulement à ſes Diſciples

ni à ceux qui aſpiroient à la perfection que le Sauveur impoſoit l'obligation de renoncer à eux-mêmes, & de porter leur croix. C'eſt généralement à tout le monde qu'il parle : il n'excepte ni âge, ni ſexe, ni conditions, ni états : il veut que du moment qu'on eſt Chrêtien, on commence par renoncer à ſoi-même, & qu'on porte ſa croix chaque jour ; hors de-là on ne peut être du nombre des ſiens. Voilà, Messieurs, une parole bien déciſive contre les mondains, qui prétendent borner la pratique de l'abnégation à un petit nombre de perſonnes qui ont pris le parti de la retraite. Il n'y avoit ni Cloîtres, ni Monaſtéres, quand le Fils de Dieu prononça ces paroles : *Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam quotidiè.* A la vérité, il déclara que le célibat & le renoncement aux biens de fortune ne regardoient pas toute ſorte de gens : *Non omnes capiunt verbum iſtud.* Mais pour l'abnégation de ſoi-même, aucun n'en eſt exempt ; il proteſte hautement qu'il ne reconnoît pour diſciples, que ceux qui la

pratiquent tous les jours : *Dicebat autem ad omnes.* Que si le Monde croit avoir dérogé à cette loi par un usage contraire, qu'il sçache qu'il n'y a point de prescription contre l'Evangile, & que la parole de Jesus-Christ ne céde ni à la puissances des Grands, ni à l'orgueïl des Sçavans, ni à l'autorité des riches, ni à la mollesse des voluptueux : *Dicebat autem ad omnes.*

C'est pour avoir bien compris l'importance & la nécessité de cette abnégation chrêtienne, MA TRÉS-CHERE SŒUR, que vous avez pris le parti que vous embrassez aujourd'hui. Vous vous êtes appliquée personnellement ces paroles que Jesus-Christ dit à tout le Monde, & vous vous les êtes appliquées d'une maniere bien différente de celle dont se les appliquent les mondains. Ce n'est pas en cherchant des tempéramens à cette vérité, qui n'en souffre point; c'est en lui laissant toute sa force, & toute l'étenduë qu'elle peut avoir. Ce n'est pas même en vous bornant au sens dont se contentent les personnes régulieres, qui suivent une régle moins

auſtére, quoique ſainte & autoriſée de l'Egliſe. Vous avez crû que c'étoit mieux comprendre le véritable ſens de ces paroles, que de leur donner une interprétation plus rigide. La force chrêtienne jointe à la ſolidité naturelle de votre eſprit, vous a fait expliquer à la rigueur les termes d'un Oracle ſi terrible. Vous n'avez pas ſeulement pris la croix, mais la croix la plus péſante : cet habit pénitent & humble, cette régle qui n'accorde rien aux ſens ni à la nature; cette retraite entiere qui vous dérobe pour jamais, non-ſeulement au commerce, mais à la vûë du Monde ; cette vie crucifiée qui vous fait, pour ainſi dire, mourir chaque jour, & renaître à de nouvelles peines; où l'on ne donne chaque jour au corps que ce qui eſt préciſément néceſſaire pour tenir la victime en état de s'immoler ſans ceſſe, & de renouveller à toute heure ſon ſacrifice : tous ces dehors capables de rallentir la ferveur des ames les mieux appellées, ont été pour vous un attrait à la Religion; & ce qui paroît un obſtacle inſurmontable à tant d'autres, eſt devenu pour

vous une raiſon puiſſante, qui vous a déterminée au genre de vie que vous embraſſez. Tant il eſt vrai qu'on ne manque dans le monde que de foi ; & que quand on eſt fortement perſuadé des véritez de l'Evangile, on ne trouve rien de trop fort ni de trop auſtére.

Attaquée cependant par tout ce que la tendreſſe du ſang & de l'amitié lui a ſuſcité de parens & d'amis qui ont combattu ſa vocation, cette fervente épouſe de Jeſus-Chriſt avoit beſoin, MADEMOISELLE, que votre Alteſſe Royale ſecondât ſon zéle. Elle a trouvé dans votre perſonne une protectrice puiſſante, & encore plus illuſtre par ſa Religion que par ſa naiſſance. Tout ce que le Sang de la premiere Maiſon du Monde ; tout ce que l'alliance & la conſidération d'un grand Roy ; tout ce qu'un mérite perſonnel peut donner de grandeur & d'élévation à une Princeſſe de votre rang, bien loin de vous inſpirer cette indifférence ſi ordinaire aux Grands pour les Maiſons Religieuſes, ſemble n'avoir ſervi qu'à faire connoître, ſi je l'oſe dire, la tendreſſe par-

Ce diſcours fut prononcé devant ſon Alteſſe Royale Mademoiſelle.

ticuliere que vous avez pour celle-ci. Votre Altesse Royale en autorisant par sa protection & par sa présence, la cérémonie de ce jour, ne marque pas seulement la bonté qu'elle a pour un Ministre fidéle & dévoué à ses interêts, mais plus encore l'estime qu'elle fait des personnes qui vivent dans l'exercice continuel de l'abnégation chrêtienne. Elle ne se contente pas de sanctifier ses mains par les aumônes & par les bonnes œuvres qu'elle pratique d'une maniere si édifiante à l'égard des Pauvres de Jesus-Christ; mais elle veut encore comme consacrer ces mêmes mains en donnant le voile aux Epouses de Jesus-Christ, & semble par-là nous insinuer qu'elle fait plus d'état de ce renoncement au Monde, que des grandeurs de la terre. Voilà, MESSIEURS, une double instruction pour nous, dont il est important de profiter: & puisque Jesus-Christ adresse ses paroles à tout le monde: *Dicebat autem ad omnes:* ne nous en servons pas seulement pour apprendre à estimer la profession Religieuse; tâchons au

même-tems de nous en appliquer le sens conformément à notre état, & demandons pour cela des lumieres au Saint-Esprit, &c. *Ave.*

Non, Messieurs, ce n'est point précisément la retraite qui fait des Monastéres un azyle & un lieu de sûreté pour la vertu. Ce n'est pas même la sainteté de l'habit & de la profession, qui met les Religieux à couvert des ennemis de leur salut. Quoique ces avantages soient de grands secours pour eux, ils n'empêchent pas ces chûtes déplorables qui vous scandalisent, & dont on prend mal-à-propos occasion dans le Monde, de maltraiter si fort l'état Religieux : comme si la chûte d'un particulier devroit décider de la vertu des autres ; ou que la lâcheté personnelle d'un homme engagé dans la robbe, dans l'Eglise, dans l'épée, dût flétrir l'honneur de tant de gens de mérite, qui se distinguent tous les jours dans ces professions. Encore une fois, ce n'est pas précisément la retraite qui fait la sûreté du Religieux :

c'eſt la pratique du renoncement & de l'abnégation continuelle de ſoi-même ; ſoit qu'on entende par ces termes la mortification intérieure des paſſions ; ſoit qu'on y renferme la mortification des ſens, qui ne doit être regardée que comme un moyen pour aller à l'autre. Tandis qu'il s'en tient à cette pratique, qui eſt comme l'ame de tous les Ordres Religieux, il ne craint point les coups que lui portent les ennemis de ſon ſalut, le monde, le démon & la chair. Pourquoi cela ? pour deux raiſons qui ſont d'une grande inſtruction, & que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. La premiere, c'eſt que l'exercice de cette abnegation continuelle de ſoi-même, eſt un préſervatif qui le garantit dans la ſuite de la vie, des grands péchez à quoi ſont expoſez ceux qui ne ſuivent que leur inclination naturelle. Et la ſeconde, c'eſt que cette même abnégation eſt un reméde qui efface chaque jour les fautes commiſes auſquelles la fragilité humaine ne ſçauroit parer. Deux avantages qui

vous feront ſentir la ſûreté de l'état Religieux, & en même-tems l'obligation qu'ont tous les Chrêtiens de pratiquer l'abnégation d'eux-mêmes, & comme un préſervatif contre les péchez à commettre, & comme un remède pour les péchez déja commis. Commençons.

PREMIERE PARTIE.

J'AVOUE, MESSIEURS, que les ſages ſelon la chair, qui regardent d'un œil prophane les pratiques les plus ordinaires des Communautez Religieuſes, n'ont que du mépris pour toutes ces obſervances, & trouvent étrange que l'homme ſe captive au point de ſe diſputer les ſatisfactions les plus innocentes. Ils ſe diſent à eux-mêmes que le joug de la Loy eſt aſſez péſant & aſſez rude, ſans qu'on ſe charge encore de tant d'œuvres de ſurérogation, & qu'après tout on ſe peut ſauver par des voyes plus douces. Ainſi parlent ceux qui ne connoiſſent ni la fragilité extrême de l'homme, ni la difficulté de la Loy : mais quiconque aura bien pénétré l'une & l'autre, & qui ſera entré dans l'eſprit de l'E-

vangile, prendra la pensée de tant de ſaints Fondateurs, qui ont travaillé ſur le même plan, & qui inſpirez de Dieu pour former de parfaits Chrêtiens ſur ce modéle, ont tous été preſque par des routes différentes à la même fin, qui étoit de ſauver l'homme. Il admirera leur ſageſſe; il reconnoîtra qu'ils ne pouvoient pas moins exiger, pour nous conduire par une voye ſûre au terme où nous aſpirons.

En effet, MESSIEURS, ils ont bien preſſenti, que quelques meſures qu'ils priſſent pour élever les hommes au ſouverain dégré de la perfection, ce ſeroit le partage d'un petit nombre, qu'une vertu conſommée diſtingue dans les Maiſons Religieuſes. Mais ils ont compris en même-tems qu'il falloit pourvoir au ſalut des autres, & que pour en venir à une parfaite obſervation de la Loy, il falloit aſpirer à quelque choſe de plus élevé. Craignant tout de la fragilité de l'homme, ils ont exigé de lui toute la perfection de l'Evangile, pour ne pas manquer le point néceſſaire au ſalut. Inſtruits par une lon-

gue & funeste expérience de son extrême foiblesse, qui le fait demeurer toujours beaucoup au-dessous des projets qu'il a formez, ils ont bien jugé que s'il ne portoit ses vûës à quelque chose de plus sublime que la pure pratique de la Loy, il ne parviendroit jamais à ce qu'il y a de capital & d'essentiel.

C'est pour ce sujet, qu'afin de le préserver des grands vices, ils ont tâché d'extirper jusqu'à la racine des plus légéres imperfections : ils en ont usé en cela comme un sage Commandant, qui ne se contente pas que le corps de la place soit bon & bien muni, mais qui bâtit encore des dehors pour retarder les efforts de l'ennemi. Ainsi pour aller au-devant de l'ambition si naturelle à l'homme, ils ont voulu qu'il étouffât ce monstre dès sa naissance ; qu'il fût élevé dans un exercice continuel d'humilité ; qu'il vécut dans le silence & dans l'obscurité de la retraite, qu'on eût soin de se familiariser au mépris de soi-même, en lui mettant ses défauts devant les yeux. C'est pour aller au-devant des désor-

dres de la propre volonté, quand elle est peu disciplinée, qu'ils ont pris tant de soin de la rompre par la pratique des choses les plus contraires aux sens & à la raison; qu'ils ont voulu dompter par-là le libertinage de l'homme qui répugne à la sujétion. C'est pour aller au-devant des vices du corps, & pour le rendre souple à l'esprit & à la loy, qu'ils ont jugé expédient de le mortifier par toutes les austéritez que leur zéle leur inspiroit; qu'ils lui ont non-seulement retranché les plaisirs que la Loy défend, mais refusé même les satisfactions que la Loy permet, pour le réduire à la servitude & à l'obéissance. C'est pour déraciner entierement la convoitise qui nous fait aimer les biens de la terre, qu'ils ont voulu que le Religieux se dépoüillât de toutes choses; qu'il n'eût pas même le domaine de celles dont l'usage lui seroit permis; que tout ce qui serviroit à sa personne, portât avec soi un caractére de pauvreté, qui lui remît incessamment son état devant les yeux. En un mot, c'est pour inspirer aux Religieux une soumission

aveugle à la volonté divine, qu'ils l'ont obligé de renoncer à la ſienne, & qu'à la tête de leurs conſtitutions, ils ont mis celle-là comme le fondement des autres; ſçavoir, qu'on s'appliquât à pratiquer en toutes choſes une abnégation continuelle de ſoi-même, & une mortification entiere des ſens & des paſſions: perſuadez que la ſûreté de l'état Religieux dépendoit de-là; qu'on ſe verroit vaincu par l'ennemi de notre ſalut, du moment qu'on ceſſeroit de ſe vaincre ſoi-même, & que la Religion toute ſainte qu'elle eſt, ne peut ſervir d'azyle qu'à ceux qui combattent les armes à la main.

La Religion ſemble inſinuer à chacun des ſiens par la multitude des obſervances qu'elle leur impoſe, cet avis ſi ſalutaire que ſaint Paul donnoit aux Ephéſiens: *Accipite armaturam Dei, ut poſſitis reſiſtere in die malo.* Revêtez-vous des armes du Seigneur; dont cet Apôtre fait enſuite le détail, le bouclier de la foi, le glaive tranchant de la parole, un caſque de ſalut, toute l'armure céleſte que l'Evangile four- *Epheſ. c. 6.*

gieux élevé dans ces maximes de renoncement & d'abnégation de soi-même, croît en vertu de jour en jour, & devient capable de résister aux attaques les plus pressantes. C'est cette Maison dont Jesus-Christ parle, que la furie des vents & des flots s'efforce en vain de renverser: elle brave l'orage parce qu'elle est fondée sur la pierre
Luc. c. 6. ferme : *Fundata enim erat super petram*; Tandis que des personnes vertueuses qui n'ont pas ce fond d'abnégation, sont emportées bien-tôt, parce que leur édifice n'est bâti que sur le sable. Le Religieux ne ressemble pas à ce Roy foible de l'Evangile, qui dans le tems où il faudroit livrer le combat & en venir aux mains avec l'ennemi, est obligé d'envoyer au-devant de lui des négociateurs pour traiter de paix, & pour faire un aveu honteux de sa foiblesse : il a de quoi tenir tête aux plus redoutables ennemis de son salut, parce qu'il a ramassé des forces suffisantes pour lui résister, & qu'il s'est exercé, aguerri, préparé de longue main par de legéres épreuves, à en soutenir de plus violentes. Il ne se

voit pas réduit à la confusion de l'Architecte imprudent, qui pour n'avoir pas compté juste sur ses forces & sur son argent, est contraint de laisser son ouvrage imparfait, & d'essuyer les railleries de ceux qui lui reprochent de n'avoir pû achever ce qu'il a commencé : c'est un ouvrier sage qui prend ses mesures à loisir, qui s'examine suivant le conseil de l'Evangile, qui médite long-tems dans la retraite les moyens de conduire à sa perfection cette tour Evangélique qu'il entreprend d'élever. En un mot, il ne ressemble pas à ces vierges folles, qui faute d'huile dans leurs lampes, manquent l'heure que l'époux arrive : il est dans une vigilance continuelle, à l'exemple des vierges sages, & observe tous les momens pour ne pas manquer le moment décisif de l'éternité.

Voilà, MESSIEURS, ce qui fait la sûreté, & si je l'ose dire, le bonheur du Religieux dans son état. Il n'a pas les douceurs de ces gens du Monde, qui à l'entrée de la carriere, trouvent un chemin tout semé de fleurs, & qui ne vivent dans leur jeu-

neſſe que ſelon leurs inclinations naturelles, ennemis de la gêne & de la contrainte : il trouve au contraire un chemin rude, plein de ronces, & où chaque pas lui coûte ; une voye ſi pénible à tenir, qu'on ne peut ſe faire paſſage que par une violence continuelle ; il lui faut à tout moment ſe combattre, ſe contredire, ſe ſacrifier. Mais leur condition change bien-tôt : car tandis que le mondain devenu eſclave de ſes paſſions, ſur leſquelles il n'a pris nul empire, gémit ſous leur honteuſe ſervitude ; qu'il eſt emporté à leur gré d'égarement en égarement ; qu'il n'a pas la force de rompre ſa chaîne ; que tout l'arrête, & lui paroît impraticable dans la Loy de Dieu ; le Religieux au contraire accoûtumé à vaincre, prend enfin le deſſus, obſerve la Loy ſans peine, & court aiſément avec le Prophête Royal dans la voye des commandemens. Content de ſa cellule, il n'envie ni la fortune, ni le bien d'autrui. Heureux dans ſon humble médiocrité, il s'étonne de voir des gens opulens dans le Monde, qui mal ſatisfaits de leur état,

soupirent incessamment aprés de nouvelles charges & de nouveaux honneurs. Egal & tranquile dans les souffrances qu'il reçoit avec soumission de la main de Dieu, il ne comprend pas le langage des personnes du Monde, lorsqu'il entend dire que des gens du premier ordre, accablez sous de legéres disgraces, dont ils se font un monstre, ou piquez d'un refus, d'une préférence qui leur fait oublier que leur fortune est encore enviée par mille autres, dépérissent à vûë d'œil, languissent & meurent enfin de chagrin. Accoutumé à combattre en la présence de Dieu qui le regarde, & à remporter encore plus de victoires secretes que de publiques, il est surpris que des gens d'une réputation établie, tombent dans des foiblesses dont on les croyoit incapables. Fortifié & devenu comme invincible par les bonnes habitudes qu'il a contractées en renonçant à soi-même, il a la joye de voir qu'il lui en coûteroit souvent plus pour vivre mal, que pour bien vivre : il voit frémit autour de lui toutes les passions sans en être

émû. Or s'il y a une grandeur capable de ſatisfaire une ame vrayement chrêtienne, c'eſt d'avoir acquis cette ſupériorité au-deſſus de tous les événemens de la vie. Quelle élévation! quelle nobleſſe, d'être également inſenſible aux proſpéritez & aux diſgraces du Monde, à ſes careſſes, & à ſes menaces, à ſon eſtime & à ſes mépris! Il eſt dans les Maiſons Religieuſes des hommes de ce caractére; & ce n'eſt point préciſément à la retraite qu'ils ſont redevables de cette heureuſe ſituation d'eſprit; c'eſt à la ſeule pratique de l'abnégation chrêtienne qui fait l'eſſence de la profeſſion Religieuſe. Un déſir mal mortifié ſeroit capable de troubler leur repos dans la plus profonde ſolitude.

Ce n'eſt pas-là, MESSIEURS, l'éducation qu'on a dans le ſiécle. Un homme du monde accoutumé de bonne heure à ſuivre ſes inclinations, ignore l'art & de ſe combattre, & de ſe vaincre. S'il prend quelque choſe ſur ſoi, ce n'eſt point pour ſe faire cette violence qui emporte le Royaume des Cieux; c'eſt moins pour mor-

tifier ses passions, que pour s'y abandonner. Aussi ont-elles là toute leur vivacité : elles ne sont retenuës par aucun frein ; elles vous gouvernent avec empire. Est-on touché de quelque objet ; il faut à quelque prix que ce soit se contenter ; on ne sçait ce que c'est que d'aller au-devant d'une passion d'engagement pour s'en défendre. A-t'on reçû une offense ? il faut courir à la vengeance ; rien ne paroît plus raisonnable. L'ambition trace-t'elle un chemin à la gloire ? on y va sans examiner. L'interêt fait-il luire à vos yeux quelque rayon d'espérance ? on y vole sans penser si les voyes sont légitimes. Le devoir exige-t'il de vous de la gêne & de la contrainte ? on le néglige. Se présente-t'il une partie de divertissement, où la conscience soit interessée ? il en faut être. La mode a-t'elle établi une maniere de s'habiller avec luxe, ou avec immodestie ? on s'y conforme, sans avoir égard ni à la dépense, ni à la pudeur. Faut-il pour le bien de la paix relâcher quelque chose de ses interêts ? on n'y veut pas seulement entendre. Tout ce qui

gêne, blesse le libertinage du siécle: on se dispense de tout; & c'est une des maximes les plus universellement reçûes dans le monde, qu'il ne faut se contraindre que le moins qu'on peut.

Or je dis, MESSIEURS, que rien n'est plus dangereux pour le salut, que cette éducation libertine, qui a pour principe de suivre en tout son humeur. Pourquoi cela? parce qu'elle vous met hors d'état de satisfaire aux devoirs de votre condition, non-seulement selon le conseil, mais selon le précepte de l'Evangile: & c'est dans cette vûë que Jesus-Christ exigeoit de tout le monde l'abnégation de soi-même; *Dicebat autem ad omnes.*

En effet, Chrêtiens, qu'il y ait dans tous les états des devoirs de cette nature, qu'il est impossible de remplir sans un entier renoncement à soi-même, est-il rien de plus certain, & de plus ordinaire dans la vie? Une femme, par exemple, obligée par les loix du mariage à se soûmettre entierement aux volontez d'un mari, quand la conscience n'y est point interessée; à n'avoir pour lui nulle lâche com-

plaisance, lorsqu'il s'agit d'offenser Dieu; à ménager ses humeurs & ses caprices; à le retenir dans son devoir par une conduite irréprochable; à le faire revenir de ses égaremens par une conduite pleine de douceur & de condescendance, si rare même dans les femmes régulieres; à soutenir tout le poids d'une famille nombreuse; à essuyer toutes les duretez d'un enfant ingrat: peut-elle remplir tous ces devoirs si essentiels à son état, sans avoir appris de bonne heure à se vaincre? Un mari d'autre part obligé à condescendre aux foiblesses d'une femme, pour maintenir la paix & le bon ordre domestique; à fournir sans cesse à la vanité & au luxe des habits, ce que la bienséance exige seulement quelquefois; à travailler sans relâche à la fortune de ses enfans, & à réparer par ses soins & par son travail ce que la nature leur a refusé & d'esprit & d'industrie. Des enfans d'ailleurs nez de parens qui n'aiment qu'eux-mêmes, obligez à marquer de l'amour & du respect à des gens qui semblent ne leur avoir donné la vie que pour les

rendre malheureux, & qui ne veulent pas faire la moindre avance en leur faveur. Un Magiſtrat obligé par le devoir de ſa charge à ſacrifier au public les heures les plus agréables de ſon repos, à ſe déclarer contre ſon ami & contre ſon propre ſang, à oublier ſur le tribunal de la Juſtice des injures qui ne regardent que ſa perſonne. Un homme chargé du bien d'autrui, ou accablé de dettes; obligé, après avoir joüi d'une floriſſante fortune, de ſe dégrader lui-même, & d'arracher le pain à ſes enfans pour ſatisfaire à ſes créanciers avides qui le perſécutent. Un homme opprimé par la violence & par la cabale de ſes ennemis, obligé par le Chriſtianiſme à pardonner à des gens qui voudroient lui avoir ôté la vie. Un homme entêté d'une paſſion criminelle, obligé de rompre ce honteux commerce qu'il entretient depuis pluſieurs années, & de faire un divorce éternel avec la perſonne qu'il aime juſqu'à la folie. Un homme dans le ſervice dès ſa jeuneſſe, qui voit paſſer devant lui des gens inférieurs en âge, en mérite, & en qua-

lité, obligé par sa Religion de n'avoir ni haine, ni envie, ni ressentiment.

Voilà, MESSIEURS, les occasions où il faut se contraindre ; où il faut renoncer à soi-même, si l'on veut se sauver. Dire donc que la pratique de l'abnégation chrêtienne n'est que pour les Cloîtres, n'est-ce pas lui donner des bornes trop étroites ?

On dit après cela, quand l'occasion est venuë, il faudroit être un saint pour souffrir ces traverses, & pour ne pas s'oublier dans ces cruelles conjonctures. En doutez-vous, MESSIEURS, qu'il fallut l'être ? JESUS-CHRIST ne nous a-t'il pas ordonné à tous d'y travailler ? Saint Paul écrivant aux Chrêtiens, leur donnoit-il une autre qualité que celle de Saints ? Quelle idée vous êtes-vous donc formé de l'Evangile ? Ne vous a-t'on pas cent fois prêché cette obligation dans la Chaire de vérité ? si l'on peut faire son devoir de Chrêtien sans cette abnégation & ce renoncement à soi-même, que le ne faites-vous dans les occasions que je viens de vous marquer : & si on ne le peut pas, pourquoi vous

difpenfer de cette abnégation, dont la pratique vous eft néceffaire ? Il ne faut, dites-vous, qu'obferver la Loy pour être fauvé; j'en conviens : que ne l'obfervez-vous donc dans ces rencontres ? Non, non, on ne remporte pas tout d'un coup des victoires du premier ordre : il falloit vous difpofer de longue main, fuivant le confeil de l'Apôtre : *Accipite armaturam Dei, ut poffitis refiftere in die malo.* Il n'eft pas tems, lorfqu'il faut combattre à ces jours de bataille, d'apprendre à vous fervir de ces armes fpirituelles. Il en eft à peu près de ces perfonnes, comme du jeune berger David : pour défaire le Géant, on le veut armer en guerrier ; mais on lui donne des armes qu'il n'a jamais maniées, & il ne peut
1. Reg. s'en fervir : *Non ufum habeo :* je ne fuis
c. 5. 17. point fait à combattre de la forte.

Ainfi parle le mondain dans une occafion de conféquence, où il eft néceffaire de vaincre pour le falut. Vous lui mettez en main l'Evangile; vous choififfez dans les maximes chrêtiennes ce qu'il y a de plus fort, ce glaive tranchant de l'abnégation

propre que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde : *Non veni pacem mittere, ſed gladium :* vous lui faites conſidérer les victoires ſignalées que les Héros du Chriſtianiſme ont remportées avec ces armes : mais en vain. *Non uſum habeo :* vous parlez à un homme qui n'a nul uſage & nulle expérience en ce genre de milice ; il n'a pas appris à ſe vaincre une fois dans la vie ; il ne ſçauroit avancer un pas ; tout l'arrête, tout l'étonne, & avec les mêmes armes qui rendent tant de fervens Religieux vainqueurs de l'ennemi dans les plus rudes aſſauts, il demeure ſans force & ſans vigueur. Vaincu avant que d'être attaqué, l'abnégation eſt une langue étrangére qu'il n'entend pas, & nous avons la douleur de voir des Chrêtiens auſſi peu verſez dans ces pratiques de notre Religion, que les nations les plus infidéles. On n'oſe même le leur propoſer, dans l'appréhenſion qu'on a d'expoſer à la raillerie de ces prophanes mondains les plus ſaintes véritez ; il faut chercher du tempérament à ce qui n'en ſouffre pas ; il faut autoriſer

Matth. 10.

des divorces ſcandaleux par l'antipatie des humeurs, comme ſi l'Apôtre en défendant de ſéparer ce que le Seigneur a joint d'un lien indiſſoluble, n'avoit pas ordonné de ſupporter les défauts l'un de l'autre ; il faut excuſer une haine invétérée par une averſion qu'on prétend être inſurmontable, & ſur cela approuver des gens, qui à la honte du Chriſtianiſme ne ſe voyent qu'à la ſainte Table, il faut ſoutenir l'injuſtice à l'égard des créanciers, que l'on ne paye pas par un phantôme d'état & de rang, dont on ne veut pas deſcendre ; il faut permettre des occaſions prochaines de pécher par des néceſſitez de fortune, d'interêt, d'établiſſement, comme ſi l'on pouvoit ſe diſpenſer jamais d'arracher l'œil qui ſcandaliſe.

Mais vous me direz qu'on pratique cette abnégation continuelle dans le Monde, autant & plus que dans les Maiſons Religieuſes. Je l'avouë, MESSIEURS : on la pratique d'une maniere qui va plûtôt à cacher les vices qu'à les déraciner, comme Lactance le reprochoit autrefois aux Philoſophes

Payens : *Philoſophia non exſcindit, ſed abſcondit vitia.* On s'étudie à être doux & honnête au-dehors, tandis que le cœur ſe livre en ſecret aux mouvemens les plus emportez ; on ſe ſoumet en apparence à ceux que Dieu a mis au-deſſus de nos têtes, tandis qu'intérieurement l'eſprit ſe révolte. Ainſi loin que cette abnégation ſerve au Chrêtien de préparatif à ſoutenir les attaques d'une paſſion, ce ſont des diſpoſitions à la faire éclater, dès qu'on n'eſt plus intimidé par l'œil des hommes qui vous éclaire. Auſſi voyons-nous dans l'occaſion les gens de ce caractére aller à des emportemens étranges, tramer les vengeances les plus cruelles, nourir les haines les plus envenimées ; & toutes les paſſions qu'ils renfermoient au-dedans du cœur, dès que la digue eſt levée, fondre comme un torrent avec d'autant plus d'impétuoſité & de furie, qu'on s'eſt fait plus de violence pour les retenir. Lactan.

Il n'en va pas ainſi du Religieux : il a ſoin d'extirper le vice juſqu'à la racine : il ne l'autoriſe pas ; il le blâ-

me ; il ne le flatte pas ; il le combat ouvertement : il ne se contente pas de paroître vertueux ; il met sa principale étude à le devenir : il n'apprend pas à se contrefaire pour le Monde, mais à se vaincre pour Dieu. Le soin qu'il a d'amortir peu à peu le feu de la convoitise, en éteignant jusqu'aux moindres étincelles, va au-devant de ces grands incendies qu'une passion naissante peut allumer ; & s'il lui échappe quelques fautes légéres dans la vie, il a la consolation de les expier par l'abnégation de soi-même c'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. C'EST une vérité incontestable dans la morale Chrêtienne, que Dieu ne laisse aucun péché impuni : *Nullum peccatum Dominus inultum relaxat*, dit saint Grégoire écrivant sur Job ; *aut enim nos flentes insequimur, aut ipse judicando reservat* ; ou l'homme, dit ce Pere, efface ses péchez par ses larmes, ou Dieu le réserve à son jugement ; ou l'homme pénitent venge Dieu, ou Dieu le punit.

Greg.

C'est une Loy indispensable portée

par la Justice Divine ; & c'est en ce sens, continuë saint Grégoire, que Job disoit à Dieu : *Verebar omnia opera mea, sciens quòd non parceres delinquenti* : je faisois une attention particuliere, & je tremblois sur toutes les actions de ma vie, persuadé que si je manquois, vous ne me pardonneriez pas. Or le pardon dont parle Job, ne tombe pas sur la coulpe ; il est évident que la persuasion eût été fausse, puisque Dieu la pardonne dès qu'on se convertit à lui : mais il tombe sur la peine dûë au péché, que Dieu change bien d'éternelle en temporelle, mais qu'il ne relâche jamais entierement sans expiation. *Job. c. 9.*

Or ce qui fait un des principaux avantages de l'état Religieux, c'est que la vie pénitente & crucifiée qu'on y méne dans la pratique d'une abnégation continuelle, prévient en l'homme la sévérité des jugemens de Dieu, & voilà pourquoi les Peres de l'Eglise l'ont regardée comme un état de pénitence. S'il échappe au Religieux quelque faute, dont la fragilité humaine n'est jamais exempte, c'est une

faute expiée sur l'heure ; on n'enrichit point ce trésor de colére, dont parle Saint Paul, & que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances. S'il manque à observer une régle, l'observance d'une autre est une satisfaction présente. S'il lüi arrive de proférer une parole indiscréte, elle est incontinent punie par un long silence. Si quelque sensualité peut avoir lieu dans une table aussi frugale que l'est celle des Communautez, les abstinences & les jeûnes la réparent & l'effacent aussi-tôt.

Si l'on se soustrait en quelque chose à l'obéissance, on le rend avec usure par une soumission continuelle dans toutes les actions de la vie. Si l'on apporte quelque négligence au service de Dieu, elle est récompensée par la longueur & par l'assiduité des prieres. S'il reste encore quelque attachement au Monde, & si l'on prend plaisir à pratiquer les personnes du siécle, cet attachement, ce plaisir est combattu par la régle qui prescrit les bornes aux entrevûes, qui en marquent le tems, le lieu, & les heures. Si on a quelquefois l'esprit un peu dissipé, cela est

vengé par une retraite éternelle : pénitence si austére, que quand les gens du Monde en ont fait huit jours, ils se persuadent avoir fait à Dieu la satisfaction la plus ample & la plus pénible. En un mot, les péchez les plus légers y sont condamnez, & y sont punis plus sévérement, que les péchez les plus énormes ne le sont ailleurs.

C'est pour cela que saint Thomas dans un Livre qu'il a écrit sur cette matiere, fait voir que non-seulement il n'est point de pénitence dans l'Eglise qui soit comparable à la vie Religieuse, non pas même la pénitence publique, quoique la plus rigoureuse que l'Eglise ait jamais imposée, parce qu'après tout elle est passagére ; au lieu que l'état Religieux dure jusqu'à la mort : mais encore il prouve qu'elle excéde tellement toutes les pénitences qu'on peut imposer, qu'il n'y a point de puissance dans l'Eglise qui puisse obliger un pécheur de quelque crime qu'il soit coupable, à entrer en Religion.

Voilà la consolation d'un Religieux qui vit selon l'esprit de sa vocation. Je

connois, Seigneur, toute ma foiblesse ; ma douleur eſt, que malgré la ſainteté de ma profeſſion je ne puis vivre avec toute la pureté de conſcience que je voudrois : mais auſſi je vis dans un état, où chaque jour je puis ſans peine expier mes fautes ; ſi j'ai le déplaiſir de commettre encore contre vous quelque infidélité, je vous vois du moins vengé dès le jour même. Je n'attens pas à vous ſatisfaire que vous l'exigiez de moi. Quand votre Juſtice, Seigneur, voudroit ſe relâcher au point d'épargner un coupable, un ingrat, un rebelle, mon cœur n'y conſentiroit jamais : je ne ſerois pas content de moi-même, quand vous pouriez-vous réſoudre à l'être de moi ; il eſt trop juſte, Seigneur, que qui a pû contriſter un auſſi bon pere que vous, reſſente l'amertume de ſa faute. Je veux, mon Dieu, que ce ſoit-là toute la conſolation de mon état : laiſſez-m'en ſoutenir toute la dureté ; elle eſt trop bien payée par le plaiſir que j'ai, de ſçavoir que je vous venge, quand je conſens à ſouffrir. Ce m'eſt aſſez de pouvoir eſpérer, que

vous aurez agréable la vie pénitente que j'ai embrassée pour vous, & qu'au jour redoutable des vengeances vous ne punirez pas dans moi ce que j'aurai déja puni. C'est avec joye que je prendrai sur moi tout ce que je pourai de croix & de peines, dans l'appréhension de sortir de ce monde redevable à votre Justice : je veux autant qu'il me sera possible tomber entre les mains de votre pure miséricorde, & me mettre en état de vous posséder, dès que vous aurez rompu les liens qui m'attachent ici-bas ; je veux que mon ame s'élance d'un plein vol dans le sein de l'Epoux & qu'elle aille joüir d'abord de ses chastes embrassemens : je n'estime pas seulement mon état, parce qu'il me préserve des grandes chûtes, mais je l'aime encore par l'occasion qu'il me donne de satisfaire incessamment pour les fautes que je commets tous les jours : heureuse nécessité pour moi de purifier mon cœur par une vie pénitente, de ces tâches qui me retarderoient la vûë d'un Dieu !

Le Monde tient une conduite bien

opposée à celle-là : car en négligeant la pratique de l'abnégation continuelle de soi-même, & laissant les exercices de la pénitence on accumule tous les jours dettes sur dettes, & on ne satisfait jamais à rien. Tantôt l'ambition fait faire au mondain les démarches les plus injustes & les plus violentes, & tantôt l'avarice le fait aller à des extrêmitez étranges : tantôt la colére le transporte, & tantôt la haine : chaque passion qu'on veut contenter ajoûte à ce trésor de colére, & la pénitence ne le diminuë jamais ; chaque âge selon l'humeur & l'inclination a ses vices, mais le fond est toujours le même ; l'interêt succéde au plaisir ; l'ambition est réveillée dès que l'amour est endormi ; si ce ne sont plus les parties de divertissement qui nous amusent, ce sont les affaires qui nous occupent : ainsi l'on change de péché, mais on demeure toujours pécheur. Quel effroyable compte à rendre au tribunal de Dieu pour des gens, qui pendant une vie qui n'est qu'un tissu de fautes, n'ont pas pensé une fois à faire pénitence ! Quand Dieu

même leur feroit miſéricorde pour le ſalut, ce qu'ils auront à payer avant que d'entrer dans la gloire, ne doit-il pas les faire trembler ?

Voilà par où la vie des gens du Monde me paroît inexcuſable. Car ils devroient conſidérer, que ſi les Religieux embraſſent un état d'abnégation & de renoncement à eux-mêmes, par un choix volontaire, ce devoir paſſe en obligation pour les perſonnes du ſiécle. Un Chrêtien qui a véeu dans l'innocence, fait, ſi vous voulez, une œuvre de ſurérogation en ſe mortifiant ; mais un pécheur s'acquitte d'un devoir de juſtice. Quand tous les Chrêtiens en vertu de leur profeſſion, ne ſeroient pas obligez à cette vie pénitente & crucifiée qui fait l'eſprit de l'Evangile, un pécheur y ſeroit obligé à raiſon de ſon état de coupable devant Dieu : c'eſt un tribut qu'il doit au maître qu'il a offenſé, & qu'il faut payer tôt ou tard. Oüi, Messieurs, il faut s'abſtenir quelquefois des choſes que la Loy permet, quand on s'eſt permis celles que la Loy défend ; & c'eſt en ce ſens que

Jesus-Christ adresse ces paroles à tout le Monde : *Dicebat autem ad omnes ; si quis vult venire post me, abneget semetipsum.*

Or l'abus le plus déplorable qui soit dans l'Eglise, c'est que s'il y reste encore quelque vestige de pénitence, ce ne sont pas les pécheurs qui la font, mais ce qu'il y a d'ames plus vertueuses. Les innocens pleurent & gémissent, tandis que les coupables sont dans le plaisir & dans l'abondance. Quelle horrible différence au Jugement de Dieu, lorsque devant le trône de sa Justice, il verra d'une part comparoître une jeune personne, qui dès ses premieres années retirée du Monde avant que d'avoir été en état de le connoître, après une jeunesse passée dans l'innocence, aura mortifié son corps, aura jeûné, veillé, prié, couché sur la dure, vécu dans une abnégation continuelle d'elle-même, se faisant violence en tout, portant sa croix chaque jour ; que dis-je, chaque moment de la vie ; & que d'autre part il verra paroître une ame mondaine accoutumée à vivre dans le luxe & dans

dans la molleſſe, une femme pleine d'amour pour elle-même, enyvrée de ſa beauté, idolâtre de ſon corps, occupée uniquement de ſon plaiſir, qui n'a rien refuſé à ſes ſens, toujours entourée d'adorateurs, ou acharnée à ſoutenir un gros jeu; en un mot qui aura mené la vie du Monde! Qui croira que ces perſonnes ont été élevées dans le ſein de la même Egliſe, qu'elles avoient le même Evangile à pratiquer, le même Ciel à eſpérer, le même Maître à ſervir, & que toute la différence qu'il y a entre elles, c'eſt que celle qui a vécu dans la pénitence étoit innocente & vertueuſe; & que celle qui a vécu dans la molleſſe & dans le plaiſir, étoit pécheresſe & coupable?

En vérité, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas inſulter à la Juſtice de Dieu? C'eſt bien-là qu'il faut demander: *Si juſtus vix ſalvabitur, impius & peccator ubi parebunt?* Si le juſte en cet état & après une telle vie, ne paroît qu'en tremblant; s'il n'a pas trop de ſes ſatisfactions peſées à la balance du ſanctuaire, que deviendra le pécheur impie, endurci, impénitent? 1. Petr. c. 4.

Vous accuſez quelquefois la Providence, quand vous voyez des ſujets indignes remplir des places honorables ; vous demandez où eſt Dieu qui ſouffre de pareils abus : tournez cette indignation contre vous-mêmes. Vous ſçavez de quels excès vous êtes coupables : dans quel luxe cependant, dans quelle molleſſe vivez-vous ? victimes ſauvées des flammes de l'enfer que vous avez méritées, peut-on vous réſoudre à ſouffrir la moindre choſe ? quelle délicateſſe ! quel attachement à vos aiſes ! quel ſoin de ne rien perdre des agrémens de votre condition !

Qu'on diſe après cela : ſi j'étois Religieux, je voudrois vivre dans toute l'auſtérité de ma Régle ; on ne me verroit plus dans le monde ; je ſerois mort à tout : il vous ſied bien d'en parler de la ſorte ! Si vous reconnoiſſez que des gens de bien ſont obligez à cette abnégation d'eux-mêmes, à cette vie crucifiée, quelle eſt là-deſſus votre obligation ? & ſi vous jugez qu'il eſt indigne de leur profeſſion de ne pas vivre dans la pénitence, n'eſt-

ce pas une plus grande indignité, qu'un mondain croye être en droit de s'en diſpenſer, parce qu'il n'eſt pas Religieux ; & qu'après avoir vécu en Payen le déſordre de ſa vie lui devienne un titre légitime pour finir de même, & pour preſcrire à l'Evangile ? Que ſi la corruption du Monde a pû autoriſer une contradiction auſſi viſible & auſſi groſſiére que celle qui paroît en ces deux termes, un pécheur dans le plaiſir, un pécheur dans l'abondance ; ſçachez que c'eſt une indécence plus monſtrueuſe devant Dieu, qui juge de la choſe comme elle eſt, que de voir un Religieux immortifié. Oüi, MESSIEURS, ſi quelqu'un des deux avoit droit de vivre dans le luxe & dans la joye, il ſeroit moins déraiſonnable que ce fût un homme qui a toujours été fidelle obſervateur de la Loy de Dieu, qu'un prévaricateur éternel.

C'eſt ſur cette régle que les Peres de l'Egliſe exhortoient les fidelles à la pénitence, en les comparant avec les Solitaires de leur tems. Voici, mes freres, leur diſoit ſaint Jean Chry-

sostôme, voici des gens qui la plûpart ont vécu réguliérement, & qui font pénitence ; vous qui avez vécu dans le désordre, pouvez-vous vous défendre de la faire ? Si cela vous épouvante, rappellez dans votre esprit leur vie & la vôtre, vos péchez & leur innocence, votre mollesse & leurs austéritez ; le peu qu'on vous demande, & la générosité qu'ils ont de tout accorder. Hé quoi, pensez-vous qu'il y ait deux espéces d'hommes différentes, dont les uns se doivent sauver par les croix, & les autres par le plaisir ? Souvenez-vous que la parole du Sauveur s'adresse à tous : *Dicebat autem ad omnes*. Malheur à qui cherche des exceptions à cette régle générale ; il est trop juste de nous y conformer, & de marcher à la suite d'un Dieu crucifié, qui n'a pas voulu s'en exempter lui-même, & qui par-là nous a montré le seul & unique chemin à la gloire : je vous la souhaite, &c.





SERMON
SUR
LES TROIS VOEUX
DE RELIGION.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.

Quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, recevra le centuple, & possédera la vie éternelle. En saint Matth. ch. 19.

CE n'est pas sans raison, dit saint Jerôme, que le Sauveur du Monde, en proposant une si grande

récompenſe à ceux qui ſeroient capables de ce renoncement général à toutes choſes, attacha cette condition eſ-
Matth. c. 19. ſentielle à ſa promeſſe : *Propter nomen meum*, en mon nom ; c'eſt-à-dire, en ma conſidération. Il ne ſe contenta pas de dire à ſes Apôtres : vous qui avez tout abandonné ; mais vous
Hieron. qui m'avez ſuivi : *Non dixit, qui reliquiſtis omnia.* Pourquoi cela ? parce qu'il s'eſt trouvé des Philoſophes, répond ce Pere, & d'autres gens de ce caractére, qui ont eu aſſez de force d'eſprit, pour mépriſer les richeſſes, les plaiſirs, & les grandeurs de la terre : mais ils n'ont pas pour cela ſuivi Jeſus-Chriſt, qui eſt un avantage propre des Apôtres & des fidéles : *Sed qui*
Ibid. *ſecuti eſtis me, quod propriè Apoſtolorum eſt, atque credentium.*

Diſons le même des gens du Monde : le démon jaloux de la gloire qu'on rend à Dieu par ce renoncement à tous les biens d'ici-bas, a trouvé des Diſciples qui contrefont pour le Monde, ce que les Religieux font pour Jeſus-Chriſt. Oüi, MESSIEURS, le Monde à ſes pauvres, ſes vierges & ſes eſ-

claves, comme l'Evangile, auſquels il dit auſſi bien que Jeſus-Chriſt : on ne peut être mon diſciple, qu'en renonçant à tout pour l'amour de moi. Or ce n'eſt pas à ces diſciples du Monde, que Jeſus-Chriſt a promis le centuple en cette vie, & la gloire en l'autre, ce n'eſt qu'aux fidelles, qui animez d'une vive foi, ſe dépoüillent de tout pour la vie éternelle, & principalement par les vœux de Religion. Attachons-nous donc à montrer dans ce diſcours l'accompliſſement de la parole de Jeſus-Chriſt, en faiſant voir dans les trois parties; premierement les avantages des pauvres de Jeſus-Chriſt par-deſſus les pauvres du Monde; ſecondement, les avantages des Vierges de Jeſus-Chriſt par-deſſus les Vierges du Monde; troiſiémement, les avantages des eſclaves de Jeſus-Chriſt, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, par-deſſus les eſclaves du Monde. C'eſt tout mon deſſein. Demandons, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND je parle des pauvres du Monde, ne penſez pas, MESSIEURS, que je comprenne ſous ce nom ceux

que Dieu a fait naître dans une condition basse & abjecte ; c'est l'ouvrage de la Providence, & non pas celui du Monde. Je parle de ceux qui étant nez dans une fortune assez opulente & assez aisée, ou sont devenus pauvres, en voulant vivre selon les maximes du Monde ; ou quoiqu'assez riches pour ne pas manquer du nécessaire, sont néanmoins dans le besoin, parce qu'ils veulent se conformer au Monde, sans quoi ils pourroient mener une vie contente & heureuse.

J'appelle, par exemple, pauvres du Monde, une infinité de gens d'épée, que la seule ambition de s'élever par la voye des armes, a ruinez par des dépenses excessives ; qui se laissant aller au torrent du Monde, qui aime le faste & l'éclat dans le train, l'équipage, les habits, la livrée, ont engagé leurs terres, épuisé leurs bourses, & consumé une partie de leur patrimoine. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui emportez par le feu de la jeunesse, ont donné dans la débauche, & qui pour satisfaire aux frais où leur passion

les engageoit, ont contracté de toutes parts des dettes ſecrétes qu'on réveille, & dont ils ſont incommodez : J'appelle pauvres du Monde, ceux qui pour ſe pouſſer dans les affaires, ou dans le négoce, ont fait des avances ou des pertes conſidérables, dont ils ne ſçauroient ſe relever. J'appelle pauvres du Monde, ceux qu'une aveugle fureur acharne à ſoutenir un gros jeu, qui les oblige à tout vendre, & à tout engager; & qui loin de ſe rebuter par leurs pertes, ſemblent prendre plaiſir à s'abîmer ſans reſſource. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui étant ſortis d'un ſang illuſtre, ou revêtus de charges conſidérables, ſe trouvent avoir peu de bien; & que le Monde cependant oblige par une bienſéance tyrannique, à vivre dans une magnificence, qui paſſe infiniment leurs revenus. J'appelle pauvres du Monde, ceux qui ayant pris d'abord un grand vol dans le Monde, & s'étant mis ſur un pied de dépenſe extraordinaire, ſe trouvent dans la cruelle néceſſité, de ne pouvoir rien relâcher de leur luxe, & de ne pou-

voir y fournir. On peut dire que tous ces gens quoi que riches en apparence, ſont pauvres en effet ; parce qu'ils ont effectivement des beſoins réels & véritables, & l'on peut dire auſſi, qu'ils ſont à proprement parler les pauvres du Monde, parce qu'en effet ils ne ſeroient pas pauvres ſans les folles maximes dn Monde, qu'ils ont voulu ſuivre, & auſquelles ils veulent encore ſe conformer. Ajoûtons, MESSIEURS, que le grand Monde n'eſt composé que de ces pauvres, qui lui ont tout ſacrifié.

Or je dis que la pauvreté évangélique des Religieux a trois avantages bien remarquables ſur celle des pauvres du Monde. Car en premier lieu, elle eſt accompagnée de gloire ; & le mépris eſt inſéparablement attaché à l'autre : en ſecond lieu, elle produit le repos & la paix dans l'ame ; & l'autre porte avec ſoi le trouble & l'inquiétude : en troiſiéme lieu, elle conſerve l'innocence & la pureté des mœurs ; & l'autre eſt une ſource de péchez & de crimes. Ecoutez-moi, MESSIEURS, dans une matiére ſi avantageuſe pour

la Religion, & si capable de détromper les gens du siécle de l'attachement qu'ils ont pour le monde.

Les pauvres du Monde sont exposez au mépris, & à l'infamie : la seule proposition vous convainc de cette vérité. Consultez, MESSIEURS, vos sentimens sur cela : comme le Monde est rempli d'estime pour les biens de fortune ; que c'est par-là qu'il mesure la grandeur, & qu'il régle l'opinion qu'il a des hommes ; aussi ne peut-il s'empêcher d'avoir le dernier mépris pour ceux qui n'ont pas de bien ; & plus encore pour ceux qui devroient en avoir, tels que sont les pauvres du Monde que je viens de vous décrire. C'est une chose établie que cette régle, de juger des gens sur le pied de leurs richesses, *tanti, quantùm habeas, sis.* Horace. Eût-on d'ailleurs toute la naissance, tout le mérite, & toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme recommandable ; la pauvreté est une tâche qui efface tout, qui obscurcit tout, qui anéantit tout : c'est un misérable, dit-on, qui n'a rien ; il n'en faut pas davantage pour éloigner

un homme de toutes les prétentions, qu'il pourroit avoir dans la vie civile. S'il faut noüer commerce avec les gens ; s'il se présente une alliance ; s'il faut s'élever à quelque emploi, la qualité de pauvre est capable de refroidir les meilleures intentions ; c'est un
Prov. c. 14. titre odieux aujourd'hui ; *Etiam proximo suo pauper odiosus erit :* on craint un homme réduit en cet état ; on appréhende qu'il ne nous tombe sur les bras ; on le fuït, on l'écarte, on se tient en garde contre ses attaques, comme s'il étoit frappé de quelque maladie contagieuse : *pauper odiosus erit.*

D'autre part comme le pauvre connoît la conduite des gens du monde, il n'appréhende rien plus, que de laisser appercevoir sa misére, quelque incommodité qu'il en reçoive dans le particulier : les dernieres extrémitez lui paroissent moins cruelles, que la confusion de découvrir le désordre de ses affaires : honteux lui-même de sa pauvreté, il fait les derniers efforts pour en dérober la connoissance au public : il sçait que cet aveu est un

coup mortel à ſon honneur ; c'eſt pour cela qu'il le différe autant qu'il peut. De-là tous ces artifices, pour cacher ſa miſére ; on jeûne pour étaler la livrée, pour avoir toujours l'équipage ſur pied : on affecte des dehors d'autant plus ſomptueux & plus riches, que le fonds eſt plus épuiſé, & la ruine plus prochaine ; on fait la meilleure contenance qu'il eſt poſſible, dans le plus déplorable état, & l'on ne craint rien tant que d'être connu pour ce qu'on eſt.

Mais c'eſt inutilement qu'on jouë la comédie : c'eſt un perſonnage qu'on ne peut pas ſoutenir long-tems ; tant d'occaſions ſe préſentent, & tant d'yeux ſont attachez ſur vous, qu'on devine aiſément votre folie ; vous n'êtes plus en état de vous produire dans le grand Monde ; on s'apperçoit que vous n'êtes plus des fêtes, ni des réjouiſſances, ni des grandes compagnies ; ou ſi vous voulez encore en être, comme vous n'êtes plus en état de le faire avec honneur, il faut ſouffrir les railleries de tout le monde : car la miſére ſe fait ſentir malgré

Job c. 41. qu'on en ait : *faciem ejus præcedit egeſtas.* Elle paroît tôt ou tard dans le train, dans l'équipage, dans la table, dans les habits. Je ne dis rien des affronts plus ſenſibles, à quoi la pauvreté vous expoſe ; de ces refus outrageans, & picquans juſqu'au vif, qu'il faut ſi ſouvent eſſuyer ; de ces bruſques incartades, & de ces éclats fâcheux de créanciers avides, d'autant plus acharnez à vous faire inſulte, qu'ils eſpérent vous contraindre plus aiſément par les voyes d'honneur : de ces honteuſes diffamations, à quoi expoſent les procédures de la Juſtice ; de ces préférences cruelles de gens ſans naiſſance & ſans mérite, que leur argent éleve au-deſſus de vous ; de ces reproches d'autant plus offençans qu'ils ſont mieux fondez, que la colére arrache quelquefois à des gens indiſcrets dans les meilleures compagnies ; de l'empire que prennent ſur vous des perſonnes qui croyent que vous leur devez tout, & qui vous vendent leurs ſervices au prix de l'honneur : voilà comme le Monde vous traite.

Jeſus-Chriſt, MESSIEURS, traite ſes pauvres plus honorablement : leur pauvreté, loin de leur être un ſujet de honte, leur eſt glorieuſe : quelque eſtime que faſſe le Monde des biens de fortune, il ne peut s'empêcher d'eſtimer ceux qui les ſçavent mépriſer : plus il fait état des richeſſes, plus il admire ceux qui ont la force de s'en détacher par un motif de Religion : ce renoncement volontaire à tous les biens de la fortune, a quelque choſe d'héroïque ; & dès qu'on eſt pauvre de ſon choix, la pauvreté devient illuſtre & vénérable.

Le pauvre de Jeſus-Chriſt n'eſt point obligé de cacher ſon état : il le peut avoüer ſans honte ; il en fait une profeſſion ſolemnelle. Il peut ſe paſſer avec honneur de la pompe & du luxe, & loin de rougir de n'avoir pas ce que les gens du Monde eſtiment ſi fort, il lui ſeroit honteux de l'avoir, & de s'en glorifier. Elevé qu'il eſt au-deſſus de toutes les grandeurs humaines, il rougiroit d'abaiſſer ſes inclinations, & de donner ſon eſtime à des biens périſſables ; & le Monde qui

ne peut lui refuser l'honneur qu'il mérite dans sa pauvreté, n'auroit que du mépris pour lui s'il sortoit des bornes de son état par le désir, ou par la possession & la vaine ostentation des biens de fortune.

Pour le trouble & l'inquiétude qui accompagne les pauvres du Monde, c'est une suite naturelle, & un effet nécessaire de leur pauvreté. Il n'y a que ceux qui ont passé par cette épreuve, qui sçachent à quel point il est dur, de se voir en danger de n'avoir pas le nécessaire : l'appréhension de manquer est le fleau le plus terrible de la vie : on retrace dans son esprit la destinée de ceux qu'on a vûs tomber dans la misére, ou décheoir de leur état ; on se voit avec horreur tous les jour à la veille de courir la même for-
Prov. v. 10. tune : *Pavor pauperum, egestas eorum*, dit le Sage ; les pauvres trouvent dans leur pauvreté même, un fonds inépuisable de crainte & d'allarmes sur l'avenir.

On voit que la dépense va toujours, & que les fonds s'épuisent ; qu'on a tari toutes les sources par des

emprunts continuels ; qu'il court de gros interêts, & que la principale dette vous demeure ſur les bras ; qu'il ſurvient des frais imprévus, pour leſquels il faut faire des avances extraordinaires ; que des terres dont on attendoit le revenu, vous demandent au lieu d'apporter : *Pavor pauperum ; egeſtas eorum.*

Ce ſont là les vrais chagrins de la vie, de ſe voir obligé de répandre ce qu'on n'a pas : ici un créancier vous preſſe impitoyablement ; là un domeſtique reclame ſes gages ; ici l'artiſan crie miſéricorde ſur les délais dont on le paye ; ici les enfans qui n'entrent point en conſidération du déſordre de leurs affaires, veulent vivre ſur le pied ſur lequel ils ont été élevez : ici les Officiers renoncent à faire des proviſions, & déclarent ne pouvoir plus trouver de crédit dans une Ville : quelle croix pour un homme ! que de cruelles réflexions lui paſſent alors par l'eſprit ! que de nuits ſans repos, & de jours en des frayeurs continuelles ! *Hi ſunt qui à* Luc c. 8.
ſollicitudinibus vitæ, &c. Ce ſont des

épines qui piquent ſans ceſſe, qui déchirent le cœur, & le percent juſqu'au vif : douleur qu'on ſe voit obligé de ſupprimer & de dévorer ſeul, parce qu'on ne ſçait à qui s'ouvrir ſur le mauvais état de ſes affaires ; parce qu'on ſent bien même qu'il eſt inutile de s'en expliquer ; que ceux qui voudroient vous ſoulager ne le peuvent, & que ceux qui le pourroient ne le veulent pas ; on ſe ronge, on ſe conſume, on dépérit à vûë d'œil ; on entre quelquefois dans des déſeſpoirs & dans des mélancolies noires, qui empoiſonnent toutes les douceurs de votre vie, qui vous font languir par une mort lente, & qui ne finiſſent qu'au tombeau.

Hélas ! Seigneur, où eſt le pauvre parmi ceux qui vous ſervent dans la Religion, qui ait jamais éprouvé ces cruelles inquiétudes ſur ſa pauvreté ? Combien de fois les pauvres du Monde ont-ils envié la deſtinée de vos pauvres ? Combien de fois dans le fort de leur triſteſſe, ont-ils été forcez de rendre cet aveu qui vous eſt ſi glorieux, & qui leur eſt ſi douloureux,

qu'il n'appartient qu'aux perſonnes retirées du Monde de goûter le repos & la tranquillité ; que le Monde non ſeulement ne la peut donner, mais qu'il trouble toujours la paix de l'eſprit & du cœur ; tandis que vos pauvres toujours aſſurez du néceſſaire, & dédaignant le ſuperflu, ont ſouvent plus de crainte de trouver trop les aiſes & les commoditez de la vie, que d'en manquer.

Ils ne craignent ni les injures du tems, ni la bizarrerie des ſaiſons, ni la ſtérilité des campagnes, ni taxes, ni banqueroutes ; ces fleaux n'approchent point de leurs cellules : *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Ou ſi la maiſon du Seigneur en eſt frappée, ils ont une reſſource en la Providence du Maître qu'ils ſervent : Providence que le Monde ignore, en ne comptant que ſur ſa prévoyance & ſur ſon argent ; mais Providence qu'une ame vrayement religieuſe eſtime plus que les fonds les plus opulens. Elle en connoît toute la douceur & toute l'étenduë : accoûtumée à ſe repoſer dans le ſein Pſ. 90.

de Dieu & sur l'infaillibilité de sa parole, elle est tranquille où le Monde
Ps. 22 tremble. *Dominus regit me, & nihil mihi deerit* : c'est le Seigneur qui me gouverne, je ne puis manquer de rien: que les pauvres du Monde soient dans le besoin, la Providence ne s'est pas engagée à fournir à leur luxe & à leur ambition : que le Monde qui les gouverne fournisse aux dépenses, qu'il les oblige de faire ; pour moi qui régle mes besoins sur l'Evangile & non pas sur le Monde, je sçai que la Providence est engagée à me fournir le nécessaire : que le reste me manque, il m'importe peu ; on ne manque jamais des choses qu'on ne désire pas ; je ne mets pas de différence entre posséder, & ne pas désirer. Le Monde en vous laissant manquer de tout, vous laisse le désir d'avoir; & c'est ce qui fait votre supplice : le pauvre de Jesus-Christ en renonçant aux biens de fortune, perd en même tems le désir d'en avoir, & c'est ce qui fait son repos.

De-là naît encore le troisiéme avantage des pauvres de Jesus-Christ par-dessus les pauvres du Monde, en ce

que la pauvreté des premiers eſt accompagnée d'innocence & de vertu, & que l'autre eſt une ſource de péchez & d'injuſtices. *Radix omnium malorum eſt cupiditas* : la convoitiſe eſt la racine de tous les péchez : mais quand cette convoitiſe eſt réveillée par des beſoins preſſans, il n'eſt point d'extrémitez auſquelles on ne ſe porte. D'abord on commence par tenter les voyes légitimes, pour trouver l'argent dont on a beſoin ; mais comme les beſoins de ces pauvres du Monde exigeroient des ſommes conſidérables, & que les voyes juſtes d'acquerir vont à peu de choſe, la ſoif outrée de l'or & de l'argent, vous fait franchir la barriere du devoir : *Rem*, diſoit cet Ancien, *ſi poſſis, juſtè ; ſi non, quocumque modo, rem.* La même néceſſité qui fait le voleur dans un bois, ou ſur un grand chemin, fait dans les villes & à la cour le bourgeois injuſte, le courtiſan uſurpateur, l'homme d'Egliſe avare & intereſſé : cette fatale conjoncture fait faire des efforts, & rend l'eſprit fertile en expédiens. De-là ces induſtries ſans nombre, pour s'appro-

1. Tim. c. 6.

Juvenal.

prier le bien d'autrui : ces tours de ſoupleſſe ſi connus des gens du métier ; ces fripponneries ſecretes : on emprunte, ſûr de ne rendre jamais; on vit aux dépens de l'artiſan ; on ignore le précepte de l'aumône, puiſque loin de reconnoître du ſuperflu , on ne trouve jamais le néceſſaire pour fournir à ſon luxe & à ſa dépenſe : on confond le patrimoine de Jeſus-Chriſt avec le ſien ; on intereſſe encore celui de ſes amis, ou de ſes proches, avec les terres dont on paroît avoir le domaine, quoi qu'il ſoit abſorbé par des dettes qui paſſent le fond ; on impoſe au public , qu'on vole ſous des titres honnêtes d'emprunt ; & pourvû qu'on ait un nom qui faſſe bruit dans le Monde , on le regarde comme une raiſon qui donne droit de vivre ſur le bien des autres. On ſe fait avec cela une conſcience ſur de faux principes de bienſéance de ſon état , dont on ne veut pas décheoir ; de l'impuiſſance abſoluë où l'on eſt de ſatisfaire ; de la volonté chimérique qu'on prétend avoir de le faire quand on pourra ; comme ſi ces vains prétextes du Mon-

de vous donnoient droit d'uſurper le bien de votre prochain. On ſent bien néanmoins qu'on ſe damne, on entre dans un ſecret déſeſpoir de ſon ſalut, & après avoir eſſuyé la honte & le trouble des pauvres du Monde, on porte ſa fureur juſqu'à vouloir éprouver leur ſort dans l'éternité par la damnation de ſon ame.

Heureux eſt le pauvre de Jeſus-Chriſt, qui trouve dans ſa pauvreté un azile pour ſa vertu. La convoitiſe eſt la racine de tous les péchez ; cette racine étant coupée, quelle injuſtice peut-il commettre ? On ne penſe guéres à s'approprier le bien d'autrui, quand on renonce au ſien propre : loin de tomber dans ces déſordres, il ignore juſqu'au nom des fourberies que pratiquent les pauvres du Monde ; & ſi par hazard ces miſéres viennent à ſa connoiſſance, ce n'eſt que pour lui faire ſentir le bonheur de ſon état, & pour plaindre les malheurs des autres.

Après la gloire, le repos & l'innocence de ſa pauvreté, il regarde en-

core le ciel comme un héritage sur lequel il a droit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum :* le Royaume des Cieux est à lui, c'est son bien, c'est son patrimoine, & le centuple qu'il trouve dans cette vie, lui répond de la vie éternelle comme d'un fond qui lui est acquis.

Matth. c. 5.

Pour vous, mes chers Auditeurs, si vous êtes des pauvres du Monde, je ne vois point de voye pour vous sauver, que de passer à celle des pauvres de Jesus-Christ : je ne dis pas en Religion ; heureux celui qui le peut, & que Dieu y appelle ; mais en renonçant aux maximes tyranniques du siécle, & en réglant votre dépense & vos affaires sur le pied de l'Evangile ; de pauvres que vous êtes, c'est le moyen de vous enrichir en un moment. Quand vous aurez secoüé cette nécessité chimérique de vivre de telle & de telle maniere, vous verrez disparoître une infinité de besoins ; le Monde même que vous craignez honorera votre probité, votre bonne foi : car ne croyez pas qu'il voye sans

murmure l'obſtination que vous avez à ſoutenir un état, dont il connoît auſſi-bien que vous que la dépenſe paſſe vos forces. Voilà l'unique ſecret de vous enrichir : hors de-là toujours pauvre, mépriſé, inquiet, injuſte, vous vous perdrez infailliblement. Paſſons à la ſeconde Partie ; & après avoir veu l'avantage des pauvres de Jeſus-Chriſt, ſur les pauvres du Monde ; voyons celui des Vierges de Jeſus-Chriſt ſur les vierges du Monde.

SAINT Auguſtin dans le Livre qu'il a écrit ſur les Vierges, dit que l'Egliſe n'honore pas préciſément les Vierges comme Vierge, mais comme des Vierges conſacrées à Dieu par la Religion, qui fait tout le prix & le mérite de leur virginité. *Propter regnum cœlorum* : il faut, dit Jeſus-Chriſt, qu'elles ſoient telles pour le Royaume des Cieux. Or le Monde a ſes Vierges, qui ne ſont telles que par des vûes purement humaines, & par des interêts temporels.

SECONDE PARTIE.

Matth. c. 19.

Les Vierges du Monde, par exem-

ple, ſont ceux qui avec de la naiſſance & peu de bien, faute d'égalité dans les perſonnes ou dans la fortune, demeurent dans le célibat toute leur vie. Les Vierges du Monde ſont une infinité de jeunes perſonnes, qui pour attendre un parti avantageux qui ſoit à leur gré, ou dans l'eſpérance de recueïllir des ſucceſſions opulentes, ou de faire par leur induſtrie une fortune conſidérable qui les mette en état de trouver un meilleur parti, paſſent toute leur jeuneſſe ſans ſe marier, & ne le font que lorſqu'il n'eſt peut-être plus expédient pour leur ſalut de le faire. Les Vierges du Monde ſont tant de gens de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe trouvant engagées auprès des perſonnes de qualité, d'où le mariage les éloigneroit, y demeurent par des conſidérations d'interêt, & ſacrifient leur virginité à leur fortune. Les Vierges du Monde ſont une infinité de gens libres, qui ennemis de la contrainte & du joug du mariage, & jaloux de leur liberté, veulent vivre dans l'indépendance & dans le repos qu'ils craignent de perdre. Les Vierges du

Monde, ſont tant de perſonnes de qualité, qui par l'ambition qu'ils ont de s'aggrandir dans l'Egliſe, & tant d'autres d'une naiſſance obſcure, qui par le ſeul avantage d'y trouver leur ſubſiſtance, s'engagent dans les Ordres ſacrez. Les Vierges du Monde, ſont tant de gens d'épée, qui par des raiſons de famille, étant les derniers, s'engagent à des Ordres militaires, où ils ſe trouvent liez par le vœu de chaſteté. Enfin, les Vierges du Monde ſont ceux-là mêmes, qui étant engagez dans le mariage, ſont contraints, ou par les infirmitez continuelles, dont l'un ou l'autre eſt atteint, ou par les averſions & les antipaties inſurmontables qui les diviſent, ou par des affaires qui les appellent en différens lieux, de vivre comme les Vierges : ou ce ſont encore ces femmes, qui ayant l'eſprit & le cœur tourné à la galanterie, ne demeurent dans les bornes de leur devoir que par la crainte des éclats d'une famille, ou d'un mari, ou par la ſeule fierté naturelle, & qui font ainſi un ſacrifice de leur orgueilleuſe

pudeur à la gloire même. Voilà ceux que je mets au nombre des vierges du Monde, parce qu'effectivement Jesus-Christ n'a nulle part à leur virginité, & l'on peut dire que c'est le Monde seul qui la leur inspire & qui leur en est redevable.

Or je dis que les Vierges de Jesus-Christ ont de grands avantages pardessus les folles vierges du Monde. Je les réduits à deux principaux : appliquez-vous, Messieurs, à faire sur cela des réflexions qui sont si nécessaires pour le salut, & qu'on fait si peu dans le Monde. Ces deux avantages consistent en ce que les Vierges du Monde, ayant les mêmes obligations & la même étenduë de devoirs que les Vierges de Jesus-Christ, elles n'ont ni la même facilité pour les remplir, ni la même récompense à espérer. Renouvellez vos attentions.

Je dis en premier lieu, que les Vierges du Monde ont les mêmes obligations de conscience à remplir, & la même étenduë de devoirs en matiere de pureté. Car il ne faut pas

Messieurs, que vous donniez dans l'erreur groſſiére de ceux qui ſe perſuadent, que les Religieux ont là-deſſus des obligations plus étroites que les gens du Monde : & parce qu'il eſt moins ordinaire aux Religieux de s'oublier, il ne faut pas conclure qu'il ſoit plus permis aux Mondains de paſſer en cela par-deſſus les régles du devoir. Abus, Chrêtiens ; illuſion mal fondée. Il eſt bien vrai que l'obligation du Religieux a pour fondement un double motif ; la Loy qui lui eſt commune avec tous les Fidelles, & ſa promeſſe qui lui eſt particuliere à raiſon du vœu qu'il a fait : mais à l'égard de l'étenduë des devoirs qu'impoſe aux Religieux leur état, la condition eſt entierement égale.

C'eſt aux gens du Monde auſſi-bien qu'à ceux-ci, que l'Apôtre ordonne de conſerver leurs corps & leurs ames exempts des ſoüillures de la chair, & de ſe regarder comme les Temples du Dieu vivant. C'eſt vous, Messieurs, auſſi-bien que les Vierges de Jeſus-Chriſt, que regardent

1. Cor. 6. ces menaces : *Nolite errare, neque fornicarii, neque adulteri, neque molles, regnum Dei possidebunt.* C'est de tous en général que l'Evangile exige une inviolable pureté, qui régle jusqu'aux désirs du cœur, & qui ait en horreur jusqu'à l'ombre & à l'image du crime : je ne vois pas qu'il y ait d'exception pour personne, & il seroit bien étrange que le Monde par un libertinage dont il fait gloire, se fût affranchi de ce joug ; qu'en osant commettre le crime avec effronterie, le crime lui devint permis, & qu'il ne tint qu'à se déclarer hautement prévaricateur de la Loy, pour s'élever au-dessus d'elle. Cela se peut dans le gouvernement humain quand il est foible ; mais cela n'est jamais à l'égard de Dieu. Les Vierges du Monde sont sujetes à la même obligation que nous, & le Monde lui-même a trouvé le secret d'empêcher la prescription, en attachant leur honneur à cette vertu, afin que ceux que la conscience n'arrêteroit pas, fussent au moins retenus dans le devoir par la crainte de la honte & de l'infamie.

Mais avec les mêmes obligations qu'il s'en faut bien que les Mondains trouvent les mêmes facilitez que les épouſes de Jeſus-Chriſt, ni du côté de Dieu, ni du côté de leur état ! & c'eſt ici où leur condition me paroît à plaindre ; & leur ſort à déplorer, de ſe voir obligez à la plus auſtére vertu dans la plus débordée licence du ſiécle ; d'avoir à conſerver toute l'innocence & la pureté des Solitaires, au milieu des périls & des occaſions les plus engageantes ; de voir autour de ſoi frémir les paſſions les plus vives, & paſſer les objets les plus capables d'amolir le cœur, & de n'en reſſentir pas la moindre impreſſion ; de prendre inceſſamment le poiſon par les yeux dans les ſpectacles, & la vaine pompe du Monde par les oreilles dans les converſations & les compagnies, & d'être toujours contraint de ſe tenir en garde pour empècher qu'il ne paſſe juſqu'au cœur : en un mot, d'être dans la fournaiſe avec les enfans de Babylone ; & comme eux de ne pas brûler.

Cela demande une vertu bien hé-

roïque, qu'il eſt rare de trouver dans les perſonnes du ſiécle, & c'eſt ce qui me fait trembler pour leur ſalut.
Hieron. *Quid tibi neceſſe eſt in eâ verſari domo, in quâ neceſſe habeas quotidiè, aut vincere, aut perire?* Qu'avez-vous affaire, écrivoit autrefois ſaint Jerôme à une perſonne du Monde, de demeurer dans une maiſon, où vous êtes tous les jours dans la néceſſité, ou de ſoutenir un rude combat & de remporter une victoire fort incertaine; ou de périr par une chûte trop facile & trop aſſûrée? *Securius*
Idem. *eſt perire non poſſe, quâm juxtà periculum non periiſſe.* Il eſt plus ſûr, croyez-moi, en ſe dérobant au péril, de ſe mettre dans une heureuſe néceſſité de faire ſon devoir, que de ne pas ſuccomber dans le danger. Or c'eſt ce que font les Epouſes de Jeſus-Chriſt: leur retraite eſt un azyle contre la corruption du ſiécle; leur voile,
Tert. pour uſer des termes de Tertullien, leur tient lieu de caſque, pour repouſſer tous les traits de l'ennemi, & pour ſe mettre à couvert de tous les ſcandales du Monde: *Virgo confugit ad ve-*

lamen, quaſi ad galeam, contra ictum tentationum, adverſùs jacula ſcandalorum.

Accoutumée qu'elle eſt à la ſeule voix de ſon Epoux céleſte, qu'elle conſulte dans la lecture & dans la priere, cette Vierge regarde les diſcours prophanes comme une langue qu'elle n'entend plus : elle a renoncé au luxe, à la pompe, aux vains ornemens qui allument & qui nourriſſent cette paſſion malheureuſe : ſon état ne la met pas ſeulement à couvert de ces périls ; mais il en deffend auſſi ceux qui la voyent, & le reſpect qu'inſpire la dignité de l'état Religieux, la ſainteté du lieu qu'elle habite, & les bienſéances de l'habit dont elle eſt revêtuë, ſont une barriere qu'il eſt difficile de rompre.

Que dirai-je des ſecours qu'elle tire de Jeſus-Chriſt ſon Epoux, ſur l'appui duquel elle fonde ſa vertu ? *Innixa ſuper dilectum ſuum.* Ap- *Cant. c.* 8.
pui ſur lequel les Vierges du Monde comptent aſſez peu : car comme ce n'eſt point toujours la Providen-

ce qui les engage dans leur état, mais que c'eſt de leur propre mouvement & par des vûës purement humaines, qu'elles ſont entrées dans ces voyes, Dieu ne les regarde point comme ſes Epouſes. Il ne s'eſt point engagé à veiller ſur elles par des ſoins d'une Providence ſpéciale : au contraire ce ſont ſouvent des rebelles, qui ſe ſont ſouſtraites à ſa conduite, & qui par-là s'attirent la privation des graces du Ciel. Or quel eſt ſur cela leur malheur, d'avoir a ſoutenir le combat le plus rude & le plus opiniâtre, ſans être aſſûré de la protection particuliere de Dieu : d'avoir à conſerver une vertu que tous les Peres nous aſſurent nous être impoſſible de conſerver ſans une grace extraordinaire, & de n'oſer ſe promettre cette grace ſans une téméraire préſomption ? Car enfin, c'eſt au Monde à ſoutenir l'honneur de ſes Vierges, & non pas à JESUS-CHRIST qui n'a nulle part à leur vertu.

Il n'en eſt point ainſi de vos Epouſes, Seigneur : comme elles n'ont

pris cet engagement que par une vocation légitime ; que les interêts du Monde n'ont nulle part à leur virginité : qu'elles ne l'ont voüée que pour répondre à vos inſpirations, & pour vous plaire ; vous vous trouvez engagé par le choix que vous avez fait d'elles à ſoutenir l'ouvrage de vos mains : *Scio enim cui credidi* : c'eſt vous, Seigneur, qui m'avez engagée dans l'état Religieux ; je n'aurois jamais tant préſumé de mes forces, & ce n'eſt pas ſans avoir connu ma foibleſſe que j'ai formé un projet auſſi difficile que celui-là. Je ſçavois, Seigneur, & j'en étois perſuadée qu'il ne m'appartient pas de vivre ſur la terre comme les Anges vivent au Ciel ; mais vous l'avez voulu. En vain, vous l'ai-je repréſentée ; vous m'avez preſſée, ſollicitée, raſſûrée : c'eſt à vous à finir ce que vous avez commencé ; il y va de l'interêt de votre gloire de conſerver avec ſoin le dépôt ſacré de ma virginité : *Scio enim cui credidi, quia potens eſt depoſitum meum ſervare.* Car quelle apparence, mon Dieu, que vous euſſiez exigé de

2. Tim. c. 1.

Ibid.

moi ce ſacrifice, ſi vous n'euſſiez eu le deſſein de me donner les graces dont j'ai beſoin pour l'accomplir? Cela n'eſt point du caractére d'un Dieu auſſi bon que vous : vous aidez bien quelquefois ceux que vous n'appellez pas ; mais il eſt inoüi que vous ayez jamais abandonné ceux que vous engagez aux plus grandes entrepriſes.

La récompenſe des Vierges de Jeſus-Chriſt eſt le repos de conſcience en cette vie, & la gloire en l'autre. Quand je parle de repos, je n'entends pas une paix qui ne ſoit troublée par aucune attaque. La vie de l'homme eſt une guerre continuelle : mais au travers de ces allarmes, il régne je ne ſçai quelle aſſurance, & je ne ſçai quel calme, que produit une conſcience timorée. Comme le motif de leur vertu n'eſt que le ſoin de plaire à Dieu, le fruit de cette même vertu eſt l'aſſurance ſecrete qu'on a de lui plaire : quelque image qui puiſſe broüiller ſon eſprit, elle ſçait que l'œil de Dieu qui l'éclaire, diſcerne ſes vérita-

bles sentimens. *Testis in cœlo fidelis* : c'est un témoin qui lit dans le fond du cœur au travers des ténébres que le démon répand : or il n'est point de plaisir plus exquis pour une ame fidelle, que cet heureux témoignage. Ps. 88.

Plaisir que n'ont point les Vierges du Monde : car comme leur vertu n'est fondée que sur des raisons humaines, elle ne régle que les dehors, & ne va pas jusqu'à étouffer les désirs criminels dans le cœur, où le Monde ne voit pas. Or c'est un supplice bien cruel de porter dans son cœur toute l'horreur, tout le trouble & toute la peine du crime, sans oser goûter les fruits malheureux de son iniquité ; d'avoir les dehors aussi réguliers que les Vestales, & le cœur aussi corrompu que les femmes les plus libertines ; d'avoir des yeux pleins d'une convoitise éternelle, comme parle l'Apôtre : *Oculos habentes plenos adulterii*, & d'être contraint par les loix du Monde de garder toutes les apparences de la plus austére vertu ! Et cependant n'est-ce pas 2. Petr. c. 2.

l'état de la plûpart de ceux que j'ai renfermez ſous le nom des vierges du Monde ?

Leur deſtinée ne me paroît pas plus heureuſe pour l'autre vie : car ou leur virginité ſera la cauſe de leur perte, ou du moins elle ne ſera nullement méritoire pour leur ſalut. C'eſt à ces Vierges folles que Jeſus-Chriſt aura droit de dire : *Neſcio vos* : je ne vous connois point : que le Monde vous récompenſe du ſacrifice que vous lui avez fait ; pour moi je n'ai point de place à vous donner parmi mes Vierges : *Neſcio vos* ; je connois celles que j'ai choiſies, & qui en vûë de me plaire après le vœu qu'elles ont fait de leur virginité, ont été, à l'exemple des Vierges ſages, dans une vigilance continuelle juſqu'au jour de ma viſite : je ſçai les combats qu'elles ont ſoutenus pour moi : témoin de leur fidélité, je ne puis leur en refuſer la récompenſe ; & autant qu'elles ſe ſont attachées à moi par le lien de la Religion, autant eſt-il juſte que je me communique à elles: *Hi ſunt qui ſequuntur Agnum, quo-*

Matth c. 25.

Apoc. c. 4.

cumque ierit, Virgines enim ſunt ; à quelque dégré d'élévation que je me porte, il eſt raiſonnable que leur eſprit exempt des ordures de la chair, & qui n'eut jamais nul commerce avec les ſens, me ſuive par tout avec toutes les pures intelligences : plus on ſe détache du corps, plus on eſt en droit de s'approcher de Dieu, qui eſt un pur eſprit : *Hi ſunt qui, &c.* Telle eſt la récompenſe des Vierges de Jeſus-Chriſt.

Pour vous qui êtes du nombre des Vierges du Monde, paſſez au rang des Vierges ſages par votre vigilance. Plus votre état eſt difficile à ſoutenir dans le ſiécle, plus il faut redoubler vos ſoins ; mettez Dieu de votre côté, en faiſant pour lui ce que vous avez fait pour le Monde : ne ſoyez pas aſſez malheureux pour vous damner, par où les autres deviennent de ſi grands Saints. Souvenez-vous que l'ame la plus corrompuë peut devenir en un moment auſſi pure que les Anges ; & que l'ame la plus pure peut devenir auſſi tout-d'un-coup la plus crimi-

nelle ; l'un vous tiendra dans la confiance, & l'autre dans la crainte. Il me reste à vous montrer l'avantage des esclaves de Jesus-Christ, pour parler de la sorte, sur les esclaves du Monde. C'est la troisiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

Il n'est rien dont l'homme se pique tant, & dont il soit si jaloux que de la liberté, & rien au fond qu'il lui soit si impossible de défendre & de conserver. Outre la subordination générale qui se trouve entre les hommes, & qui est de l'ordre de la Providence, l'abus que les maîtres font de l'autorité qu'ils ont reçuë d'enhaut, & l'interêt bas & servil des sujets qui ont besoin de leur protection, appésantissent le joug de la servitude, & captivent la liberté par des chaînes qu'il est bien difficile de rompre. C'est donc à l'homme une indispensable nécessité de vivre dans la dépendance, soit qu'il fasse au Monde un sacrifice de sa liberté, ou qu'il le fasse à Dieu par les vœux de Religion. Il ne s'agit plus de délibérer auquel des deux il est plus ex-

pédient de faire un ſi grand ſacrifice. Or je dis que la ſeule différence de ces maîtres, Dieu & le Monde, donne à l'obéiſſance du Religieux trois avantages par-deſſus la ſervitude & l'eſclavage du Monde. Souffrez, MESSIEURS, que je vous développe cette vérité en peu de mots, & que j'acheve par-là l'éloge de la Religion.

C'eſt à Dieu que le Religieux fait un ſacrifice de ſa liberté : car, MESSIEURS, il ne faut ici conſidérer l'homme qui le gouverne, que comme le canal par où ſon obéiſſance & ſa ſoumiſſion paſſe juſqu'à Dieu, puiſqu'il n'eſt point de Religieux dans l'Egliſe, qui voulut en faveur de quelque homme que ce pût être, ſe dépoüiller de ſa liberté, & que c'eſt à Dieu ſeul qu'il l'a voüée en termes formels : bien différent en cela des eſclaves du Monde, qui bornent leurs vûës & leurs ſervices à l'homme ſeul, & qui le regardent comme l'arbitre de leur fortune, dont ils attendent leur récompenſe.

Or je dis que l'obéiſſance d'un

Religieux jointe aux peines qui lui ſont communes avec les gens du ſiécle, trouve dans la qualité du Maître qui eſt Dieu, trois motifs bien capables d'adoucir le joug & de faciliter les voyes de la ſoumiſſion : le premier eſt l'excellence du Maître auquel il eſt plus aiſé de ſe ſoumettre ; le ſecond eſt la bien-veillance du Maître en faveur duquel il devient plus facile de ſoutenir la gêne & la contrainte ; & le troiſiéme eſt la ſainteté du Maître auquel on peut obéir aveuglément ſans riſquer le ſalut de ſon ame. Trois avantages bien conſolans pour les Ames Religieuſes, & bien inconnus aux gens du Monde : ils demanderoient un diſcours entier, je les touche en peu de mots.

L'excellence du Maître adoucit le joug de l'obéiſſance : il eſt certain, MESSIEURS, qu'il eſt plus facile d'obéir à ceux qui ſemblent nez pour nous commander : le mérite eſt une eſpéce de ſupériorité naturelle, qu'il eſt plus aiſé de reconnoître qu'aucune autre : on s'y ſoumet preſque ſans réflexion, & l'on auroit plus de répu-

gnance à prendre quelque empire ſur des perſonnes d'un mérite diſtingué, qu'à leur obéir. Au contraire, quand le mérite manque à ceux que le monde éléve au-deſſus de nos têtes, l'on répugne à la ſoumiſſion; on ſent je ne ſçai quelle réſiſtance ſecrete que produit le peu d'eſtime qu'on a pour eux, & l'on regarde ce renverſement de l'ordre naturel comme un attentat à ſa liberté.

Telle eſt cependant la deſtinée de eſclaves du Monde : c'eſt la naiſſance, la fortune, la faveur, l'argent qui vous donne un maître, & preſque jamais le mérite. Il ſemble que ce défaut devroit tempérer l'autorité des Grands, & c'eſt cela même qui les rend plus jaloux de la maintenir : ces maîtres ſi peu dignes de l'être, ne le ſont jamais aſſez à leur gré; & moins ils ont de quoi ſoutenir leur rang & s'attirer le reſpect, plus ils ont ſoin de l'exiger & de vous faire ſentir le poids de leur autorité. Ils vous regardent comme des hommes d'une eſpece différente de la leur, comme des victimes qui ne ſont nées

que pour être immolées à leur plaisir, ou à leur interêt, suivant cette maxime de César si familiere aux Grands du Monde : *Humanum paucis vivit genus*, que les hommes ne sont que pour un petit nombre de personnes distinguées qui se trouvent dans l'élévation ; ou selon le mot d'un autre Empereur : *O homines ad servitutem natos !*

Cette prodigieuse inégalité de conditions semble bien dure au Mondain, dans une égalité aussi grande qu'est celle d'un homme à un autre homme. Mais quand on y joint un mérite inégal de la part du maître, la soumission devient un fardeau insupportable : il faut incessamment étouffer les saillies de l'orgueil, qui se révolte : il faut même faire taire la raison, & renoncer à ses propres lumieres, pour suivre les visions & les idées chimériques d'un Grand, qui est persuadé que la supériorité de l'esprit doit suivre celle des états & des conditions.

Il faudroit alors remonter à la Providence, & chercher dans ses or-

dres de quoi ſe conſoler ; mais c'eſt une reſſource que les Mondains ne connoiſſent pas : le maître qu'ils ſervent n'eſt point dans le Ciel ; c'eſt l'homme ſeul, qu'ils voyent ; c'eſt à lui qu'ils ont vendu leur liberté ; il n'eſt pas ſeulement la voye ; mais le terme de leurs reſpects & de leur obéiſſance. Il n'appartient qu'au Religieux de trouver alors de quoi ſe conſoler. Que les perſonnes que Dieu éleve au-deſſus de lui, ſoient indignes de ſon obéiſſance, ou qu'ils en abuſent; ce n'eſt point à l'homme qu'il l'a promiſe, ni qu'il la rend ; c'eſt à un Maître dont l'excellence & le mérite lui ſont connus. Il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe être digne d'un ſacrifice auſſi grand que celui de la liberté : mais on peut auſſi dire qu'il le mérite parfaitement, & que ſi la dépendance eſt inévitable à l'homme, il lui doit être glorieux de vivre ſous celle d'un Dieu.

Maître qu'il eſt de l'Univers, il a ſur tous les être créez un domaine eſſentiel, tellement inaliénable, que s'il pouvoit s'en dépoüiller, il ne ſe-

roit plus Dieu. Etre ſi néceſſaire qu'il n'a jamais pû ne pas être, & en cela bien au-deſſus de tous les Grands de la terre, dont l'être purement arbitraire n'a pour baſe que le néant, d'où ils ſont ſortis. Etre ſi immuable que parmi les révolutions des Empires, les décadences des Eſtats, les chûtes des Princes, les victoires & les défaites des Conquérans, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, il ſe trouve toujours au même point de grandeur : *Tu au-*
Pſ. 101. *tem idem ipſe es.* Il ne peut ni croître, ni décheoir; on ne le voit agité ni d'eſpérance, ni de crainte : adoré, non adoré; ſervi, non ſervi, attaqué de l'impie, maudit du libertin, combattu par l'Athée; il n'a point beſoin comme les Princes, pour être grand, d'être reconnu pour tel : *Tu autem idem ipſe es.* Il n'a qu'à laiſſer tomber ſes ennemis d'eux-mêmes & par leur propre poids, dans le fond
Pſ. 36. de leur néant : *Deficientes quemadmodum fumus deficient.* Maître éternel en ſa durée : toute grandeur humaine finit néceſſairement, cela eſt atttaché à la condition de l'homme, il doit

un tribut à la mort ; il n'appartient qu'à Dieu de survivre à tous les siécles : *Regi sæculorum immortali soli Deo honor & gloria.* Les Princes ne régnent dans cette longue suite de siécles qui roulent sur nos têtes, qu'une petite mesure de tems : au commencement & à la fin de tous les siécles est le Pere de l'éternité, qui donne l'être au tems même : & que le tems ne peut altérer : *Regi sæculorum immortali, &c.* Maître dont le pouvoir n'est borné, ni par les espaces infinis des Cieux, ni par l'immence étenduë de la terre ; il est Dieu par tout, tonnant, foudroyant, renversant s'il lui plaît, répandant d'une main libérale sur chaque être créé tout le bien dont il joüit ; la lumiere & les ténébres, le jour & la nuit : *Tuus est dies, & tua est nox.* *Psal. 73.*
Tout, malgré l'homme, fait sa volonté; les cieux roulent par ses ordres, les saisons se succédent par une suite réguliere, les élémens ne sortent point de leur sphére, la mer s'éleve & se calme à son gré, & il n'est pas au pouvoir de tous les Potentats de l'Univers

d'arrêter un moment l'ordre du Monde. Maître en un mot, de qui tout dépend ſi abſolument, que toute la Nature retomberoit dans ſon premier cahos, ſi elle n'étoit, pour ainſi dire, ſoutenuë, & comme ſuſpenduë ſur les abîmes du néant, par l'aſſiſtance & l'appuit continuel de la main qui l'a formée. Voilà quel eſt le Maître que vous ſervez, Ames Religieuſes; jugez s'il eſt digne du ſacrifice que vous lui avez fait de votre liberté.

Dieu n'eſt pas ſeulement le plus grand Maître, il eſt encore le meilleur de tous les Maîtres; qualité bien capable d'adoucir le joug de l'obéiſſance. Quelque pénible que ſoit la pépendance, elle devient aiſée quand on ſert un Maître bien intentionné, généreux, libéral, & dont on ſent qu'on eſt aimé : quelque amour que l'homme ait pour lui-même, il n'eſt point d'interêt qu'il ne ſacrifie pour un Maître dont il ſe voit conſidéré : il n'eſt rien qui flatte davantage un ſujet, qu'une pareille bienveillance; & ſi les Grands ſçavoient tout ce qu'ils peuvent ſur leurs ſujets

jets par l'amour, ils feroient encore plus maîtres des cœurs de ceux à qui ils commandent, qu'ils ne le font de leur fortune.

Mais, ô cruelle deftinée des efclaves du Monde ! ils fervent des Maîtres enyvrez de leur amour propre, poffédez de leurs interêts particuliers, & incapables d'entrer dans ceux d'autrui. Sacrifiez-leur votre fortune, votre fang & votre vie ; c'eft trop d'honneur pour vous de mourir à leur fervice. Paffez les jours & les nuits à travailler à leurs affaires ; ils affectent de l'ignorer, pour n'être pas obligez de le reconnoître. Efforcez-vous par l'affiduité la plus conftante, & l'attachement le plus opiniâtre à leur rendre tous les devoirs pour parvenir à leur plaire ; s'il y a de la bizarrerie dans leur humeur, comme il arrive affez fouvent, toutes vos démarches font reçûës avec froideur & avec indifférence. Ayez vingt ans de fervice auprès d'eux, un nouveau venu vous efface en un jour : faites une faute après plufieurs années d'une inviolable fidelité, toutes vos

peines ſont oubliées : devenez inutile à leurs interêts, vous leur devenez odieux & inſupportable : faites-les ſouvenir de la récompenſe après le ſervice rendu, il n'en faut pas davantage pour vous attirer leur diſgrace ; & ſi l'on peut vous laſſer par des longueurs affectées, par des froideurs étudiées, par des querelles ſuſcitées mal à propos, un Maître ingrat ſe ſçait encore bon gré de vous avoir fruſtré du fruit de votre travail. Que ſi quelque autre plus traitable & plus humain veut bien que vous vous avanciez avec lui, par quels rudes ſervices vous fait-il acheter une récompenſe toujours long-tems attenduë, ſouvent diſputée, quelquefois reprochée, peu de tems poſſédée, & qui finit enfin à la mort ?

Il n'en va pas ainſi de notre Dieu, le meilleur & le plus libéral de tous les Maîtres : s'il exige beaucoup de nous, il nous donne infiniment plus qu'il n'exige : s'il nous ordonne de travailler à ſa gloire, il veille en même-tems ſur nos interêts : s'il nous charge d'un fardeau pénible &

d'un joug péſant, il ſçait le ſecret de l'adoucir : on ne fait rien pour lui, dont il ne ſoit témoin, & qu'il ne paye au centuple : on eſt toujours ſûr de lui plaire, dès qu'on le veut; ſûr de ſa grace, dès qu'on la demande; ſûr de ſa protection, dès qu'on l'implore; ſûr de n'être jamais abandonné de lui, ſi on ne l'abandonne le premier; ſûr de le trouver ſi diſpoſé à récompenſer nos ſervices, qu'il appréhende plus que nous-mêmes que ſa récompenſe ne nous échappe.

Car c'eſt encore un avantage de l'obéiſſance Religieuſe de mettre le ſalut de l'homme à couvert, au lieu que l'obéiſſance du Monde eſt ſouvent criminelle. Il ne faut point pour obéir aux Maîtres du Monde diſcerner ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas; il faut être à tout, exécuter les choſes ſouvent les plus dures & les plus injuſtes, devenir le vil inſtrument des fourberies, de l'avarice, des vengeances & des plaiſirs d'autrui; faire taire la conſcience qui crie contre nous en ces rencontres; mettre à l'écart les principes de Religion; ne

pas examiner des affaires délicates, où l'on ſent bien qu'on intereſſe ſon ſalut ; ſe calmer ſur la probité prétenduë des gens qu'on ſçait n'en point avoir : & après avoir expoſé ſes biens, ſa fortune, & ſa vie, expoſer encore ſon ame, & ſe damner pour eux. Voilà l'obéiſſance qu'exige le Monde ; & ce qu'il y a d'admirable, il trouve des eſclaves à ce prix.

L'obéiſſance Religieuſe vous met à couvert de ce péril : on ne peut rien vous commander d'injuſte ; tout eſt réglé ſelon l'Evangile : quelques difficiles que puiſſent être les gens qui commandent dans le lieu Saint, comme ils ſont élevez dans l'école de Jeſus-Chriſt, & qu'ils ont de la probité, il ne leur peut échapper aucun ordre où votre conſcience ſoit intéreſſée ; & quand même ils ſeroient capables de s'oublier juſqu'à ce point là, vous rentrez en poſſeſſion de la liberté dont vous vous êtes dépoüillé, & devenez exempt de tout ce qui peut bleſſer les interêts de votre conſcience.

Mais on peut, me direz-vous, ſecoüer l'obéiſſance du Monde, & non

pas celle de la Religion. On le peut, MESSIEURS ; & qui le peut ? Eſt-ce le pouvoir que d'y trouver ſa fortune attachée, de tirer de-là ſa ſubſiſtance ; de ne pouvoir quitter ſans ſe mettre hors d'état d'avoir ailleurs une reſſource ; ſans ſe diffamer & ſans être perdu de réputation ; ſans perdre ſouvent tout le fruit d'un long ſervice ; ſans être obligé d'entrer dans une carriere nouvelle d'affaires & d'occupations, où l'on ſe trouve étranger ? Eſt-ce là le pouvoir ? eſt-ce là cette liberté, dont on ſe pique tant dans le Monde ? Eſclave plus ſouple & plus obéiſſant, il faut ronger ſon frein, obéir juſqu'à la mort en murmurant ; & toujours ſe flattant d'une liberté chimérique, paſſer ſes jours dans un véritable eſclavage.

Finiſſons par ces paroles de ſaint Paul : *Nolite fieri ſervi hominum* ; ne vous rendez pas eſclaves des hommes. *1. Cor. c. 7.* Il faut leur obéir, en révérant en eux l'image de Dieu ; & reſpectant le caractére d'autorité dont il les a revêtus, & non pas en vous arrêtant à un

faſte extérieur, qui frappe les ſens : *Sicut Domino, & non hominibus.* Par-
Ephes. c. 6. là vous joüirez en cette vie de l'heureuſe liberté des enfans de Dieu, & dans l'autre de la gloire, &c.



SERMON SUR LA RÉNOVATION DES VOEUX DE RELIGION.

Mementote diei hujus, in quâ egressi estis de Ægypto, & de domo servitutis; quoniam in manu forti eduxit vos Dominus de loco isto.

Souvenez-vous de ce jour mémorable auquel vous sortîtes de l'Egypte, & de la maison de servitude, parce que le Seigneur déploya toute la force de son bras pour vous retirer de ce lieu-là. Dans l'Exode, chap. 13.

APRÉS que Dieu eut délivré le peuple d'Israël du joug de la servitude, sous lequel il gémissoit depuis si long-tems dans l'Egypte, & que toutes les Tribus rassemblées au-de-là du rivage de la mer eurent

contemplé à loisir la déroute de leurs ennemis ensévelis dans les flots, les Israëlites pénétrez des plus tendres sentimens de reconnoissance que devoit leur inspirer un bienfait aussi récent & aussi remarquable que celui-là, chanterent à la gloire du Dieu des armées, ce Cantique si touchant que nous lisons dans l'Ecriture, & où les grandeurs divines sont si noblement & si saintement exprimées. Après quoi Moyse s'adressant au peuple, leur parla en ces termes : Souvenez-vous, leur dit ce sage Législateur, de ce jour mémorable, où Dieu a fait tant de miracles pour vous délivrer de la puissance tyrannique de vos ennemis ; & quand vous aurez pris possession de cette terre heureuse & fertile, où il m'a ordonné de vous conduire, célébrez chaque année la mémoire de ce bienfait par une fête solemnelle.

Que les Peres, pour en conserver l'idée, & pour la faire passer jusques dans les siécles à venir ; prennent soin d'instruire leurs Enfans de tous les prodiges qui accompa-

gnerent un événement si merveilleux : *Celebrabis hunc morem sacrorum mense isto, narrabisque filio tuo in die illa; dicens : Hoc est, quod fecit mihi Dominus, quando egressus sum de Ægypto.* Voilà, mon fils, ce que le Dieu d'Israël a fait en faveur de vos peres. Reconnoissez dans la peinture que je vous en fais, des traits visibles d'une providence spéciale sur nous. *Hoc est, quod fecit mihi Dominus.* Ce nuage mystérieux, ce fut un flambeau que notre Dieu alluma pour éclairer la route des enfans d'Israël, & pour aveugler les Egyptiens qui les poursuivoient. Là les flots se tinrent suspendus, & nous ouvrirent un passage libre au travers de la mer, & Pharaon à la tête de son armée fut enséveli dans les eaux. Ailleurs, & au milieu du désert, nous vîmes sortir l'eau du rocher pour désaltérer les peuples : nous vîmes tomber la manne qui nous servit si long-tems de nourriture. *Hoc est* : je vous conjure d'avoir toujours ces grands objets devant les yeux, & de ne point souffrir que le tems efface de votre esprit le souve-

nir d'un jour signalé par tant de prodiges : *Et erit quasi signum in manu tua, & quasi monumentum ante oculos tuos.* Pourquoi des ordres si marquez & si souvent réïtérez ? Pourquoi ce souvenir tant recommandé & en des termes si vifs & si pressans ? *Ut lex Domini sit semper in ore tuo* : C'est, ajouta le saint Conducteur du peuple de Dieu, afin que vous soyez fidéles à observer la Loy du Seigneur : n'étant pas vraisemblable qu'un peuple qui se verra, pour ainsi dire, environné de toutes parts des bienfaits de Dieu ; qui n'aura l'esprit occupé que du souvenir des faveurs qu'il en a reçûes, puisse s'oublier de telle sorte, & en venir jusqu'à ce point d'ingratitude & d'infidélité, que de se révolter contre la Loy de son bienfaiteur ; *Ut lex Domini sit semper in ore tuo.* C'est à vous, Ames Religieuses, que j'adresse maintenant les mêmes paroles ; & n'est-ce pas-là une figure bien naturelle de ce qui se passe dans la cérémonie de ce jour ? On vous appelle encore aux pieds des Autels, pour y renouveller ce serment que vous avez

fait, par les vœux de Religion ; & l'on prétend retracer ainsi dans vos esprits le souvenir des obligations que vous avez à Dieu. Ceux qui vous ont précédez dans la sainte profession que vous avez embrassée ; ces sages Fondateurs ont regardé cette pratique comme un des principaux moyens pour conserver le premier esprit de votre vocation, & pour vous maintenir dans une parfaite observance de la discipline réguliere. *Mementote diei hujus* : ne l'oubliez jamais ce jour heureux, & cette action la plus héroïque de votre vie, quand Dieu vous inspira le dessein de vous consacrer à lui, & que, suivant l'inspiration divine, vous lui fîtes un sacrifice solemnel de vous-même : *Ut lex Domini sit semper in ore tuo* : ce souvenir vous réveillera ; il vous animera d'une ferveur toute nouvelle ; il vous engagera à remplir toute l'étenduë de vos devoirs : Comment cela ? Je vais vous le montrer, après que nous aurons imploré le secours du Ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Saint Jacques nous fait connoître par une comparaison bien sensible l'état déplorable de ces ames inconstantes, qui après avoir écouté la voix de Dieu, après s'être instruits de leurs devoirs les plus indispensables, & en avoir approfondi toutes les obligations par une spéculation seiche & stérile, se démentent ensuite dans la pratique, & perdant jusqu'au souvenir de ce qu'ils doivent être, sont hors d'état de l'être jamais. *Hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo.* Ces gens-là, dit cet Apôtre, ressemblent à un jeune homme, qui dans la fleur de son âge, consulte un miroir pour examiner les traits de son visage, & pour se voir tel qu'il est. *Consideravit se, & abiit, & statim oblitus est qualis fuerit.* Il ne s'y voit qu'en passant, & les espéces s'effaçant bientôt de son esprit, elles lui dérobent le souvenir de ce qu'il a vû. Il ignore les changemens & les altérations continuelles, que les années & les maladies ont faites sur lui. Enfin il ne

Jac. c. 1.
26.

ſe connoît plus, s'il n'a tout de nouveau recours au miroir. Ainſi dans la premiere ferveur de la jeuneſſe, le Religieux a conſidéré les engagemens de ſa profeſſion. Il s'eſt vû dans l'heureuſe ſituation d'eſprit & de cœur où l'avoit mis ſa naiſſance ſpirituelle à la Religion : *Viro conſideranti vultum nativitatis ſuæ.* Mais bien-tôt il a détourné ſes yeux ailleurs : il s'eſt diſtrait & diſſipé ; il a oublié une partie de ſes devoirs, & en les oubliant il les a négligez. *Conſideravit ſe, & abiit ; & ſtatim oblitus eſt qualis fuerit.* Or l'unique moyen de le faire revenir à la connoiſſance de ſoi-même, & à une vie plus conforme à ſa vocation, c'eſt de la lui remettre devant les yeux, cette vocation ſainte ; de lui en rappeller le ſouvenir ; & voilà la fin que l'on ſe propoſe dans la rénovation des vœux. Je dis que ce ſouvenir vous engage à la pratique de la perfection religieuſe par trois raiſons. La premiere eſt une raiſon de reconnoiſſance, la ſeconde une raiſon de juſtice, & la troiſiéme une raiſon d'interêt ; reconnoiſſance pour répondre à l'excel-

lence du bienfait de Dieu en nous appellant à l'état Religieux; juſtice, pour ſatisfaire à la parole que nous avons donnée, & aux promeſſes que nous avons faites à Dieu en entrant dans l'état Religieux ; interêt pour nous mettre à couvert du péril auquel nous nous expoſons en dégénérant de la ſainteté que Dieu demande de nous dans l'état Religieux. Trois courtes réflexions qui vont faire la matiere de cet entretien, & le ſujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE.

RIEN ne doit plus nous engager à remplir par reconnoiſſance les devoirs de notre état, que le bienfait ineſtimable de notre vocation ; car, pour peu qu'un homme ait l'ame bien placée, quels ſont ſes ſentimens, quand il ſe trouve prévenu par un autre, de quelque faveur, ſur tout ſi c'eſt une de ces faveurs ſignalées, auſquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre ? Quels retours d'un amour réciproque ! Quelles proteſtations, & quelles offres de ſervice ! Quel langage du cœur, de la bouche, des yeux ! Ne ſemblent-ils

pas être d'intelligence pour expliquer les transports de notre gratitude? Dans ce point de reconnoissance, pour ainsi parler, on feroit tout pour le bienfaiteur : on ne laisse échapper aucune des circonstances qui peuvent rehausser le don qu'on en a reçu : on ne voit rien d'égal à sa générosité, à la bonne grace dont il a assaisonné le présent, au désintéressement qui l'accompagne : on ne peut se taire ; on ne peut se contenir : on voudroit lui rendre, sinon une grace pareille, du moins un témoignage autentique de son attachement ; & si l'on ne le fait pas, c'est qu'on n'est pas en pouvoir de le faire.

J'en appelle, Ames Religieuses, à votre propre expérience. Que pensiez-vous, lorsque délivrées des liens du Monde, vous commençâtes à joüir de la liberté des enfans de Dieu, & que vous prîtes possession d'un bien que vous avez souhaité avec tant d'empressement ? Quels furent alors les premiers mouvemens de votre cœur ? Remettez-vous, si vous le pouvez, dans cette sainte disposition d'es-

prit, où vous vous trouvâtes devant Dieu. Que ne lui dites-vous pas dans les premiers sentimens de votre reconnoissance ? Quelles resolutions ne fîtes-vous pas à ses pieds, d'être à lui, & à lui seul ? Où pouviez-vous trouver des expressions assez tendres, &, si je l'ose dire, assez passionnées, pour lui faire connoître votre amour ? N'auriez-vous pas juré en ce tems-là, que votre fidélité devoit être éternelle ; & quelle indignation auriez-vous conçu contre vous-même, si vous vous étiez crû capable d'une ingratitude aussi monstrueuse que celle d'oublier un jour le bienfait, & le Bienfaiteur ?

C'est néanmoins l'état oû le tems vous a fait tomber. Il a effacé de votre esprit l'image d'un bien qui tenoit autrefois le premier rang dans votre estime : il a rallenti ces empressemens que vous inspiroit la reconnoissance, & vous vous êtes trouvé ingrat à mesure que dans la suite des années vous avez plus reçû de graces de la main de Dieu.

Mais que fait la rénovation de vos

vœux ? Elle ramene votre eſprit ; elle vous fait penſer à ce qui ne devoit jamais ſortir de votre mémoire ; elle l'y grave plus profondément. De-là, elle rend au bienfait de Dieu toute la grace de la nouveauté, & à votre reconnoiſſance ſa premiere vivacité & ſon premier feu. Elle vous engage à reconnoître, autant qu'il dépend de vous, par votre zéle & votre ferveur, ce que vous ne pouriez jamais bien payer.

Ce nouvel engagement eſt plus volontaire & plus ardent que jamais; car plus on avance, & plus on a de lumieres ; & plus on a de lumieres, plus on eſt en état d'examiner mûrement tous les avantages d'un bienfait auquel notre ſalut eſt attaché, & de pénétrer toute la profondeur de cette miſéricorde infinie, qui nous a prévenus.

Il eſt donc vrai, Seigneur, que vous avez rompu les liens qui m'attachoient au Monde, & que vous avez eû pour moi cet œil de diſcernement qui m'a ſéparé de la maſſe corrompuë du ſiécle : *Dirupiſti vincula mea :* Et *Pſ. 115.*
dans quel âge, Seigneur, m'avez-vous

choisi de la sorte ? Dans un âge, où à peine je vous connoissois, & où je n'étois connu de vous que par mes infidélitez : dans un âge le plus glissant & le plus fragile, où le torrent de la coutume & du mauvais exemple alloit m'entraîner avec les autres ; dans un âge, où le Monde alloit, pour ainsi dire, prendre possession de moi, me gouverner à son gré, & m'assujettir au joug de ses maximes & de ses loix. Voilà le tems, Seigneur, où vous avez brisé ma chaîne, pour me délivrer d'une servitude où vous avez laissé tant de sujets plus dignes que moi, de la liberté des enfans de Dieu. Et ce qui me confond, quand je me souviens de tout cela, c'est d'avoir pû l'oublier, & de m'en être rendu indigne par cet oubli & par le déréglement de ma conduite. C'est que malgré mes égaremens votre main libérale ait toujours été ouverte pour moi, & pour me conserver un bien que je prodiguois & que j'exposois chaque jour. Vous me l'avez redonné, Seigneur, autant de fois que vous me l'avez conservé, & vous

l'avez toujours marqué du ſceau d'une affection paternelle & d'une providence ſpéciale : *Dirupiſti vincula mea.* Que ferai-je donc pour vous, ou plûtôt que ne ferai-je pas pour m'acquitter d'une partie de mes obligations envers vous ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Que rendrai-je au Seigneur, diſoit David, pour toutes les graces dont il m'a comblé juſqu'à préſent ? Fera-t'il toujours tout pour moi, & ne ferai-je jamais rien pour lui ? Me verrai-je environné de ſes bienfaits, ſans qu'il voye aucune marque de ma reconnoiſſance : & n'aurai-je jamais la ſatisfaction de lui témoigner combien je ſuis ſenſible à toutes les faveurs dont il m'honore ? Non, ſans doute, il n'en ſera pas ainſi ; mais je vais lui faire un ſacrifice, & par-là un dévouement entier de ma perſonne & de tout ce que je ſuis. Cent fois j'invoquerai le nom de mon Bienfaiteur, & je ferai retentir le temple du bruit de ſes loüanges & de ſa gloire : *Calicem ſalutaris accipiam, & nomen Domini invocabo.*

Ibid.

Ibid.

Tels doivent être vos sentimens en ce saint jour. Je ne ferai jamais rien, Seigneur, qui puisse égaler ce que j'ai reçû de vous : mais je puis au moins en vous servant, vous donner un léger témoignage de la reconnoissance dont je suis rempli. Je prendrai donc de votre main ce calice salutaire qu'il a plû à votre Providence de me présenter. *Calicem salutaris accipiam.* Je supporterai toutes les épreuves par où il vous plaît de me faire passer dans mon état, sans reclamer d'autre secours que le votre : *Et nomen Domini invocabo.* Je subirai ce qu'il y a de plus rude & de plus fâcheux dans l'exacte observance de mes devoirs ; j'adorerai la main qui m'humiliera, qui m'exercera : je me soumettrai aux ordres de la Providence qui me gouvernera, & quelque rigoureux qu'ils semblent être à mon égard, on ne me verra point éclater, ni contre vous, ni contre vos ministres. Je veux qu'on connoisse par-là de quel désir je suis touché de faire quelque chose qui vous puisse agréer. Je ne veux point qu'on m'adoucisse par des consola-

tions humaines les rigueurs de ma profeſſion. Loin d'ici ces amis profanes & pernicieux, qui voudroient m'inſpirer des ſentimens indignes de moi ; mon cœur n'eſt plus capable d'aucune autre impreſſion que de celle que la reconnoiſſance fait ſur lui. Ou qu'on m'ôte le ſouvenir du bienfait dont vous m'avez gratifié, Seigneur ; ou qu'on me laiſſe la liberté de le reconnoître. Car quelle indécence ſeroit-ce pour moi, & quelle indignité, ſi je demeurois inſenſible à tant de graces, ſi je les anéantiſſois par une vie toute mondaine, & ſi j'inſultois, pour ainſi dire, à la bonté divine par le mépris de ſes dons les plus précieux ? Ce fut pour piquer le peuple Juif d'une pareille reconnoiſſance, que Moyſe ordonna aux Iſraëlites de conſerver dans le ſanctuaire, de cette manne céleſte dont Dieu les avoit nourris dans le déſert : *Imple gomor ex eo, & cuſtodiatur in futuras retrò generationes : ut noverint panem, quo alui vos in ſolitudine.* Il étoit perſuadé que la poſtérité d'Iſraël ayant devant les yeux des gages auſſi viſibles que ceux-là d'une

providence si libérale & si vigilante pour la conservation de leurs peres, ne pourroit pas se dispenser d'une parfaite observation de la Loy du Seigneur. *Mementote diei hujus in quâ egressi estis de Ægypto ..... ut lex Domini sit semper in ore tuo.*

SECONDE PARTIE. CE n'est pas seulement par un sentiment de reconnoissance, que le souvenir de notre vocation nous engage à une fervente pratique de nos devoirs, mais encore par un sentiment de justice. Le titre de Religieux que nous portons, & dont nous faisons une profession publique, exige de nous un genre de vie conforme à l'état où nous sommes. Un homme du Monde, qui n'est lié par aucun vœu, peut bien délibérer sur l'observation des conseils Evangéliques; ce sont des œuvres de surérogation pour lui : mais dès que nous nous sommes engagez par vœu à les observer; dès que par une promesse solemnelle nous nous sommes consacrez a Dieu & dévoüez à ses autels, il acquiert un droit de nous demander une vie pénitente,

auſtére, retirée, une vie toute ſainte ; & nous ne pouvons nous en défendre ſans lui diſputer le domaine d'un bien que nous lui avons cédé dans les formes. En effet, le Religieux n'eſt-il pas bien injuſte, lorſqu'il ſe pique tant de liberté, après en avoir fait une ceſſion volontaire entre les mains de Dieu par le vœu d'obéiſſance ? Seroit-il de l'équité, qu'il oſât ſoüiller par des plaiſirs ſenſuels un corps qui n'eſt plus à lui, & qu'il doit regarder comme une offrande préſentée au Maître qu'il a choiſi ? Ne ſeroit-ce pas une eſpéce d'uſurpation, que de vouloir rentrer dans la poſſeſſion des biens de la terre, auquels il a renoncé pour toujours ? En faut-il davantage qu'un tel ſouvenir, pour l'obliger à ſe rendre juſtice là-deſſus, & ne doit-il pas appréhender de rien ſouſtraire du ſacrifice qu'il a fait à un Dieu jaloux de ſa victime : *Odio habens rapinam in holocauſto.* Iſ. c. 61. Cet honneur, ce peu de réputation que m'ont acquis mon travail & mes peines, n'eſt-il pas un fruit déſormais défendu pour moi ? M'eſt-il permis de reprendre un bien

qui n'appartient plus qu'à Dieu ? Ce tems que je lui dérobe, pour le perdre en des conversations inutiles, en des commerces d'une amitié frivole & peut-être dangereuse, n'est-ce pas un vol que je lui fais sur le cours de ma vie ? Cet esprit que j'applique à la bagatelle & à des occupations indignes de ma profession, n'est-ce pas un fonds que Dieu m'a mis entre les mains, pour le cultiver, & pour l'employer à sa gloire ? N'avois-je pas promis que tous les fruits qu'il produiroit, retourneroient à lui ? & qu'aurai-je à répondre, lorsqu'il m'obligera de rendre compte de l'usage profane que j'en ai fait jusqu'à présent, & que j'en fais encore tous les jours ?

Plût à Dieu que dans ces chagrins violens dont nous nous laissons quelquefois accabler, & dans ces murmures qui nous font éclater contre les ordres de la Providence, nous eussions ce souvenir présent à l'esprit ! Ce seroit comme une digue insurmontable, & capable d'arrêter toutes les saillies de notre cœur. Car de quoi vous plaignez-vous, ame infidelle ? Est-ce

de

de n'être pas considérée dans la maison de Dieu, & de n'y être pas distinguée par des fonctions honorables ? Pouvez-vous vous souvenir de ce que vous êtes, sans rougir d'un sentiment aussi déraisonnable que celui-là? N'avez-vous pas renoncé dans ce second Baptême qui vous a fait Religieux, aussi-bien que dans le premier qui vous fit Chrêtien, à toutes les pompes & à toutes les vanitez ? N'avez-vous pas dit anathême à ces fausses maximes du siécle, qui allument l'ambition des mondains, & qui les font courir après les dignitez & les grandeurs ? N'êtes-vous pas entré dans l'école de Jesus-Christ, pour y apprendre à être humble comme lui, & pour y devenir petit comme un enfant ? Vous plaignez-vous de la peine & du travail, à quoi vous assujettit l'emploi dont la Providence vous a chargé ? N'avez-vous pas compté sur cela, & peut-être sur quelque chose de plus, en vous renfermant dans la maison du Seigneur ? Les Ordres Religieux ont-ils été instituez pour y mener ce qu'on appelle dans le Mon-

de la vie douce ? Le Dieu que vous avez pris pour votre modéle, n'a-t'il pas vécu dans la peine ? Il feroit beau voir un homme obligé par son état à se revêtir de toute la mortification de Jesus-Christ, comme parle l'Apôtre, vouloir vivre dans l'oisiveté & la paresse ! Est-ce du peu d'indulgence qu'on a pour vous, quand vous vous écartez des régles de votre devoir ? Les avez-vous choisies pour les enfraindre impunément ? En vous soumettant à des Supérieurs pour vous conduire, ne vous êtes-vous pas soumis aux justes répréhensions qu'ils seroient forcez de vous faire, pour vous redresser & vous corriger ? Avez-vous reconnu aussi solemnellement que vous l'avez fait, leur autorité, pour n'en pas ressentir les effets dans les rencontres ; & vous convient-il d'être quelquefois dans le Cloître plus indocile, plus délicat sur une parole qu'on vous dit, que vous ne l'auriez été au milieu du monde ? Est-ce de vous voir contredit dans vos sentimens, traversé dans vos desseins, appliqué à des exercices contraires à

vos inclinations? N'êtes-vous pas convenu de tout cela ? Ne vous avoit-on pas averti qu'ayant à demeurer parmi des personnes dont les tempéramens, les humeurs, les esprits étoient tout différens, il falloit vous attendre à en être contrarié dans quelques occasions & même rebuté, & ne vous êtiez-vous pas proposé de vous surmonter là-dessus, & d'en faire le sacrifice à Dieu sans restriction ? Aviez-vous mis à vos vœux ces conditions : qu'on ne vous ordonneroit que des choses conformes à votre goût ; qu'on auroit égard à vos caprices ? Est-ce ainsi que vous l'aviez prétendu ? Vous sçavez le contraire, & je vous renvoye au témoignage de votre conscience. Or pouvez-vous ainsi vous souvenir de ce que vous avez promis, & ne vous pas faire à vous-même plus de justice ?

Voilà la belle & importante méditation que saint Bernard faisoit faire à ses Religieux, & que vous devez faire vous-même en ce saint tems. S'il arrive, leur disoit ce grand Maître, que quelqu'un de vous se sente

surpris de ces mouvemens soudains que la nature corrompuë a coutume d'exciter dans les cœurs, qu'il ait recours au souvenir de sa profession, comme à un reméde efficace & prompt; qu'il se fasse avec aigreur ces reproches à lui-même : Quoi! vous avez de tels sentimens, de telles pensées! vous Ministre des Autels! vous Prêtre! vous Religieux! *Increpet se & dicat : Tu ne hæc cogitare debes, qui sacerdos es, qui clericus es, qui religiosus es?* Un homme ouvertement déclaré pour le bon ordre & pour la justice, peut-il donner entrée dans son esprit à des sentimens aussi injustes que ceux-là? *Cultior justitiæ debet in se quidquam iniquum admittere?* En disant cela, ajoute ce Pere, il étouffera dans son principe la passion qui l'inspire, & il arrêtera les funestes progrès qu'elle alloit faire, en lui opposant la qualité de Religieux. *Hæc dicendo excludet fluxum illicitæ cogitationis per recordationem propriæ professionis.*

Profitez de cette leçon, MESDAMES, vous n'en pouvez avoir une

meilleure occasion que la rénovation de vos vœux ; allez vous prosterner devant l'autel du Dieu vivant, & là toutes recueillies dans le souvenir de l'engagement que vous avez contracté, instruisez-vous vous-mêmes, confondez-vous vous-mêmes : *Tu ne hæc cogitare debes, qui religiosus es?* Dois-je être si sensible en religion, & si remplie de moi-même ? serai-je toujours occupée de ces vaines idées de préférence qui flattent mon orguëil ? chercherai-je toujours à tenir les premieres places & à dominer, là où je devrois me faire un plaisir de me voir aux derniers rangs, & une gloire de servir ? *Tu ne hæc cogitare debes?* Cet amour de moy-même & de mes aises, ce repos sans faste à la vérité, mais aussi sans gesne & sans contrainte, dont je goute la douceur, éloignée que je suis de tout ce qui trouble les gens du Monde ; cette vie tranquille & commode, cette vie tiéde & lâche, est-ce-là une vie religieuse, & est-ce à cela que je me dois borner ? *Tu ne hæc cogitare debes?* Vient-on dans le

Cloître, pour y être aussi dissipée & aussi négligente que je le suis, sans esprit de retraite, de mortification, d'oraison, sans fidélité à ma Régle, sans dévotion dans les pratiques de piété, dans les Confessions, dans les Communions qui sont si fréquentes, & dont je retire si peu de fruit? N'est-ce pas-là deshonorer le service de Dieu, auquel je m'étois dévouée avec tant de solemnité? N'est-ce pas deshonorer la Religion, deshonorer le saint habit que je porte? Est-ce là l'édification que je dois aux personnes avec qui je vis? & n'est-ce pas au contraire un scandale pour elles? N'est-ce pas me démentir moi-même, & en me démentant de la sorte, me priver de tous les avantages attachez à mon état? *Tu ne hæc cogitare debes, qui religiosus es?* Que n'y ay-je pensé plûtôt, Seigneur, ou que n'y ay-je mieux pensé? Mais vous m'ouvrez aujourd'huy les yeux, & je rougis de mes injustices. Je les veux réparer. De quel front irois-je renouveller des promesses que j'ay tant de fois violées, si c'étoit pour les vio-

ſer encore dans la ſuite ? Je m'imagine que c'eſt maintenant, mon Dieu, que je vais entrer en Religion. On n'eſt proprement Religieux, que du moment que l'on commence à ſe comporter en Religieux.

Enfin, il y va de votre interêt, Mesdames, & c'eſt par cette raiſon encore que le ſouvenir de votre vocation vous engage à ne vous pas relâcher dans l'obſervance de la diſcipline religieuſe. Car à quoi vous expoſe un état de relâchement & de langueur ? Il ne faut point vous flater ſur cela. Quelques ſecours que la Religion nous fourniſſe pour combattre la nature corrompuë, la nature ſe rétablit inſenſiblement dans ſes droits, & pour peu que nous nous laiſſions aller au penchant qu'elle nous donne, elle mine avec le tems cette délicateſſe de conſcience qui nous retenoit, & nous fait perdre notre innocence. Troisiéme Partie.

Vous vous bornez d'abord, & vous comptez avec vos déſirs. Mais la paſſion que vous prenez pour guide, vous méne enſuite bien plus loin

que vous ne l'aviez prétendu. Un désir nourrit l'autre. On veut seulement se distraire par quelques conversations avec les personnes du siécle. On s'y propose même une fin chretienne & religieuse. Ce sont des entretiens édifians & de piété. Mais bien-tôt, au lieu d'inspirer aux autres les sentimens du Christianisme, les autres vous inspirent les sentimens du Monde dont ils sont remplis : & de-là naît le dégout de votre état, de-là des visites trop longues, trop fréquentes que l'on reçoit, & quelquefois des liaisons dont le passé ne nous fait que trop voir combien les conséquences dans l'avenir sont à craindre.

On veut se procurer un léger soulagement. Il n'est pas tout à fait contraire à la pauvreté que l'on a voüée, & aux intentions des Supérieurs. On se fait des principes larges pour interpréter leur volonté. On leur arrache des pouvoirs qu'ils n'accordent qu'à regret. On leur déguise souvent une partie des choses, & l'on s'accoustume peu à peu à les tromper, &

à se tromper soi-même. On commet des péchez beaucoup plus griefs qu'on ne pense, en donnant, en disposant, en s'accommodant. Ceux qui le voyent en gémissent, & en sont d'autant plus touchez, qu'ils n'y peuvent apporter de reméde, parce qu'ils craignent en se rendant plus difficiles à votre égard, de vous faire tomber en de plus grandes fautes. N'est-ce pas de-là qu'on trouve quelquefois des Religieux plus adonnez dans le monastére au soin d'eux-mêmes & de leur santé, plus appliquez à la recherche de toutes leurs commoditez, qu'ils ne l'auroient été dans le Monde ?

Votre ardeur dans la priere, votre application au travail se rallentit. Dieu se retire de vous, à mesure que vous vous retirez de lui. Un exercice que vous négligez vous en fait négliger un autre, & vous venez presque à les abandonner tous. A cet esprit intérieur que vous perdez, succéde un esprit inquiet, volage, impatient, jaloux, vain. Cependant il se rencontre des occasions critiques où la vanité est mortifiée, où la pa-

tience eſt éprouvée, où l'envie eſt piquée, où il faudroit de la charité, de la modération, de la conſtance, de la fermeté. Vous vous oubliez dans la tentation, & vous faites de ces chûtes déplorables dont le repentir ne peut être trop amer, & dont le ſcandale paſſe juſqu'au dehors. En dis-je trop? ou plûtôt, en dis-je aſſez? je vous en fais juges vous-mêmes, & je m'en rapporte à vos propres connoiſſances.

Que ces Solitaires dont parle ſaint Jérôme, avoient bien compris le danger qu'il y a à donner la moindre atteinte aux devoirs de ſa vocation: *Rurſus ad ſæculum redii*: diſoit ſaint Hilarion, voyant que le bruit de ſes miracles le faiſoit ſuivre dans la Paleſtine, & lui attiroit un concours extraordinaire de gens qui le venoient conſulter: me voilà devenu un homme du monde, & dans un auſſi grand péril que j'étois au milieu du ſiécle. Ainſi ſaint Paul, que ſes prodiges avoient rendu célébre dans l'Egypte, & qu'on recherchoit de toutes parts, ne pouvoit ſe ſouvenir de ſa premiere

ſolitude , ſans un regret ſenſible de l'avoir perduë. *Flebat deſiderio converſationis antiquæ.* Ce ſaint homme pleuroit en ſe ſouvenant de l'aſſurance & de la tranquillité où il vivoit dans l'obſcurité de ſa retraite ; & touché de ce ſouvenir il paſſoit la mer , il alloit chercher les iſles les plus écartées , & ſe déroboit au monde pour vacquer à Dieu ſeul. Voilà ce que produiſoit en lui la vûë de ſa profeſſion , & ce qu'elle doit produire en nous. Mais parce que l'on manque ſur cela d'une vigilance ſi néceſſaire : parce que l'on ne fait point aſſez ſouvent de pareils retours ſur ſoi-même , on vit dans une confiance trompeuſe ; on ſe croit en ſûreté lorſque le péril eſt extrême. En vain , ceux à qui le Ciel a commis la charge de nous conduire , s'efforcent-ils de nous redreſſer par un zéle charitable : on regarde quelquefois leurs avis comme des ſcrupules , & même comme des viſions. C'eſt ainſi que Loth traita de raillerie l'avertiſſement de l'Ange , & le conſeil qu'on lui donna de la part de Dieu , de prendre garde à lui & de ſe

ſauver. *Viſus eſt eis quaſi ludens loqui.* Il crut que l'on ſe mocquoit, & ſa témérité fut telle, que la ville etant déja toute en feu, il fallut que l'Ange le prit par la main, & le forçat à ſortir de-là.

Heureuſe & ſalutaire violence que vous fait préſentement la Religion! Pour vous diſpoſer à cette cérémonie, elle vous a interdit tout commerce, même entre vous; elle vous a obligées à un ſilence plus étroit, à une plus longue méditation, à un revûë plus exacte de votre vie; dans ces temps de renouvellement elle vous a fait de plus fortes & de plus preſſantes inſtances; elle vous a mis dans les mains la ſainte Régle que vous devez obſerver; elle vous l'a fait conſidérer de plus près. On vous a parlé, & Dieu aux paroles a ajoûté l'onction de ſa grace. Il eſt difficile que tout cela n'ait pas fait naître dans vos eſprits bien des réfléxions ſur la perfection à quoi vous êtes appellées, & dans vos cœurs bien des déſirs de l'acquerir. Je m'aſſure que vous avez gémi devant Dieu, que vous vous êtes

accuſées, condamnées vous-mêmes à ſes pieds ; que vous avez tremblé ſur le compte que vous aurez à lui rendre d'une vocation ſi ſublime & peut-être ſi mal ſoûtenuë ; que vous avez compris les ſuites funeſtes que cauſe l'irrégularité dans les maiſons Religieuſes, & que vous avez pris de bons deſſeins pour votre propre réformation. Graces au Seigneur qui a fait choix de vous, pour vous conſacrer ſpécialement à ſon ſervice, vous avez entendu ſa voix, lorſqu'il vous a dit comme à cet Evêque dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe : *Scio opera tua, & laborem, & patientiam tuam.* Apoc. c. 2. Je ſçai ce que vous avez fait pour moi dans les premieres années où vous avez commencé à me ſuivre. Je ſçai combien il vous en a coûté pour renoncer au ſang & à la chair, & avec quelle générosité vous avez quitté pere, mere, freres, ſœurs, parens & amis. Je ſçai avec quel courage vous avez porté le fardeau que je vous ai imposé. Tout cela eſt écrit & marqué : cependant j'ai quelque choſe contre vous ; c'eſt que votre charité s'eſt re-

Ibid. froidie : *sed habeo adversùm te quod charitatem reliquisti.* Où est ce détachement de vous-même , cette assiduité à mes Autels , cette soumission aux personnes qui vous gouvernent , cette volonté prompte & agissante qui embrassoit tout , qui alloit à tout , avec un empressement qu'il falloit même arrêter? Souvenez-vous de quel dégré vous êtes déchûë , & pensez à Ibid. y remonter. *Memor esto unde excideris.* Je m'attendois que vous avanceriez toujours , & c'est bien à votre honte que je vous demande au moins de redevenir telle que vous étiez alors : Ibid. *Prima opera fac.* Autrement je viendrai bien-tôt à vous , & je sçaurai bien vous punir de votre lâcheté & de votre froideur. Craignez tout d'un Dieu qui a tout fait pour vous , & pour qui vous ne faites pas tout ce qu'il a droit d'exiger de votre correspondance & de votre zéle pour sa Idem. gloire. *Sin autem venio tibi.*

Rendons-nous , Mes très-chéres Sœurs , à de si puissantes sollicitations. Tout vous y porte , la reconnoissance , la justice , l'interêt.

Nous disons aux gens du Monde, qu'il y a des jours de graces, où il est important de répondre à Dieu, parce que c'est à cela que leur salut est attaché. Dites-le vous à vous-mêmes : s'il y a un jour de grace pour vous, c'est celui-ci. Ne le manquez pas : car c'est de-là peut-être que dépend votre sanctification.

Oui, ce sera, Seigneur, un jour de grace pour moi, parce que ce sera un jour de conversion, un jour de rénovation. Il faut qu'il commence à vous dédommager de tant d'autres jours que je vous ai fait perdre & qui sont perdus pour moi-même. Je ne les compte point dans ma vie, puisque vous ne les comptez point. Hélas ! mon Dieu, ne pourrois-je pas bien m'appliquer à moi-même ce qui est dit de Saül, que c'étoit un enfant de cent années ; *Puer centum annorum ?* Après les trente, les quarante années ne suis-je pas encore dans la Religion un enfant ? Il y a une sainte enfance, où nous devons toujours nous conserver, c'est-à-dire, un état de simplicité, de candeur, d'exactitude,

d'obéissance : mais il y a une enfance criminelle, lorsqu'après un long-tems nous nous trouvons aussi peu, & même moins avancez que nous ne l'étions à l'entrée de la carriére. N'est-ce pas là mon état, Seigneur, & le sera-ce toujours? Le tems n'est-il pas venu, où j'en dois sortir? Me refusez-vous les moyens pour cela? Il ne tient qu'à un nouvel effort, à une nouvelle résolution. Je la prends, Seignéur, en votre présence, & avec votre secours je l'exécuterai, afin qu'après vous avoir servi sur la terre, selon ma profession, j'aille, selon votre promesse, recevoir la récompense dans le Ciel, où nous conduise le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit.



SERMON SUR LA FERVEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

Spiritu ferventes, Domino ſervientes.

Soyons fervens en eſprit, puiſque nous ſervons Dieu. Aux Rom. ch. 12.

QUOIQUE la grandeur de Dieu impoſe à tous les Chrêtiens une obligation générale de le ſervir avec ferveur, on peut dire que ce devoir eſt particulier aux perſonnes Religieuſes. Pourquoi cela? pour trois raiſons qui ſont propres de leur état, & que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire tout l'ordre & la diſtribution de ce diſcours.

Ce diſcours fut fait pour une Communauté Religieuſe.

La premiere eſt, que la fin de l'état Religieux, & le dégré d'excellence qu'il a pardeſſus l'état ſéculier, dépend uniquement de la ferveur, ſans laquelle il devient vil & mépriſable.

La ſeconde eſt, qu'il n'y a de bonheur, & de ſatisfaction dans le Cloître, que pour ceux qui rempliſſent leurs devoirs avec ferveur ; hors delà c'eſt une vie triſte & malheureuſe.

La troiſiéme eſt, que la ſûreté de l'état Religieux eſt abſolument attachée à la ferveur, ſans laquelle on court riſque de ſe damner en Religion comme ailleurs.

Appliquez-vous, Ames Religieuſes, à une matiere auſſi importante, qu'elle eſt convenable à votre profeſſion. Celles qui ſont ferventes y trouveront de quoi ſatisfaire leur zéle & leur piété: & ſi parmi tant de fidelles épouſes de JESUS-CHRIST, il ſe trouvoit quelque ame tiéde & lâche dans le ſervice de Dieu, qu'elle tâche aujourd'hui de reprendre ſa premiere ferveur. C'eſt à vous, mon Dieu, qu'il faut demander ce renouvellement, que ſaint Bernard appelle un miracle de la grace; je vous le demande par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

POUR quelle fin a-t'on établi des Ordres Religieux dans l'Egliſe?

Remontons à la ſource ; entrons dans l'intention des Fondateurs, & de ceux qui ont doté ces ſaintes Maiſons de revenus conſidérables. A la naiſſance de l'Egliſe, où le ſang de Jeſus-Chriſt encore boüillant, animoit le zéle, & allumoit la ferveur des premiers Chrêtiens, il n'y avoit point de Monaſtéres. Toute l'Egliſe ne faiſoit qu'une Communauté nombreuſe, où chacun apportoit ſes biens aux pieds des Apôtres, & ſe dépouilloit de tout, pour vacquer uniquement au ſervice de Dieu. Hélas ! peut-on penſer à ces tems de bénédiction ſans les regretter ? Mais c'eſt le ſort des choſes humaines de ne pouvoir ſubſiſter longtems dans le même état. Cette ferveur naiſſante du Chriſtianiſme ſe rallentit peu à peu ; & ce fut alors qu'on penſa à bâtir des Monaſtéres. Ceux à qui il reſtoit encore du zéle pour la Maiſon du Seigneur, ne pûrent ſouffrir la corruption du ſiécle : ils crurent qu'il falloit chercher la vertu dans la retraite, & lui ériger des azyles pour ſauver les reſtes d'Iſraël. Tout l'Orient fut en peu de tems peuplé de

Solitaires ; l'Occident ſuivit bien-tôt après; les Dames Romaines quitterent le Monde, pour s'aller enſevelir toutes vivantes dans les déſerts. Sur ce plan on vit de ſiécle en ſiécle des Saints de l'un & de l'autre ſexe inſpirez de Dieu, fonder des Ordres Religieux, différens en apparence, mais au fond ſemblables dans leur fin, qui fut de donner à Dieu des fidelles ſerviteurs, leſquels, malgré la corruption générale, ne fléchiſſent point le genoüil devant l'idole, & ſerviſſent le Seigneur en eſprit & en vérité. Ceux qui n'eurent pas le courage de les ſuivre, édifiez de leur piété, voulurent contribuer à l'œuvre de Dieu. Oui, le Monde tout profane qu'il eſt, a ſouvent employé ſes tréſors d'iniquité pour bâtir de ſaintes retraites : on a voulu que dans la République Chrêtienne où tant d'autres ſont occupez aux emplois de la vie civile, il y en eût qui fuſſent conſacrez aux exercices de la vie intérieure : les Loix eccléſiaſtiques & civiles ont attaché à leur état des priviléges conſidérables, afin qu'ils ne fuſſent

dissipez ni par le soin des affaires temporelles, ni par les engagemens du Mariage, ni par la tendresse de leurs proches; mais qu'uniquement recüeillis en Dieu, ils pussent édifier les fidelles par la sainteté de leurs mœurs, vacquer à la contemplation des choses divines, chanter les loüanges du Seigneur, & le dédommager par leur ferveur de l'indévotion & de la tiédeur des autres Chrêtiens.

Telle a été l'intention de l'Eglise, des Fondateurs, & de tous ceux qui ont suivi la profession Religieuse : dessein que tant d'ames saintes ont si heureusement exécuté, que plusieurs remplissent encore aujourd'hui, & qu'on soûtiendra jusqu'à la fin des siécles. Vous le sçavez, mon Dieu, & vous connoissez les vôtres; vous en avez, & vous en aurez toujours.

Mais voyons de quelle maniére un Religieux tiéde & lache répond à une vocation si sainte; suivons-le, je vous prie, & considérons ce que devient un projet si grand entre ses mains. On veut former une ame chrêtienne qui soit détachée de la terre,

& qui ne respire que le Ciel : dès que la tiédeur s'est emparée d'une personne consacrée à Dieu, elle devient mondaine, inquiéte, curieuse ; elle n'est plus occupée que des désirs du siécle, & presque jamais touchée des choses du Ciel. On avoit dessein d'élever une ame à l'oraison ; on se promettoit qu'elle auroit du goût pour la solitude ; la priére est pour un Religieux sans ferveur une torture & une gêne insupportable ; il la fuit, il en laisse, il en dérobe une partie, il se livre à tous les égaremens d'une imagination volage, & souvent il a plus de peine à se recüeillir, & moins d'usage de l'oraison, que les gens du Monde. On vouloit ériger un azile, où la charité bannie du Monde, fût à couvert de l'intérêt, qui divise toujours les cœurs : dès que la tiédeur y domine, un intérêt bas & léger y séme les divisions : l'aigreur, l'envie, les murmures, & quelquefois des aversions insurmontables. On espéroit garder à Jesus-Christ des épouses fidelles, dont le cœur ne seroit occupé que de lui seul : dès qu'une

ame eſt devenuë tiéde, elle a des liaiſons purement humaines, qui pour n'être pas tout à fait criminelles, ne laiſſent pas de partager & même de ſoüiller le cœur ; Jeſus-Chriſt n'y regne plus ; ſa tendreſſe occupée ailleurs l'entraîne vers ſes proches & vers ſes amis, épuiſe toutes ſes affections, & la rend froide & inſenſible aux choſes de Dieu. On vouloit former juſques dans un cloître des perſonnes Apoſtoliques, dont la converſation fut édifiante, qui ſçeuſſent parler de la piété d'une maniére à l'inſpirer aux gens du ſiécle quand laſſez de leurs affaires ils viendroient chercher auprès d'elles un peu de repos, & reſpirer l'air de la dévotion : une ame lache & languiſſante ne cherche plus elle-même qu'à ſe conſoler avec le Monde, & à ſe délaſſer de ſes exercices ſpirituels par des converſations vaines, frivoles, inutiles, où elle prend des maximes qu'elle devroit combattre, & laiſſe voir des foibleſſes qui ſcandaliſent, bien loin d'édifier. On vouloit enfin leur apprendre dans cette école d'abnégation, la mortifi-

cation de leurs ſens & de leurs paſſions, l'amour des croix & des ſouffrances : dès qu'on vit dans la tiédeur, c'eſt un retour ſur ſoi-même en tout, une recherche continuelle de ce qui peut faire plaiſir, une délicateſſe qui rafine quelquefois ſur les gens les plus ſenſuels, un amour propre, qui pour n'être point affoibli par des objets étrangers, en eſt d'autant plus fort, qu'il ſe renferme en lui ſeul, & qu'il s'applique tout entier à s'imaginer une vie douce & commode.

C'eſt ici que je ferois volontiers à ces ſortes de perſonnes la demande que ſaint Bernard ſe faiſoit à lui-même, pour ſe maintenir dans la ferveur : *Ad quid veniſti* ? Eſt-ce-là ce que vous êtes venu chercher dans la Religion ? étoit-il néceſſaire de bâtir des Monaſtéres, de renoncer au Monde avec tant d'éclat, de s'arracher du ſein de ſes proches pour vivre de la ſorte dans un cloître ? Où eſt le Fondateur inſpiré de Dieu, qui voulut ériger un Ordre dans l'Egliſe, dreſſer des Conſtitutions, eſſuyer toutes les peines & les contrariétez des nouveaux

Bern.

nouveaux établiſſemens, pour voir l'œuvre du Seigneur négligé, le relâchement introduit juſques dans le lieu ſaint, & le Monde régner dans l'héritage de Jeſus-Chriſt ? Où eſt le pécheur pénitent qui voulût au lit de la mort faire ces legs conſidérables qu'on a faits à l'Egliſe, pour entretenir des Religieux ſi mondains, & qui crût réparer ſes fautes en entretenant celles d'autrui. Nous-mêmes ſi nous avions crû dégénérer un jour, & tomber dans la tiédeur, aurions-nous jamais fait la démarche que nous avons faite en quittant le Monde.

Nous nous flattons peut-être ſur ce que nous vivons dans une ſainte Maiſon, comme les Juifs ſe glorifioient d'avoir le vrai Temple du Seigneur : *Templum Domini, Templum Domini :* mais que nous ſervira d'être dans le Sanctuaire, ſi notre cœur eſt éloigné de Dieu comme le leur, & ſi nous ne le ſervons fidellement ? J'avouë que la montre eſt encore belle, & que l'extérieur eſt réglé ; mais c'eſt l'eſprit, & l'eſprit de ferveur qui vivifie ; la chair ne ſert à

Jerem. c. 7.

rien. Après le retour de Babylone, quand on rebâtit le Temple, les plus jeunes qui n'avoient pas vû l'ancien, admiroient le nouveau; la ſtructure, l'ordonnance, la ſomptuoſité leur en paroiſſoit merveilleuſe: mais les Vieillards qui avoient vû le premier, gémiſſoient, & ne pouvoient s'empêcher de le regretter. Ne pourroit-on pas penſer de même de l'état Religieux? A le conſidérer tel qu'il eſt encore aujourd'hui, il y a de quoi bénir le Ciel de la diſcipline & de l'ordre qui s'y obſerve: mais quand nous liſons ce qu'il étoit dans ſa premiere inſtitution, n'avons-nous pas lieu de gémir & de nous humilier? A la vérité on y chante les louanges de Dieu jour & nuit; mais où eſt cet eſprit de recueillement, cette attention reſpectueuſe, qui fait l'ame de la priere, & qui égaloit le Chœur des ferventes Religieuſes aux Chœurs des Anges? On garde exactement la clôture; mais eſt-on mort au Monde comme alors? En eſt-on auſſi détrompé, auſſi détaché qu'on en étoit? On pratique des auſtéritez; mais ſont-elles animées

de l'eſprit de pénitence, ſans quoi toutes les mortifications du corps ne ſont rien, & qui en fait tout le prix ? On communie autant & peut-être plus qu'autrefois ; mais où eſt la dévotion qui rend les Communions ſaintes & fructueuſes ? *Quomodo obſcuratum eſt aurum ?* Comment cet or ſi pur & ſi fin de la charité & de la ferveur, eſt-il ſi altéré, qu'on ne le connoiſſe plus ? C'eſt par le mélange de l'amour propre, & de la tiédeur.

Threni c. 4.

Après cela faut-il s'étonner que l'état Religieux autrefois ſi vénérable tombe dans le mépris : *Facti ſumus opprobrium vicinis noſtris ; ſubſannatio & illuſio his, qui in circuitu noſtro ſunt.* Seigneur, pourions-nous dire avec le Prophête, nous ſommes devenus l'opprobre de nos voiſins, & un ſujet de raillerie pour nos ennemis : je ne dis pas ſeulement auprès des libertins, qui par une malignité naturelle, ſe ſcandaliſent de nos moindres fautes, & prennent de-là occaſion de railler des Ordres Religieux : mais je parle des perſonnes qui font profeſſion de piété, & qui mal édifiées de ne trou-

Pſ. 78.

ver pas toujours dans les personnes Religieuses la régularité & la ferveur que la Religion demande, en méprisent notre état, & ne le regardent plus comme une école de perfection, jusqu'à dire, qu'il n'est pas si bon qu'on pense de se retirer dans un cloître pour servir Dieu. Il peut y entrer de la prévention ; j'en conviens : mais malheur à nous s'il y entroit de la vérité : malheur à nous si une profession si respectée des libertins mêmes dans les premiers temps, s'avilissoit entre nos mains, & devenoit méprisable jusqu'auprès des gens de bien, & plus encore si nous en venions jusqu'à la mépriser nous-mêmes.

C'est ici que je voudrois qu'on mît en œuvre ce zéle si vif qu'on fait quelquefois éclater pour la gloire de son Ordre. On est si jaloux lorsqu'il s'agit d'en soutenir les droits, l'antiquité, les priviléges, la réputation : ce zéle peut être loüable ; mais ce n'est pas-là ce que vous devez avoir le plus à cœur. Commencez par vous rendre dignes enfans de vos peres, montrez-vous héritieres de leur ver-

tu & de leur sainteté ; maintenez ce bien qu'ils ont estimé plus que tous les autres, & faites voir qu'il y a encore des Prophêtes dans Israël. La vie d'une fervente Religieuse donne plus d'éclat à son Ordre, à sa Communauté, que la qualité, l'esprit, tous les avantages de la nature ou de la fortune. La ferveur est non-seulement l'ame d'une Communauté entiere ; mais elle en est l'honneur & la gloire, l'odeur de la vertu se répand jusqu'au dehors, & inspire je ne sçai quelle vénération à tout le monde : au contraire, une maison où Dieu est servi lâchement, après avoir une fois dégénéré de l'excellence de son état, ne manque pas de s'attirer une mauvaise réputation, qui achéve de la perdre. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici seulement de votre gloire ; il s'agit de votre repos & du bonheur de votre vie.

SECONDE PARTIE.

Vous le sçavez, MESDAMES, on veut toujours être heureux dans quelque état qu'on se trouve, & chacun dans la vie, quoi que par

des routes différentes, aſpire à la même fin, qui eſt de vivre content. Or c'eſt ce qui devient impoſſible aux ames tiédes : elles n'ont plus de ſatisfaction ni du côté du Monde, ni du côté de Dieu. Je dis du côté du Monde : on a laiſſé pere, mere, freres, ſœurs, parens, amis, héritages; mourez à tout ſi vous êtes ſages, car tout eſt mort pour vous. Vous vous êtes dépouillées de tout ce qui peut nourir la convoitiſe, & attacher le Monde à vous ; quelque apparence qu'il garde encore au-dehors, dès qu'on ne peut plus rien pour ſes interêts, tout languit, & ce n'eſt plus qu'une vaine oſtentation d'amitié. Hélas ! qu'on eſt à plaindre, quand on attend de-là ſon repos ; quand vous ſoupirez après une converſation qui vous laiſſe le cœur vuide, & qui vous rend la duppe du monde, lequel ne penſe plus à vous ! Que dis-je ? l'indifférence eſt le mieux qu'on en puiſſe attendre ; il va à votre égard juſqu'à la malignité. Oui, tout corrompu qu'il eſt, il veut qu'on faſſe ſon devoir en Religion ; il vous pardonne

ſouvent moins de fautes que la Religion même ; il eſt impitoyable envers celles qui l'aiment encore après l'avoir quitté ; il en fait des railleries piquantes, & c'eſt ſouvent de-là que vous viennent les chagrins les plus cuiſans dans votre état.

La maiſon du Seigneur ne vous eſt pas plus favorable. Tout conſpire à vous déſoler : ceux qui ſont au-deſſus de vos têtes, & qui volontiers vous tiendroient lieu de pere & de mere par leur douceur, ſe trouvent obligez par leur caractére à devenir vos Juges & vos cenſeurs ; à vous avertir, comme veut l'Apôtre, juſqu'à l'importunité ; à s'oppoſer à vos déſirs ; à vous traverſer dans vos entrepriſes, ſans que vous puiſſiez au fond vous plaindre que de vous-mêmes. Irez-vous au pied du Crucifix répandre votre cœur dans le ſein de Dieu ? C'eſt ce que peut faire une ame fervente : mais le Ciel eſt d'airain pour vous ; il eſt ſourd à vos prieres ; en vain vous demandez le centuple promis aux Religieux, il n'y en a pas pour vous. Cependant il faut obſerver la diſci-

pline Religieuse ; la Régle est également pour les lâches & pour celles qui sont ferventes ; il faut sans onction soûtenir un joug qui de jour en jour vous devient plus insupportable , & sans être nourrie du pain des forts, il faut avec eux s'élever jusqu'à la montagne du Seigneur. De-là , l'ennui , le dégoût , l'horreur de la vie réguliere. De-là , un desespoir secret de ne pouvoir jamais parvenir à la perfection de son état ; & peu s'en faut , qu'à l'exemple des Israëlites infidelles , qui regrettoient l'Egypte dans le désert où Dieu les avoit conduits , on ne regrette avec douleur ce qu'on avoit quitté avec plaisir.

Dites-moi, épouse infidelle, de quoi vous plaignez-vous ? Dieu a promis le centuple , il est vrai ; mais à qui l'a-t'il promis ? à ceux qui quitteroient le Monde ; l'avez-vous quitté ? ne l'aimez-vous pas encore , & peut-être plus que jamais ? Il a promis le centuple à ceux qui quitteroient leur famille ; n'êtes-vous pas encore attachée à la chair & au sang , & plus entêtée de l'élévation de vos proches qu'ils ne le

ſont peut-être eux-mêmes ? Il a promis le centuple à ceux qui n'auroient point d'autre époux que lui ; & ſi vos amis occupent autant votre cœur, & peut-être plus que ne l'auroit fait un époux, quoi qu'il n'y ait point de vice groſſier, n'eſt-ce pas une infidélité au regard de Dieu ? Il a promis le centuple à ceux qui auroient quitté les commoditez de la vie, en laiſſant leur bien : mais n'avez-vous pas ſoin de les reprendre, & de vous ménager une vie douce & commode ſouvent contre le vœu de pauvreté, uſant de permiſſions extorquées, & ſauvant du Monde tout ce que vous en pouvez ſauver. Enfin il a promis le centuple à ceux qui renonceroient à eux-mêmes, à leur liberté ; ne l'avez-vous pas repriſe en vous défendant d'obéir, & vous mettant en tel état qu'on n'oſe plus vous commander ? Eſt-ce Jeſus-Chriſt qui vous manque de parole, ou n'eſt-ce point vous qui en manquez à Jeſus-Chriſt ?

Si nous pouvions rappeller ici l'idée de ces anciennes & ferventes Religieuſes, qui ont jetté les fondemens

du Monastére où vous vivez, & qui ont suivi votre Régle, non pas comme vous l'observez, mais à la lettre & sans nul adoucissement; à la vûe de ces grands modéles, quelle devroit être votre confusion? quelles leçons vous feroient-elles? Elles ont vécu heureuses en Religion, parce qu'elles y ont vécu inconnuës: vous avez du chagrin de vous voir oubliées, & c'est ce qui faisoit toute leur consolation. Elles ont vécu heureuses en Religion, parce qu'elles y ont été humbles, douces, pacifiques; parce qu'elles ont mis leur gloire à obéir, leur ambition à occuper les dernieres places dans la Maison du Seigneur, & à servir toutes les autres. Elles ont vécu heureuses en Religion, parce qu'elles n'y avoient pas les douceurs que vous y avez: dans les commencemens d'une Maison qui n'étoit pas encore établie, une pauvreté austére leur donnoit lieu de manquer de tout avec plaisir; contentes de ce qu'on n'ose aujourd'hui vous présenter, elles étoient confuses de se voir encore mieux servies que Jesus-

CHRIST ; & loin d'aſpirer au ſuperflu qu'on vous voit, elles ne penſoient qu'à ſe refuſer même le néceſſaire. Elle ont vécu heureuſes en Religion, non pas en ſe diſpenſant des auſtéritez de la Régle, mais en ajoûtant des mortifications volontaires, ſans ſe contenter de celles qui ſe pratiquoient. Voilà le chemin qu'elles ont tenu ; voilà d'où leur venoit ce calme & ce repos qu'elles ont goûté dans leur état ; cette ſérénité qui paroiſſoit juſques ſur leur viſage, qui édifioit les gens du Monde, & qui faiſoit regarder la profeſſion Religieuſe avec envie.

Ce n'eſt donc ni au lieu où vous êtes, ni à la Régle que vous pratiquez, ni aux vœux que vous obſervez, ni aux perſonnes avec qui vous avez à vivre qu'il faut vous en prendre, ſi vous ne trouvez pas le même bonheur; elles ont eu tout cela à ſoûtenir, & plus que vous. Prenez-vous-en à votre lâcheté ; votre tranquillité eſt entre vos mains. Reprenez votre premiere ferveur, & vous verrez revenir à vous l'abondance de la paix, & le centuple qui vous eſt promis. Hors de-

là toujours inquiéte, toujours chagrine, toujours contrainte au-dedans & au-dehors de vous-même, quoique vous puissiez faire pour amuser votre esprit mal content, vous ne trouverez jamais rien qui vous puisse remplacer le bonheur d'une vie fervente.

Que dis-je ici, que vous n'ayez point éprouvé ? combien de fois vous l'êtes-vous dit à vous-même, que vous ne seriez jamais parfaitement heureuse, que vous ne fussiez tout-à-fait à Dieu ? Que ne vous le dites-vous encore pour la derniere fois ?
Ps. 114. *Convertere anima mea in requiem tuam.* Tournez-vous donc, ô mon ame, vers le centre de votre repos : ne vivez pas malheureuse dans un lieu où tant d'autres trouvent leur félicité, & ne vous privez pas des douceurs de votre état, puisque vous en avez les croix : votre repos n'est point où vous le cherchez ; vous le sçavez trop ; essayez si vous le trouverez en Dieu, & si en vous donnant plus de peine, vous n'aurez pas plus de satisfaction que vous n'en avez. Que si vous êtes peu touchée du bonheur de la

vie préſente, ſi vous aimez mieux traîner votre chaîne avec lâcheté, que de la rompre avec courage pour vous mettre dans la liberté des enfans de Dieu, penſez au moins au danger que vous courez pour l'éternité.

Il n'eſt point d'état plus dangereux pour le ſalut que celui de la tiédeur : on a à craindre ou d'être actuellement en péché mortel, ou du moins d'y tomber bien-tôt. Je dis d'être actuellement en péché mortel, & ne croyez pas que ce ſoit une propoſition outrée. Je ſçai qu'on ſe flatte en cet état ſur ce qu'on ne voit rien de groſſier qui bleſſe ouvertement la conſcience ; car c'eſt un effet ordinaire à la tiédeur de rendre le cœur inſenſible. Oüi, ce ſont les tiédes qui prononcent ſur cela le plus hardiment : à peine le juſte oſeroit-il ſe promettre qu'il eſt en grace ; l'ame négligente & lâche n'en doute pas ; elle tient ſon ſalut pour aſſûré. Mais ſur quoi, je vous prie ? Dans le Monde un Chrétien qui n'eſt pas fervent dans un degré éminent, n'eſt pas pour cela en

TROISIE'ME PARTIE.

mauvais état, mais il n'en est pas de même dans la Religion. Tous les Théologiens nous assurent qu'un Religieux qui abandonne le soin de sa perfection, qui ne pense plus à l'acquerir, & qui s'en tient-là, est en état de péché mortel & en voye de damnation. Or s'il y a quelqu'un dans les maisons Religieuses qui soit de ce caractére, c'est un Religieux tiéde qui viole ses Régles aisément, constamment, tranquillement, & qui ne veut pas se corriger de ses imperfections. Ils enseignent d'ailleurs qu'un Religieux qui est cause, par son exemple, que quelque Régle cesse d'être en vigueur & d'être observée, n'est pas en sûreté de conscience. Ces personnes qui ménent une vie tiéde, n'ont-elles pas lieu de craindre que leurs exemples n'autorisent le péché des autres, n'abolissent les loix par le non-usage, ne minent peu à peu, & n'anéantissent enfin la discipline réguliere? Avec quelle hardiesse osent-elles donc s'assûrer d'être en bon état? N'y a-t'il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du Ciel? Hé quoi! l'en-

vie, les haines, les divisions, les murmures, les médisances, l'ambition, l'orgueil, que saint Paul met au nombre des vices de la chair, & qui sont inséparables de la tiédeur, ne suffisent-ils pas pour nous perdre ?

Mais je veux que vous soyez dans la grace de Dieu : pouvez-vous vous promettre de vous y conserver longtems, en demeurant dans la tiédeur ? Osez-vous espérer en ces momens périlleux où la chair se révolte contre l'esprit, & où il est si difficile de discerner qui régne dans le cœur, Dieu ou le péché : osez-vous, dis-je, présumer, que vous résisterez constamment ? Croyez-vous que votre volonté toujours infidelle envers Dieu dans les choses que vous jugez de peu d'importance, s'en tiendra justement au point indivisible qui sépare du péché mortel, & ne franchira pas la barriere ? Qui sçait si votre foiblesse volontaire en tant d'articles, ne vous laissera point aller au-delà de vos desirs ? Qui sçait si votre cœur affoibli & comme disposé par dégrez, ne se portera pas jusqu'à ces déréglemens

qui ont commencé la réprobation de tant d'ames religieuſes ? Qui ſçait ſi Dieu qui vous avoit toujours conduite par la main, ne ſe laſſera point enfin de vous ſoutenir, & ne permettra point de ces chûtes déplorables, par où l'on tombe enſuite d'abîme en abîme, & qui ne manquent pas d'aboutir à une fin malheureuſe ?

Que ne puis-je produire à vos yeux quelqu'une de ces perſonnes, qui du lieu ſaint ont paſſé dans les enfers, & ont laiſſé aux autres un exemple tragique du péril qu'il y a de négliger les devoirs de ſa profeſſion ! Car ne nous flattons point ſur notre état, on peut s'y damner, & il en eſt qui ſont aſſez malheureux pour s'y perdre. Que vous diroit-elle, cette perſonne infortunée? Vous la croyez beaucoup plus coupable que vous ; elle a peut-être été pendant un tems plus fervente, & qui voudroit remonter juſqu'à la cauſe de ſa perte, trouveroit que la tiédeur & le relâchement où vous êtes, en ont été le principe. Des péchez légers en ont attiré d'autres; un attachement qui n'a pas d'abord

paru si mauvais, & dont on n'a senti la force que quand il n'a pas été tems; une aversion légere que l'on a fomentée, & qui dans la suite est devenuë une haine implacable; des négligences sur l'observation de ses vœux, une dissipation d'esprit, une liberté de parler & de tout dire; de pareilles fautes sur quoi j'étois tranquille, vous diroit-elle, m'ont conduite insensiblement au désordre; une occasion dangereuse s'est présentée, & m'a trouvée foible; j'ai suivi mon penchant presque sans être en pouvoir d'y résister; & comme les personnes consacrées à Dieu ne tombent guéres dans une faute considérable, qu'elle ne soit suivie de sacriléges & de prophanations des choses saintes, je me suis trouvée plûtôt engagée dans ces crimes horribles, que je n'ai eu le loisir d'y penser; je me suis ensuite endurcie, malgré les remords de ma conscience, & j'ai consommé ma réprobation jusques dans le lieu saint.

J'en vois bien, me direz-vous, tout le danger; mais il est difficile de se maintenir dans la ferveur. C'est un

état violent à la nature ; j'en conviens ; mais il est nécessaire ; mais vous l'avez promis à Dieu ; mais il n'est point d'état & de condition dans le Monde où il n'y ait autant & plus d'obstacles à surmonter ; & cependant les mondains se relâchent-il pour cela ? Voyez, disoit le Seigneur à son peuple par le Prophête Jérémie, voyez si les Nations étrangéres en usent de la sorte envers leurs Dieux ; passez aux Isles les plus reculées, & considérez si depuis tant d'années aucune a renoncé à ses divinitez : & quels Dieux sont-ce qu'ils adorent ? Je ne vois que mon peuple qui déroge à la gloire qu'il a de servir le vrai Dieu : *Transite ad insulas Cethim, & videte ; & in Cedar mittite, & considerate vehemenrer ; & videte si factum est hujuscemodi ; si mutavit gens Deos suos, & certè ipsi non sunt dii : populus verò meus mutavit gloriam suam in idolum.*

Jerem. c. 2.

Je pourois vous en dire autant, Ames religieuses: passez en esprit dans le Monde à qui vous ne pensez peut-être que trop : jettez un coup d'œil sur les croix des différens états de la

vie ; rappellez ſeulement les plaintes ſecrétes dont vous avez été dépoſitaires. Combien de fois un parent, un ami dans l'affliction vous a-t'il fait une peinture affreuſe du Monde, juſqu'à vous faire bénir le bonheur de votre état ? Que ne vous a-t'il pas dit de la violence, de l'ingratitude, de la dureté des maîtres qu'il ſert ? Combien de fois a-t'il juré devant vous, que s'il pouvoit être libre, il ne s'engageroit jamais dans l'eſclavage, ſous lequel il gémit ? Il l'a dit : en eſt-il pour cela devenu moins vif & moins ardent à ſervir le Monde ? S'eſt-il relâché ſur le ſoin de lui plaire ? Eſclave malheureux de ſes caprices, a-t'il pû ſe réſoudre à quitter ſes Dieux, tout impitoyables qu'ils ſont ? N'a-t'il pas au contraire, malgré tant de rebuts & tant de dégoûts, redoublé ſes aſſiduitez, ſon travail, juſqu'à prendre ſur ſa ſanté, ſon bien, ſes plaiſirs ? *Et certè ipſi non ſunt dii* ; & en vérité ſont-ce-là des Dieux comme le votre? Foibles appuis qui peuvent à peine ſe ſoutenir eux-mèmes, qu'une diſgrace humilie, qu'une maladie vous empor-

te, font-ce-là des Dieux auprès de l'Immortel ? Insensibles à vos maux, sourds à vos prieres, ingrats à vos services qu'ils ignorent, ou qu'ils veulent ignorer, sont-ce des Dieux à comparer en bonté à celui que vous servez, qui vous console, vous soutient, vous anime ; à qui rien de vos services n'échappe, jusqu'au simple désir de lui plaire ; désir de plaire qui est compté pour rien dans le Monde, quand il est sans effet : *Et certè ipsi non sunt dii* ; non, ce ne sont pas des Dieux, & quelquefois pas même des hommes. Et cependant de quel air sont-ils servis ? Je vois par tout de la vigilance, du zéle, des soins, de l'empressement : il n'y a que le peuple du Seigneur, que les gens consacrez à lui, qui soient tiédes, & qui oublient l'honneur qu'ils ont de le servir, pour sacrifier encore à cette vaine idole du Monde : *Populus verò meus mutavit gloriam suam in idolum.*

Ne souffrez pas, Ames religieuses, que le Monde soit mieux servi que notre Dieu. Vous qu'une sainte ferveur anime (car il en est toujours dans

chaque maiſon que Dieu ſuſcite pour confondre les lâches, & qui ſont l'appui, la gloire, l'ornement & la conſolation des Communautez) vous, dis-je, qui ſoûtenez la régularité, ne vous laſſez point. Je ſçai qu'il vous en coûte pour vous maintenir dans un état violent; vous avez vos peines, & la plus grande pour vous eſt de voir que le relâchement quelquefois ſe gliſſe trop avant dans la Religion. Vous voudriez voir ce zéle dont vous brûlez, allumé dans tous les cœurs, & ſans doute il le devroit être : mais ne vous rebutez pas; un juſte ſeul, comme Loth, ſuſpendit la colére de Dieu contre une ville entiere. Que les autres viennent comme le Prodigue, à s'éloigner peu à peu de leur pere; ſoyez toujours auprès de lui. Qu'il ait la conſolation de pouvoir vous dire : *Fili, tu ſemper mecum es;* ma fille, vous êtes toujours *Luc c. 15.* avec moi. Fuſſiez-vous ſeule, tâchez de le dédommager de l'infidélité des autres. Que vous reſte-t'il des peines paſſées, que le mérite devant Dieu, & la gloire devant les hommes? Vous

n'avez à surmonter que des tentations, que vous avez déja cent fois surmontées ; un ennemi vaincu est un ennemi méprisable. Soutenez, combattez, persévérez : peut-être votre terme est-il plus proche que vous ne pensez ; ne souffrez pas que la couronne vous soit enlevée.

Pour vous, qui avez été fervente, & qui ne l'êtes plus, reprenez le chemin que vous avez quitté ; soupirez après vos premieres années de Religion, que vous pouvez regarder comme votre état d'innocence. Vous étiez alors si contente, si réguliere, si attachée à la priere, au silence, à la retraite ; tout le monde édifié avoit les
Gal. c. 5. yeux sur vous : *Currebatis benè, quis vos impedivit ?* Vous avanciez à si grands pas vers la perfection ; qui vous a rallenti ? hélas ! souvent une bagatelle : il faut si peu de chose pour arrêter de grands projets ; un désir déréglé, une passion immortifiée est capable de mettre un éternel divorce entre Dieu & vous : rompez le mur de séparation ; vous verrez l'époux que vous avez aimé, revenir à vous.

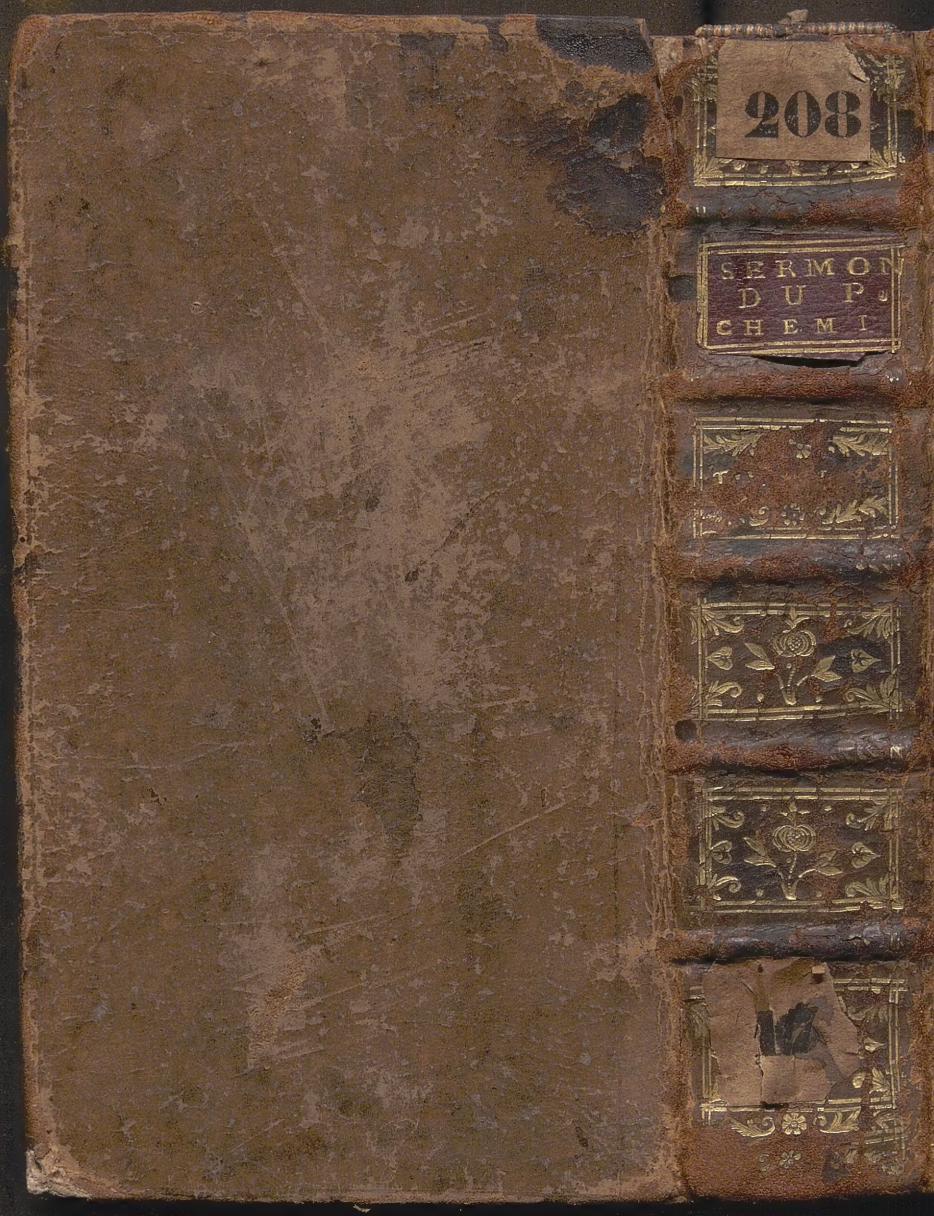
Pour vous, s'il en est ici quelqu'une qui n'ait jamais été dans la ferveur, comme il s'en trouve quelquefois dans les Maisons Religieuses qui n'ont jamais bien pris l'esprit de leur vocation, priez le Seigneur qu'il vous ouvre les yeux, & qu'il vous donne un cœur docile : ne cessez point de lutter contre lui, comme Jacob, jusqu'à ce que vous l'ayez forcé à vous donner sa bénédiction. Et ne me dites point pour excuse, que vous êtes entrée sans vocation : tous les Théologiens enseignent que quand vous en auriez manqué, dès-lors que la Providence a permis que vous fussiez liée par des vœux à un état aussi saint que le vôtre, la volonté de Dieu est que vous y demeuriez, & que vous y fassiez votre salut. Dites-lui comme Esaü : *Num unam tantùm benedictionem habes, Pater? mihi quoque obsecro ut benedicas.* Genes. c. 27. Quoi ! Seigneur, n'avez-vous dans le trésor de votre bonté qu'une bénédiction ? Bénissez-moi, Seigneur, aussi-bien que les autres, que je vois si satisfaites : vous êtes mon Pere, aussi-bien que le leur ; je

vis sous la même Régle : je porte le même habit ; j'habite la même maison ; je participe aux mêmes Sacremens : d'où vient donc, mon Dieu, que je n'ai pas le même esprit, la même onction ; que cette manne cachée n'a pas pour moi le même goût que pour les autres ? Vous me l'accorderez, Seigneur ; il n'est rien que je ne fasse pour m'en rendre digne : on se convertit bien dans le Monde, ne pourois-je me convertir dans la Religion ; & pour être attachée par plus de liens, en ferai-je plus éloignée de vous ? Non, mon Dieu, je ne veux plus vous être infidelle ; je réparerai par ma ferveur toutes les années perduës, afin d'arriver avec les autres à la gloire, &c.

Fin du premier Tome.






208
SERMON
DU P.
CHEMI



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm